JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NUMÉRO 3 4

PARIS
HOTEL DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION
41, Rue de Lille, 41
—
1899



PEAU PEINTE DES ILLINOIS

(Mus. Ethnogr. [illegible] 108)

NOTE

SUR

D'ANCIENNES PEINTURES SUR PEAUX

DES INDIENS ILLINOIS

PAR

LE Dr E.-T. HAMY
Membre de l'Institut
Président de la Société des Américanistes de Paris

Parmi les « équipages et habillemens de sauvages », qui ornaient les travées du plafond de la principale galerie de l'ancien Cabinet du Roi [1], figuraient quatre « grands tabliers ou manteaux en peaux peintes à l'usage des Illinois », qui ont fait partie des objets déposés à la Bibliothèque nationale le 3 thermidor et le 30 fructidor an V (21 juillet et 16 septembre 1796) [2].

J'ai retrouvé ces pièces oubliées dans les collections que cet établissement nous a cédées lors de la formation du Musée d'ethnographie, et je vais en donner une courte des-

1. Cf. Expilly, *Dictionnaire des Gaules et de la France*, t. V, p. 464, 1768, in-folio

2. *Catalogue des objets enlevés au Muséum d'Histoire nationale pour le Muséum des Antiques de la Bibliothèque nationale, le 3 thermidor an V*, n° 12. — *État des objets enlevés au Muséum d'histoire naturelle pour le Museum des Antiques le 30 fructidor an V*, n° 35. (E.-T. Hamy, *Les origines du Musée d'ethnographie, Histoire et Documents*. Paris, Leroux, 1890, 1 vol. in-8°, pp. 81 et 88.)

cription, d'autant plus intéressante, semble-t-il, pour les ethnographes, que ces pauvres peintures sur peau représentent à peu près tout ce qui reste d'une importante tribu d'Indiens, aujourd'hui disparue.

I

C'est en 1643 qu'il est une première fois question, dans une relation de voyage, d'une nation qui ne peut être que celle des Illinois. Les PP. Charles Raymbault et Isaac Jogues ont entendu parler, à cette date, au Sault de Sainte-Marie, des Indiens *Irinions* [1].

En 1665, le missionnaire Allouez compte, parmi ses néophytes, un village d'Illinois [2]. Mais c'est seulement six ans plus tard que ce peuple figure, pour la première fois, dans un document officiel. Daumont de Saint-Lusson énumère, en effet, les Illinois dans son procès-verbal de prise de possession parmi les « nations sauvages descouvertes ou a descouvrir en l'Amérique Septentrionale du costé du lac supérieur ou mer Douce » [3]. Et lorsque commence, en 1673, la grande entreprise du Mississipi, c'est par le lac dit alors *des Illinois*, le Michigan des cartes actuelles, que Jolliet et Marquette vont gagner le *Teakiki*, l'Illinois des modernes, affluent important du grand fleuve [4].

1. Cf. P. Margry, *Découvertes et établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale*, 1re partie. *Voyages des Français sur les Grands-Lacs*. Paris, Maisonneuve, 1879, in-8°, p. 47. — On sait que le Saut Sainte-Marie est un rapide par lequel les eaux du lac Supérieur se précipitent dans le lac Huron.

2. Cf. J. C. Pilling, *Bibliography of the Algonquian Languages*. Washington, Governm. Print. Off. 1891, in-8°, pp. 10 et 443.

3. P. Margry, *loc. cit.*, p. 96.

4. Id., *ibid.*, t. I, pp. 268, etc. ; t. II, p. 245.

Les Indiens Illinois ou Islinois, de leur vrai nom *Ilini-wok*, occupent alors l'extrémité méridionale du Michigan et s'avancent assez loin dans le sud-ouest sur les deux bords de la rivière qui a gardé leur nom [1].

Cavelier de la Salle, Henri de Tonty, le père Hennepin et d'autres Français encore les visitent, les uns après les autres ; mais les premiers explorateurs ne s'attachent le plus souvent à recueillir que des renseignements pratiques, et leurs récits nous disent peu de chose de l'ethnographie indigène [2].

Ils nous permettent toutefois de constater qu'au moment où les Iroquois vont commencer les hostilités contre les Illinois, en septembre 1680, ces derniers sont au nombre de « dix-huit cents guerriers fort vaillants, la pluspart armez seulement de flèches, mais grands coureurs et fort propres à faire des surprises... ».

Mais leurs ennemis peuvent mettre en ligne 2,500 guer-

1. Voir la description de cette rivière dans la relation de Cavelier de la Salle, publiée par Margry (*op. cit.*, t. I, p. 468).

2. Je note seulement, en passant, dans la relation publiée par Margry (*op. cit.*, t. I, pp. 435 et suiv.) la description très courte d'un grand village d'Illinois, situé à 40 degrés de latitude. « Il contient 460 cabanes, faites comme de larges bereeaux et couvertes de doubles nattes de jones plats si bien cousues qu'elles ne sont jamais pénétrées du vent, de la neige ny de la pluye. Chaque cabane a 4 ou 5 feux, et chaque feu une ou deux familles, qui vivent tous ensemble en bonne intelligence » (*op. cit.*, t. I, pp. 466-467). Voici d'ailleurs en quels termes vagues La Salle expose (p. 489) ce qu'il sait des Illinois. « Les Illinois sont vaillants et redoutables à tous leurs voisins, leur humeur est plus gaie et plus ouverte que celle des autres sauvages qui sont tous dissimulez et mélancoliques. Ils sont prompts et ils se querellent souvent entre eux, ce qui arrive rarement parmi les autres peuples de l'Amérique septentrionale. Ils ont tous plusieurs femmes, quelquefois jusqu'à dix ou douze et ils espousent ordinairement toutes les sœurs de leur première femme, dont ils sont fort jaloux et leur coupent le nez quand ils sçavent qu'elles leur sont infidèles..... Les hommes sont tout nuds pendant l'esté et ne se couvrent qu'en hiver de robes de peaux de bœuf avec la laine, mais leurs femmes sont toujours modestement vestues de peaux de bœuf passées depuis la teste jusqu'aux genoux. Ils se servent de pirogues, c'est-à-dire de bateaux faits d'un grand arbre creusé et capable de porter de quarante à cinquante hommes, au lieu de canots d'escorce. Leurs armes et leurs autres manières de vivre sont pareilles à celles des autres sauvages. »

riers, « les mieux armez et les plus aguerris de toute l'Amérique septentrionale », et les malheureux Illinois subiront le sort de la plupart des nations du Canada attaquées par ces redoutables adversaires [1].

L'une de leurs tribus, les Tamaroas [2], est en partie détruite à la fin de 1680, et des défaites successives réduisent à *mille* le nombre des guerriers dès la fin du XVII[e] siècle. Lorsque Charlevoix visite en 1721 les missions des Illinois, six des onze tribus énumérées par la Salle [3] ont disparu. « Les autres, dit le voyageur, sont aujourd'hui fort mêlées et réduites à très peu de chose. Il ne reste plus qu'un très petit nombre de Kaskasquias, et les deux villages qui portaient leur nom sont presque uniquement composés de Tamaroas et de Metchigamias, nation étrangère sortie des bords d'une petite rivière que nous trouverons en descendant le Mississipi, et que les Kaskasquias ont adoptée [4]. »

II

Il ne nous est parvenu, je l'ai déjà dit, d'autre souvenir ma-

1. Les Iroquois, dit Cavelier de la Salle (*op. cit.*, t. I, p. 504), « ont porté leurs armes de tous costez à 800 lieues à la ronde, c'est-à-dire vers le golfe Saint-Laurent, à la mer du Nord, dans la Floride et mesme au-delà de la rivière Mississipi. Ils ont destruit plus de trente nations, fait périr depuis quatre-vingts ans plus de 600,000 âmes et rendu déserts la pluspart des pays qui sont autour des grands lacs. Ce sont eux seuls qui ont longtemps empesché l'accroissement des colonies du Canada et c'est avec beaucoup de peine qu'on les a contraints à faire la paix et qu'on les oblige à la maintenir ».

2. Voici la liste des onze tribus illinoises, connues de La Salle (*op. cit.*, t. I, p. 513) : Cascacia, Caokia, Chinkoa, Peoucaria, Omouahoa, Coiraobitanon, Moingoana, Chepousea, Maroa ou Tamaroa, Tapouara et Ispeminkia.

3. Cf. P. Margry, *op. cit.*, t. IV, p. 587.

4. Charlevoix, *Histoire et description de la Nouvelle France*, etc. Paris, 1744, in-4°, t. III, pp. 398-399.

tériel des Illinois, ainsi anéantis dès la première moitié du dernier siècle, que de rares objets rapportés jadis du Canada par les fonctionnaires ou les religieux de la Colonie, et dont les seuls spécimens identifiés avec certitude, sont, pour l'instant, les quatre peaux peintes du Musée d'ethnographie du Trocadéro.

Ce sont des peaux de *caribou*, mesurant 1 m. 42 à 1 m. 69 de hauteur, y compris ce qui reste des pattes, et 1 m. 25 à 1 m. 40 de largeur. Elles sont peintes et ornées d'une manière à peu près uniforme.

La première, figurée sur la planche jointe à ce petit mémoire (n° 108 de l'Inventaire du musée d'ethnographie), haute de 1 m. 42, large de 1 m. 35, montre un décor central, qu'encadre une bordure teinte d'un rouge obscur, de 15 à 20 centimètres. Dans cette zone rouge, sur le col de l'animal, se détache en clair un bison gravé de 0 m. 12 de hauteur et de 0 m. 22 de largeur. L'animal, assez fidèlement copié, semble baisser la tête dans l'attitude du combat; sa toison est indiquée par un certain nombre de chevrons parallèlement serrés.

Le centre de la peau, de couleur chamois, est coupé par cinq bandes d'égale largeur, espacées régulièrement, dont le motif décoratif est emprunté à la flèche barbelée. Ce sont comme autant d'extrémités de ces armes de guerre ou de chasse, tournées tantôt en haut, tantôt en bas. Une sorte de harpon à double crochet récurrent les termine vers la pointe, tandis que l'on croit reconnaître à l'extrémité opposée une longue barbelure fort aigue. La bande centrale reproduit deux engins fusiformes à double pointe acérée; la barbelure réapparaît comme élément ornemental dans les quatre petits quadrilatères qui accompagnent ce décor central.

Les cinq bandes décoratives sont encadrées d'un décor

guilloché de 2 à 3 centimètres d'épaisseur, où se voit plus nettement que partout ailleurs l'action de la pression à chaud. Les stries ainsi obtenues se serrent verticalement sur un fond de couleur chamois. Ce même fond grillagé se retrouve dans les angles, où il encadre un ornement en forme de tomahawk.

La deuxième de nos peaux peintes illinoises (n° 107 du même inventaire), dessinée ci-contre (fig. 1), est haute de 1 m. 50 avec les pattes et large de 1 m. 25 ; le décor, assez simple, est formé de cinq figures transversales, paraissant représenter des extrémités de fouènes ou de lances, peintes en noir, en rouge et en jaune, très aiguës, terminées à une extrémité par deux pointes, à l'autre par une pointe seulement, alternativement tournées à gauche, puis à droite. Dans les intervalles sont irrégulièrement semés de petits cercles rouges au nombre de trente-deux et dont la signification nous échappe aussi complètement que celle des engins au milieu desquels ces annelets se trouvent dispersés.

Les mêmes éléments se retrouvent, compliqués de quelques autres, dans la troisième peau peinte, qui porte le n° 106 de notre inventaire (fig. 2). Cette pièce, haute de 1 m. 52 avec les pattes, large de 1 m. 28, nous montre les mêmes longues pointes, cette fois munies d'un crochet récurrent, symétriquement disposées au-dessus et au-dessous d'une figure dessinée en travers, et où pourraient bien se retrouver les éléments d'un personnage humain, singulièrement hiéroglyphisé. En faisant décrire un quart de cercle à la figure, on se trouve, en effet, en présence d'une sorte de bonhomme, étendant des espèces de bras disproportionnés, dont les

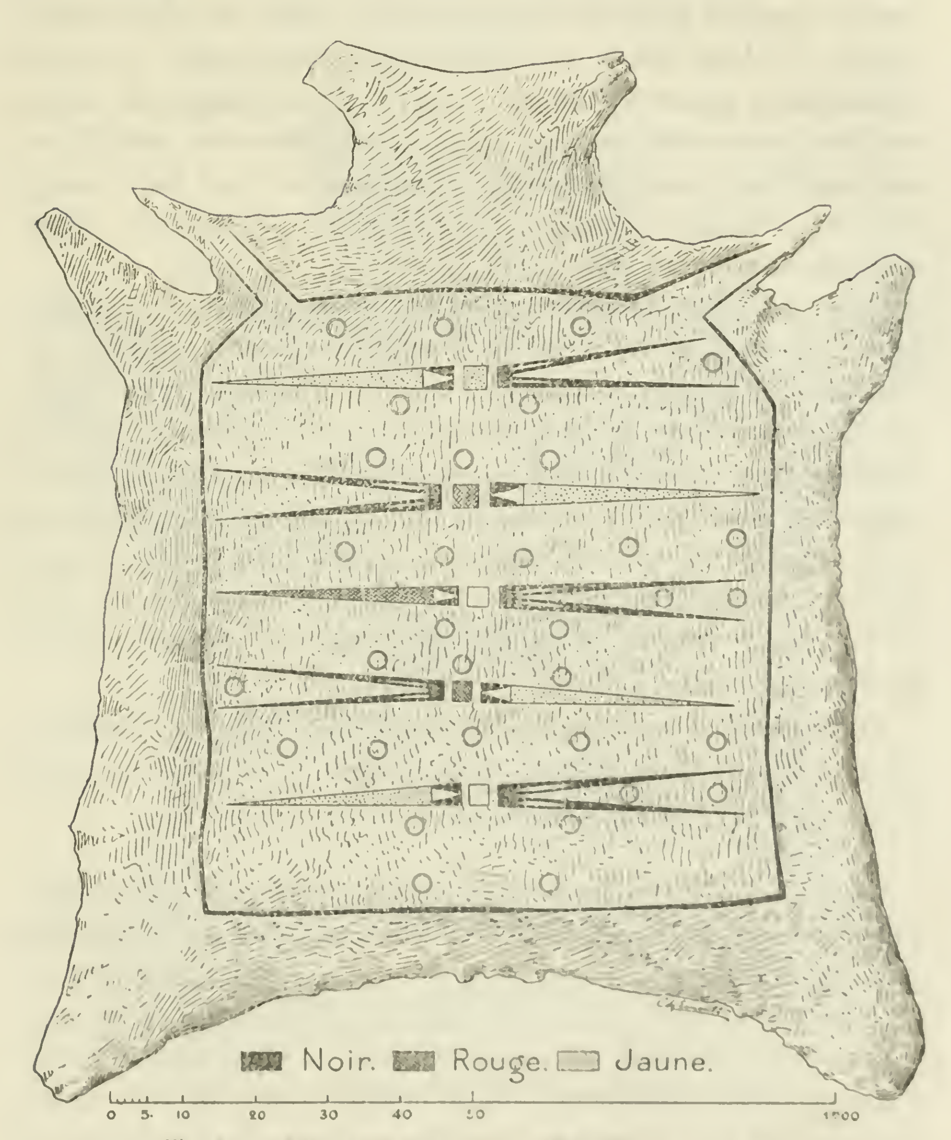


Fig. 1. — Peau peinte des Illinois (Mus. Ethnogr., n° 107).

épaules semblent porter un double ornement de plumes (?), tandis que des mains s'échappent des séries de petits traits renflés en leur milieu et régulièrement imbriqués. Une tête globuleuse, peinte en rouge, accolée d'un triangle de même couleur, surmonte un long col jaune. Le tronc est simulé par un parallélogramme allongé, où se dessine sur fond rouge un long triangle jaune, et trois pièces fusiformes représentent les membres.

Outre les deux pointes à crochet récurrent dont j'ai déjà parlé, on voit symétriquement disposées au-dessus et au-dessous de la figure que je viens de décrire, deux autres harpons terminés de même, mais à base fusiforme, et cinq autres pointes plus petites, à renflement asymétrique; enfin, quarante annelets ou petits cercles, formant des rangées de neuf, de sept, de six, de cinq et de trois unités. L'ornement basilaire des quatre membres de la bête ressemble à celui de la peau n° 108, deux étroits parallélogrammes remplacent le dessin du bizon à l'origine du cou.

Toute cette ornementation inexpliquée est fort difficile à décrire et, sans le secours des figures, il serait à peu près impossible d'en donner une idée un peu exacte.

La peau n° 103 (fig. 3) est encore plus compliquée et plus inintelligible que les trois autres [1]. Le décor y est formé de cinq groupes de signes gravés et peints en travers, comme ceux des nos 106 et 107 ; ce sont comme des faisceaux de pointes de lances ou de flèches, composés, sauf le supérieur, de trois longues pièces fusiformes, l'une centrale, plus grosse, ornée de triangles et de losanges, les deux autres offrant seulement

1. Elle est haute de 1 m. 69 avec les pattes et large de 1 m. 40.

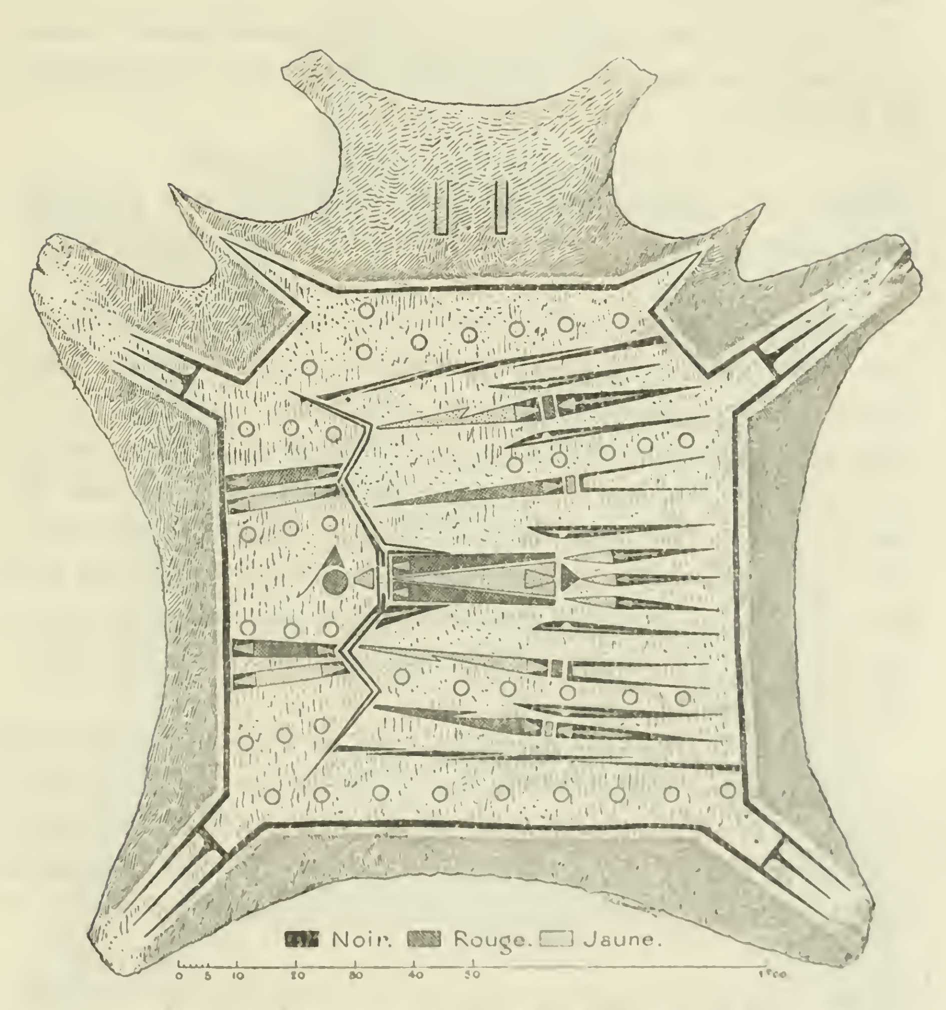


Fig. 2. — Peau peinte des Illinois (Mus. Ethnogr., n° 106).

un double contour. La ligature y est faite de deux espèces d'étuis en forme de doubles troncs de cônes opposés par le haut.

Vers le cou sont gravés au trait deux quadrilatères recoupés d'angle en angle; à l'origine des membres se retrouvent les tomahawks.

Toutes ces figures ont été obtenues à l'aide des procédés bien connus qui étaient en usage chez les Indiens des prairies [1].

Mais cette identité de fabrication est le seul caractère commun aux peaux peintes que je viens de décrire et aux nombreuses pièces de même nature dont les voyageurs et les ethnographes du Nouveau Monde ont parlé dans leurs écrits.

Je n'ai trouvé, en effet, dans les nombreux recueils où Schoolcraft, Catlin, MM. Garrick Mallery, Owen Dorsey, etc., ont représenté les peintures sur peau les plus diverses des grandes tribus de l'ouest, aucune pièce plus ou moins analogue à celles que nous ont conservées les anciennes collections du Cabinet du Roi.

Au point de vue artistique — s'il est toutefois permis de parler d'art à l'occasion d'essais décoratifs aussi insuffisants —, les Illinois auraient donc une petite place tout à fait à part, dans l'ensemble des populations indiennes réunies habituellement sous le nom commun de Peaux-Rouges.

1. Voy. E.-T. Hamy, *Galerie américaine du Musée d'ethnographie du Trocadéro, choix de pièces archéologiques et ethnographiques*, etc. Paris, Leroux, 1897, in-folio, pp. 7-8 et pl. IV.

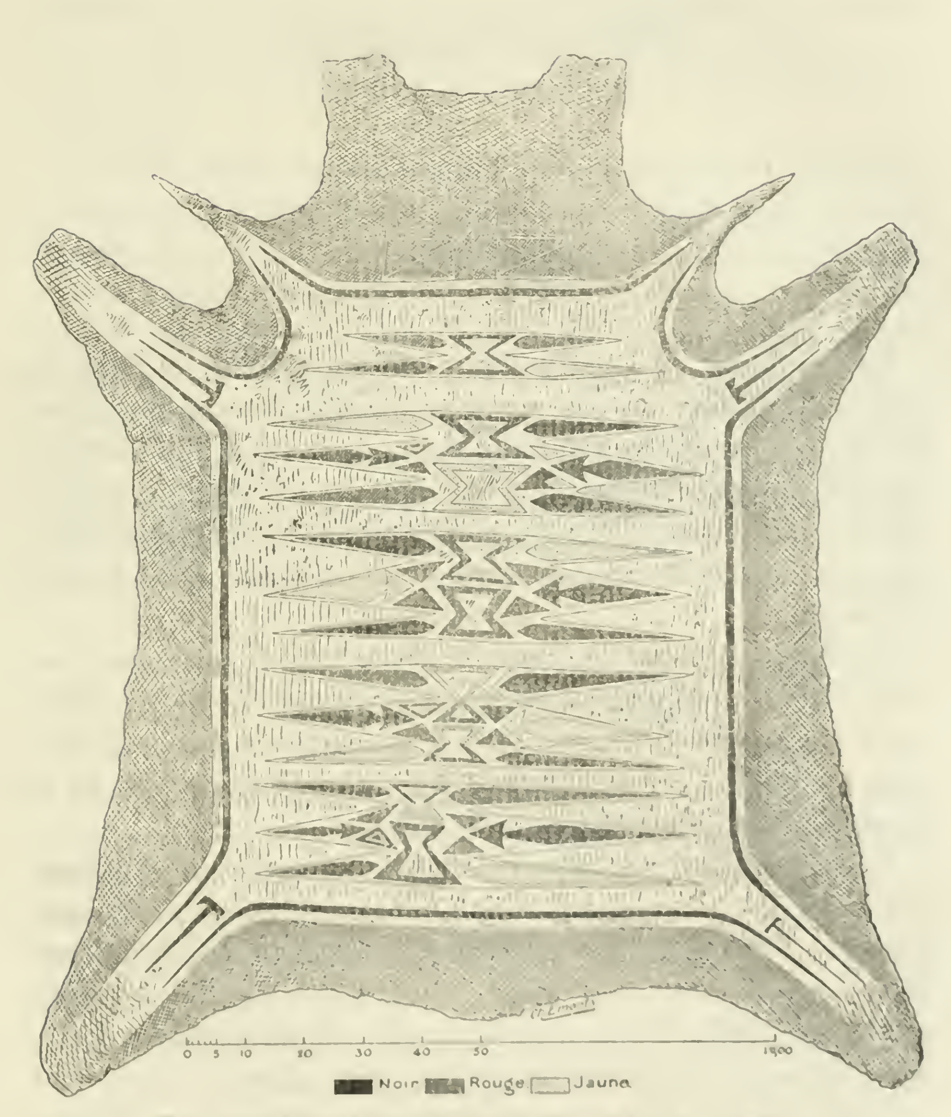


Fig. 3. — Peau peinte des Illinois (Mus. Ethnogr., nº 103).

NÉCROLOGIE

LUCIEN BIART

Lucien Biart, qui est mort le 18 mars 1897, à l'âge de soixante-huit ans, n'avait pas toujours été l'homme de lettres laborieux et paisible, que nous avons connu dans sa modeste retraite des Batignolles. Il avait vécu une partie de sa jeunesse au Mexique, où il était allé fonder une pharmacie à Orizaba, et s'était fait recevoir docteur en médecine de la faculté de Puebla.

Pendant l'occupation française il rendit à nos colonnes des services inestimables, qui devaient tout naturellement le désigner aux représailles des *juaristes;* ses biens furent confisqués en 1867 et lui-même, proscrit, dut gagner la côte où se rembarquaient nos derniers bataillons.

Il avait employé son séjour à étudier, en savant et en artiste, ces contrées alors encore si mal connues chez nous, et commençait, dès 1862, cette merveilleuse série de petits tableaux (*La Terre chaude,* Paris, 1862, 1 vol. in-18; *La Terre tempérée,* Paris, 1866, 1 vol. in-8, etc., etc.), dans lesquels il a si bien dépeint la nature et les mœurs mexicaines.

Lucien Biart était correspondant national de la Société d'anthropologie depuis 1862. Il avait été nommé membre correspondant de la Commission scientifique, créée au ministère de

l'Instruction publique pour l'étude du Mexique en 1864. Il a pratiqué des fouilles dans la grotte d'Escamala et rassemblé divers morceaux d'antiquités, et en particulier plusieurs statues de pierre qui sont aujourd'hui déposées au Musée du Trocadéro.

Lucien Biart a résumé, dans un livre spécial, intitulé *Les Aztèques*, paru en 1885 (*Bibliothèque ethnologique* de Hennuyer), ses études d'ethnographie et d'archéologie mexicaines. Ce volume est, avant tout, comme l'auteur a pris soin de nous en prévenir, une œuvre de vulgarisation. C'est en effet, *pour les personnes étrangères à l'histoire des peuples primitifs de l'Amérique* que l'auteur a essayé, dit-il, de faire revivre le passé d'un peuple « dont les descendants, courbés sous l'autorité des fils de ses anciens vainqueurs, ont eux-mêmes oublié non seulement l'histoire, mais le nom ».

E.-T. Hamy.

GEORGE BROWN GOODE

La Société des Américanistes de Paris s'associera certainement au deuil de l'Institution Smithsonienne, qui a perdu son secrétaire-adjoint (*assistant secretary*), M. George Brown Goode, L. L. D., enlevé aux fonctions qu'il remplissait avec le plus grand zèle, par une mort imprévue et rapide, le 6 septembre dernier.

M. G. B. Goode s'occupait spécialement à l'Institution Smithsonienne de tout ce qui concernait le Musée national (*United States National Museum*). Il avait rédigé diverses notices sur cet établissement : *The Genesis of the United States national Museum* (from the *Report of the U. S. Natur.*, 1891,

pp. 273-380), Washington, 1892, gr. in-8; — *Report upon the Condition and Progress of the U. S. National Museum during the year ending June 30, 1893* (from the *Report of the U. S. Nat. Mus.* 1893, pp. 1-234, pl. 1-39), Washington, 1895, 1 vol. in-8.

Il avait également publié, en 1893, un essai de classification intitulé *First Draft of a System of Classification for the World's Columbian Exposition* (from the *Report of the U. S. Nat. Mus.* 1891, pp. 649-735), Washington, 1893, gr. in-8; et il préparait, au moment de sa mort, une seconde édition d'une brochure éditée par l'Association des Musées (*The Museum Association*) en 1893 (*The Principles of the Museum Administration*, gr. in-8 de 73 pp. York, 1895).

M. Georges Brown Goode était venu en Europe, il y a quelques années, et l'auteur de ces lignes avait été très heureux d'entrer en relations directes avec un savant fort instruit et fort courtois, que l'on remplacera difficilement à Washington.

E. T. Hamy.

MARCOS JIMENEZ DE LA ESPADA

Un de nos membres correspondants, l'un des savants espagnols qui ont le plus fait pour la connaissance de l'Amérique espagnole et particulièrement du Pérou, D. Marcos Jimenez de la Espada, s'est éteint à Madrid le 3 octobre dernier. La Société des Américanistes de Paris lui donne un dernier et confraternel salut.

Né à Carthagène le 5 mars 1831, la Espada fit ses études à Barcelone, Valladolid, Séville, et suivit à Madrid les cours

de la Faculté des Sciences. Il obtint au concours en 1853 une place d'assistant et jusqu'en 1862 il enseigna à la Faculté et au Musée des sciences la minéralogie, l'anatomie comparée et la zoologie générale en qualité de professeur auxiliaire, surnuméraire ou honoraire.

A cette époque, il accepta avec enthousiasme une place de professeur naturaliste dans l'expédition du Pacifique, organisée par le ministre de *Fomento*, M. de La Vega y Armijo, pour étudier la faune américaine.

Après avoir visité le Brésil, passé par le détroit de Magellan, l'expédition visita les côtes du Pérou. Là, Jimenez de la Espada fit nombre de dangereuses escalades dans la Cordillère au Chimborazo, au Cotopaxi, à l'Antisana, au Sumaco et au Pichincha. Au cours de cette dernière ascension qui eut lieu en décembre 1864, le voyageur, qui voulait comparer les descriptions du vieux voyageur Toribio de Ortigueira avec celle de Humboldt, resta perdu sans provisions pendant trois jours dans l'immense cratère du volcan et fut retrouvé à demi-mort par les Indiens. Il se ressentit toute sa vie de cet accident et il lui resta depuis lors une difficulté et une souffrance telles lorsqu'il marchait, qu'il dut depuis lors s'adonner entièrement aux travaux de cabinet. Pour rentrer en Europe, la Espada partit de Guayaquil, traversa les Andes à Papallacta, descendit le rio Napo et Tabatinga par l'Amazone jusqu'à Para. Au point de vue de l'histoire naturelle, le voyage avait été fructueux, la Espada rapportait trois espèces nouvelles de mammifères et un type de famille, neuf genres et vingt-six espèces inconnues de batraciens.

Jimenez de la Espada, au cours de ce voyage de trois ans et demi, avait été frappé par les restes de la civilisation incasique, il s'était intéressé à ces peuples primitifs et à leurs

luttes contre les conquérants espagnols; aussi dévoua-t-il sa vie tout entière à la recherche, dans les archives et les bibliothèques, des documents qui pouvaient jeter quelque jour sur les événements antérieurs ou de peu postérieurs à la conquête. A passer tant d'années à recueillir sur des fiches tous les détails relatifs à ses chères études, M. Jimenez de la Espada avait fini par acquérir une compétence devant laquelle tous s'inclinaient. Par malheur, très scrupuleux, ami de l'exactitude jusqu'à la minutie, jamais content de ce qu'il écrivait, M. de la Espada ne nous aura pas fait suffisamment profiter des trésors de son érudition. Si l'*Histoire du Nouveau Monde* du Père Cobo est en soi une source aussi sûre qu'abondante en renseignements, combien l'œuvre aurait-elle gagné si M. de la Espada avait pu la compléter, l'éclairer et l'illustrer de ses notes savantes et de la préface qu'il avait promise?

M. de la Espada a publié quantité de documents des XVIe et XVIIe siècles dont l'existence n'était même pas soupçonnée et dont la plupart nous fournissent les plus curieuses informations sur la mythologie, l'archéologie, la langue, le gouvernement, l'industrie, les arts et les mœurs des peuples de l'Amérique méridionale, mais surtout des Péruviens.

Trop longue est la liste des travaux de M. Jimenez de la Espada pour que nous la reproduisions ici, nous nous contenterons de rappeler les principaux.

Il avait très activement collaboré à cette belle publication du ministère du Fomento qui porte le nom de *Cartas de Indias*, publié le *Tercero libro de las guerras civiles del Peru* de Ciza de Léon, *Suma y narracion de los Incas* de Juan Betanzos, *Memorias antiguas historiales y politicas del Peru* de Fernando Montesinos.

On lui doit encore : *Las islas de los Galápagos y otras a poniente; Juan de Castellanos y su historia del nuevo reyno de Granada; Noticias viejas acerca del canal de Nicaragua; Viaje del capitan Pedro Texeira aguas arriba del rio de Amazonas*, et surtout les deux volumes in-fol. des *Relaciones geographicas de Indias; Peru*, qui lui avaient valu récemment le prix fondé à Madrid par M. le duc de Loubat.

M. de la Espada avait succédé au duc d'Ossuna comme membre de l'Académie de l'histoire de Madrid et représenté l'Espagne aux congrès des Américanistes de Bruxelles, Turin, Berlin et Paris. Il avait fait partie de la commission d'arbitrage dans l'affaire de la délimitation de frontières entre la Colombie et le Venezuela et y avait rendu, grâce à sa connaissance approfondie de l'histoire ancienne du pays, les plus signalés services.

Avec lui s'éteint un des hommes les plus érudits dans le domaine de l'histoire de l'Amérique du Sud, des plus consciencieux et des plus scrupuleux. Ajoutons, nous qui l'avons pu connaître, qu'il était d'un commerce sûr, une fois qu'il s'était livré, qu'il avait un caractère très fin, très digne et fort indépendant, ce qui n'est plus très commun à notre époque.

Gabriel MARCEL.

Le Cte Antoine-François-Félix ROSELLY de LORGUES

Le comte Antoine François Félix ROSELLY DE LORGUES, américaniste français, né à Grasse (Var), en 1805, est mort à Paris en décembre 1897. — Parmi les ouvrages publiés par lui sur Cristoforo Colombo, il faut citer : *Christophe Colomb, Histoire de sa vie et de ses voyages, d'après les*

documents authentiques tirés d'Espagne et d'Italie, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, publié en 1856, contient les candides paradoxes du postulateur officiel de la cause de Colombo devant la cour de Rome. Mais la critique américaniste a dû attribuer aux voyages d'exploration du célèbre navigateur d'autres causes que l'inspiration divine. Néanmoins, quelque erronés que furent les ouvrages de Roselly de Lorgues, on peut reconnaître que les discussions auxquelles donna lieu leur publication, contribuèrent quelque peu à développer la critique vraiment scientifique de l'histoire des voyages précolombiens, intercolombiens et postcolombiens effectués en Amérique par des marins européens.

Désiré PECTOR.

JUSTIN WINSOR

Une Société d'Américanistes comme la nôtre ne peut laisser disparaître sans lui adresser un suprême salut un homme de la valeur de Justin WINSOR. Comme bibliographe, comme historien, Winsor tiendra toujours le rang le plus honorable.

Né le 2 janvier 1831, à Boston, Winsor fit ses études au Harvard collège, puis à Paris et à Heidelberg; rentré aux États-Unis, il s'installa dans sa ville natale et ne tarda pas à en devenir le bibliothécaire, poste qu'il occupa de 1863 à 1877, pour passer à l'Université de Harvard à cette dernière date et ne la quitter qu'avec la vie. On le trouve successivement président de l'Association américaine des bibliothèques de 1877 à 1886, président de l'Association américaine l'année suivante, puis secrétaire de la Société historique du Massachusetts; enfin directeur américain de l'*English historical review*.

L'activité de Winsor était infatigable; la première partie de son existence fut consacrée avec un dévouement, une science et une ingéniosité sans égales à l'organisation des bibliothèques qu'il s'efforça de rendre le plus utiles possible aux travailleurs. Il y eut là, de sa part, un travail de longue durée, très absorbant, fort modeste et on ne peut plus utile. Il était d'une parfaite obligeance et d'une courtoisie toujours égale, se plaisant à rendre service et à aider de sa longue expérience et de ses connaissances bibliographiques si variées tous ceux qui s'adressaient à lui. Ce fut, à ce point de vue, le bibliothécaire modèle, et pour employer une expression américaine, le véritable professeur de livres.

Au nombre de ses travaux de bibliographie les plus importants, nous devons citer sa Bibliographie de Ptolémée, son Index des cartes parues dans les publications de la Société de géographie de Londres, sa bibliographie des éditions in-4° et in-folio de Shakespeare, son Catalogue des manuscrits de Sparks, de Kohl, de la Bibliothèque du collège Harvard, sa description de la collection des cartes anciennes appartenant au Department of state à New York, et bien d'autres intéressants mémoires parus dans les contributions bibliographiques de l'Université Harvard.

Mais ces travaux un peu abstraits ne parvinrent pas à dessécher son esprit, car Winsor avait le goût le plus vif pour l'histoire, pour l'histoire documentée au moyen de reproductions de cartes, de manuscrits, d'autographes, de portraits, de médailles. Le plus ancien des grands travaux dont il ne fut à proprement parler que l'éditeur, c'est sa *Memorial history of Boston* en quatre volumes qui parut de 1880 à 1882; mais le plus important par l'étendue de l'œuvre, par la variété qu'il y sut apporter, par le nombre et la valeur de ses collabora-

teurs, c'est sa *Narrative and critical history of America*, en sept volumes gr. in-8, où ses collaborateurs firent assaut d'érudition. Le grand défaut de ces œuvres qui sont rédigées par plusieurs auteurs, c'est que l'unité de vues aussi bien que l'unité de valeur sont parfois absentes ; Winsor sut imposer ses vues et ses idées à ses collaborateurs, tous animés du plus pur patriotisme, et ce qui pourrait être une tache n'est le plus souvent ici qu'un repos et qu'un mérite de plus.

On doit encore à Winsor un certain nombre d'œuvres plus personnelles; telles sont une biographie de Christophe Colomb où l'auteur montre comment son héros conçut l'idée de sa découverte, ouvrage qui parut à propos du centenaire de l'illustre Génois, *Cartier to Frontenac*, histoire de la découverte de l'intérieur de l'Amérique, publiée en 1894, et enfin, un ouvrage de physiographie sur le bassin du Mississipi qui parut en 1895 et fut dédié à Clements Markham. Ce dernier ouvrage est très remarquable par l'idée maîtresse qui a présidé à son éclosion : l'influence des traits physiques du pays sur son développement commercial et historique. L'auteur y voulait montrer, pour employer ses propres expressions : « how the physiography of a continent influences its history, how its opens avenues of discovery, directs lines of settlement, and gives to the natural rulers of the earth their coin of vantage. »

Un pareil ouvrage n'indiquait pas un esprit fatigué, une intelligence qui s'éteignait ; aussi Julien Winsor est-il mort en pleine possession de toutes ses facultés laissant après lui la réputation d'un érudit bibliographe et d'un historien d'un incontestable talent, qui avait su donner à ses travaux une physionomie et une valeur bien personnelles.

G. Marcel.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

I

SÉANCE DU 13 JANVIER 1897

PRÉSIDENCE DE M. LE D[r] E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT.

M. le président ouvre la séance en annonçant la mort de M. le général READ, vice-président de la Société. En quelques phrases émues, il énumère les titres du général à la reconnaissance des Américanistes, en attendant que M. Henri CORDIER lui consacre une notice qu'il a promis de lire à la prochaine séance.

— M. DE BOISSIEU adresse une lettre dans laquelle il donne sa démission de membre de la Société.

— M. le duc de LOUBAT présente comme membre de la Société, M. BOWDITCH, de Boston ; il sera statué sur sa réception à la séance de février.

— M. Enrico H. GIGLIOLI envoie pour la bibliothèque les brochures suivantes : *Le Cerbottane, nota etnologica. Maschere fatte colla parte faciale di crani umani provenienti dal Yunca-suya (Peru). — Note su due pipe singolari dell'America boreale. — Gli ultimi giorni dell'eta della pietra (America meridionale).*

La Société a également reçu le premier fascicule des mémoires du Peabody Museum sur les ruines de Copan. A propos de cette belle publication, M. le D[r] HAMY annonce que les grandes pièces que M. le duc de LOUBAT a fait mouler à Londres pour le musée d'ethnographie

sur les moulages pris par M. MAUDSLAY, sont aujourd'hui montées et font l'ornement du vestibule de Paris.

— M. le Président lit un questionnaire rédigé par feu M. DE QUATREFAGES sur les résultats des croisements des blancs et des indigènes du S.-O. des États-Unis, à propos de renseignements qui lui avaient été communiqués par feu le D[r] LUNIER. Ce questionnaire inédit présente encore aujourd'hui tout autant d'intérêt qu'à l'époque où il fut rédigé (v. plus haut, pp. 53-56).

— M. le comte de TURENNE donne lecture d'un passage de la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre dernier intitulé *Chili et Bolivie,* dans lequel l'auteur émet certaines assertions erronées. Il prétend notamment que les Chinois n'éprouvent aucune difficulté à comprendre le quichua et termine en disant : « Nos érudits se soucient peu de ce qui se passe en Amérique. Si cette page leur tombait sous les yeux, je serais heureux qu'elle les incitât à tenter une petite incursion dans les idiomes du Nouveau Monde... » M. le comte DE TURENNE se demande s'il ne serait pas à propos d'adresser à la grave revue une protestation ; mais MM. OPPERT et HAMY jugent inutile d'apprendre à l'auteur de cet article qu'il existe à Paris une société dont l'objet est justement de s'occuper de ces questions et protestent contre la ressemblance du chinois et du quichua qui n'existe que dans l'esprit du rédacteur de l'article sus mentionné.

— M. Henri FROIDEVAUX signale l'inventaire d'un colon français à Saint-Domingue, publié par l'Union géographique du nord de la France, comme contenant de curieux renseignements sur les prix des objets et sur certains menus faits de la vie journalière en 1767 dans la partie française de l'île.

— M. le D[r] HAMY lit une note sur quatre peintures sur peaux des Illinois, provenant de la Bibliothèque nationale, dont on ne sait pas exactement la date, mais qui remontent assurément au XVII[e] siècle. (Voir *Journal de la Société,* t. II, pp. 185-196.)

— M. DE CHARENCEY fait une communication sur les origines du mythe d'*Huitzilopochtli,* le dieu de la guerre, chez les anciens Mexicains. Au moment de la conquête, on le représentait comme le chef ayant guidé les Culhuas dans le cours de leur migration depuis le Michoacan jusqu'à l'île où fut construite plus tard la cité de Ténoch-

titlan. Vraisemblablement la légende de ce personnage a subi une adaptation postérieure et quelques souvenirs réellement historiques ont fort bien pu se mêler aux données mythologiques. Quoi qu'il en soit, elle semble avoir pris sa source dans l'Extrême-Orient. Elle se rattache au même cycle que la légende indoue d'*Aurva*, celle de l'Annamite *Dong* et du Japonais *Sotoktaïs*, c'est-à-dire à celui des héros conçus d'une façon miraculeuse, doués du don de la parole avant leur naissance et ayant sauvé leur peuple de la destruction ou de l'esclavage.

La forme la plus archaïque du récit nous paraît celle qui s'est conservée dans l'Annam. *Dong* y garde un caractère guerrier visiblement primitif. Ensuite, viendrait le récit mexicain où *Huitzilopochtli* joue encore un rôle éminemment belliqueux. Les récits hindou et surtout japonais s'éloignent davantage de la donnée originelle ; c'est qu'ils ont été profondément modifiés, l'un par les idées brahmaniques, l'autre par l'influence du bouddhisme. Sotoktaïs en particulier n'offre plus rien de guerrier. Ce n'est pas la première fois que nous verrions les légendes de provenance asiatique revêtir dans le Nouveau-Monde une physionomie plus primitive que dans leur pays d'origine. Nous avons déjà, dans un précédent ouvrage, donné l'explication de ce bizarre phénomène (voyez le *Folklore dans les deux mondes*). En tout cas, nous nous croyons d'autant plus autorisés à admettre ici un emprunt fait par l'Amérique à l'Extrême-Orient que les analogies entre les deux continents se manifestent dans tous les récits relatifs aux origines de la civilisation. Rappelons à ce sujet le Tzendale *Votan* pénétrant, tout comme le Siamois *Phra-Rua'ng* [1], dans les entrailles de la terre en sa qualité de fils de serpent, les nombreux points de contact déjà signalés entre l'histoire de Quetzalcohualt et celle de l'Iranien Djemchid [2], etc.

— M. le Dr Hamy se déclare hostile à l'introduction, dans l'étude des mythes du Nouveau Monde, des théories météorologiques qui ne veulent voir dans les manifestations religieuses des peuples anciens

1. *Le mythe de Votan*, p. 87 (t. II des *Actes de la Société philologique*). Alençon, 1871.
2. *Djemschid et Quetzalcohualt*, pp. 203 et suiv. du tome V des *Actes de la Société philologique* (Paris, 1874).

qu'un hommage rendu aux forces de la nature. Il y a certainement dans la mythologie mexicaine des dieux comme Tezcatlipoca ou Tlaloc représentant le soleil ou la pluie, mais il en est d'autres comme Huitzilopochtli qui semblent des chefs divinisés.

Huitzil est l'oiseau-mouche errant, impétueux et batailleur, il symbolise merveilleusement ces Mexicains nomades et guerriers qui, d'un tout petit groupe réduit à vivre misérablement dans les marais de Tenochtitlan, avaient fini par conquérir presque tout le Mexique actuel. Quetzalcoatl, avant d'être le dieu du vent, était une sorte de missionnaire, de civilisateur, qui nous apparaît dans les plus anciens monuments sous l'aspect d'un personnage barbu, les yeux bridés et la tête coiffée d'un bonnet conique qui fait songer à la haute Asie.

Toutes ces divinités d'époque et de race diverses ont été incorporées dans le même Panthéon, comme dans l'ancien monde Isis et Mithra ont été adoptées par les Romains. Mais ils représentent tout d'abord des dieux ethniques se juxtaposant en même temps que les peuplades qui les adorent et il est inacceptable d'opposer l'un à l'autre des mythes comme ceux de Huitzilopochtli et de Tezcatlipoca qui sont de date et de race tout à fait différentes.

— M. Zavaleta, archéologue argentin, dont il a déjà été parlé à la dernière séance, a apporté à Paris et exposé au palais du Trocadéro, dans l'un des foyers de la salle des fêtes, une collection de plus de deux mille pièces recueillies dans des fouilles longuement poursuivies dans les provinces de Jujuy, Salta, Catamarca et Tucuman. Il invite la Société à visiter cette intéressante exposition. Il est décidé que cette visite aura lieu le samedi 17 janvier à 10 heures du matin.

La séance est levée à 6 heures 1/4.

II

SÉANCE DU 17 JANVIER 1897

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut.

Le samedi 17 janvier 1897, les membres de la Société des Améri-

canistes se sont réunis, à 10 heures du matin, dans les salles du rez-de-chaussée du palais du Trocadéro, où sont exposées les collections de M. Zavaleta. Ils ont longuement examiné les nombreuses pièces archéologiques et anthropologiques réunies par cet archéologue argentin, qui leur a fait lui-même les honneurs de sa belle collection calchagrie. M. Hamy a fait ressortir l'intérêt présenté par différents objets recueillis par M. Zavaleta : grands vases d'offrandes, hache, squelettes, etc. M. Topinard a présenté quelques observations sur les squelettes de la collection.

Puis la séance s'est terminée dans la galerie américaine du musée d'Ethnographie du Trocadéro, où M. le Dr Hamy a présenté aux membres présents différentes pièces de comparaison, qu'il était intéressant de rapprocher des objets de M. Zavaleta.

La séance a été levée à 11 heures 3/4.

III

SÉANCE DU 2 FÉVRIER 1896

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut.

M. le duc de Loubat communique à la Société diverses pièces qui font présumer que le Congrès des Américanistes ne pourra se tenir à Leyde, comme il avait été décidé par le Congrès de Stockholm en 1894. Comme il importe au plus haut point que la tenue de ces congrès ne soit pas interrompue, une commission, dont font partie MM. les docteurs Hamy et Verneau ainsi que M. G. Marcel, est nommée afin de faire les démarches nécessaires pour arriver à une solution.

— M. le duc de Loubat annonce également que M. Thomson vient de faire dans le jeu de paume de Chichen-Itza une fouille qui complète les personnages de gauche du groupe dont on voit le moulage au musée du Trocadéro.

— M. le Dr Hamy signale à la Société deux lettres sur écorce de bouleau, l'une est du père jésuite Joseph Poncet, la seconde est une lettre de remerciements adressée par de jeunes Huronnes à un de

leurs bienfaiteurs; ces curieux documents se trouvent au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

— M. Gabriel Marcel, qui a vu ces pièces si rares et si curieuses, complète ainsi les renseignements donnés par M. le Dr Hamy: la lettre du P. Poncet est adressée à dom Claude Martin et datée de Sainte-Marie-des-Hurons le 28 juin 1647 ; elle est très difficile à déchiffrer, l'encre ayant considérablement pâli. La lettre des jeunes Huronnes, qui porte leur signature, est écrite en huron avec traduction française en regard ; elle est datée d'octobre 1676 et adressée à M. Sain, receveur général des finances à Bourges. Ces deux pièces, qui proviennent de Saint-Germain-des-Prés, ont été montées dans un diptique. La seconde offre un texte huron qui sera très intéressant à étudier par les linguistes.

— M. le Dr Hamy signale les progrès faits par le musée d'ethnographie du Trocadéro en 1896. Il est entré à ce musée 1,965 pièces nouvelles, dont 1,183 pour l'Afrique, 322 pour l'Océanie et 460 pour l'Amérique.

— M. le comte de Turenne fait hommage à la Société de deux cartes de l'Amérique centrale par Kiepert et du Mexique par le commandant Niox.

— M. Henri Froidevaux présente, de la part de l'auteur, M. Emile Garnault, un travail intitulé : *Le commerce Rochelais. Les Rochelais et le Canada.* Il résume en quelques phrases l'intérêt qu'offre cette brochure pour les Américanistes ; elle prouve que les Rochelais ne se sont pas intéressés au Canada seulement en paroles, qu'ils y ont envoyé de nombreux bâtiments et y ont fait jusqu'à la fin de l'occupation française un commerce très florissant.

— M. Pector présente à la Société M. Larrieu, qui vient d'accomplir un fort intéressant voyage au Pérou et a rapporté du Titicaca un bateau en jonc ou en roseau très léger. C'est une grande balsa pour toute une famille et rien n'est plus curieux que de voir cette embarcation primitive croiser la route de bâtiments à vapeur. MM. les docteurs Hamy et Verneau citent un certain nombre de peuples qui font usage de moyens de navigation plus ou moins analogues.

— M. le Dr Hamy fait passer sous les yeux des membres de la Société une série de photographies représentant Quetzalcoatl. Le Dieu porte, suspendu au-dessous du menton, une figure pentagonale qui n'est autre

qu'un symbole : le joyau du vent qui a été décrit par Sahagun. On a découvert à plusieurs reprises au Mexique, certains ornements qui ne sont autres que la coquille conique du strombe transversalement sciée, et c'est cette coupe parfaitement reconnaissable qui est représentée sur la pièce qui pend au cou de Quetzalcoatl. Pourquoi le dieu est-il ainsi représenté? sinon parce qu'il venait des bords de la mer avant de gagner les hauteurs. Et d'ailleurs la spire, tantôt senestre, tantôt dextre à cause du report, inscrite dans le pentagone qu'on voit sur toutes les statues de Quetzalcoatl, n'est pas le seul ornement marin qu'il porte : à ses oreilles sont des coquilles de fasciolaire, son collier est formé de petites olives, et cette profusion d'objets marins prouve son origine exotique.

Ces personnages portant le *joyau* du vent sont coiffés d'un bonnet conique terminé par un pompon, ont généralement la figure d'un singe que souffle Quetzalcoatl. Qu'on se reporte au Codex Vaticanus 3738, on y trouvera l'explication du rôle du singe. Quetzalcoatl préside la scène, qui représente le deuxième soleil des Nahuatl, *Ehecatonatuih*, le soleil de l'air ou du vent. A ses côtés souffle Ehecatl, qui est un singe soufflant, et l'on voit passer à travers la composition trois ou quatre singes qui se démènent dans l'atmosphère bouleversée.

— M. Henri Froidevaux lit une note dans laquelle sont résumés les résultats de la visite faite par la Société à l'exposition organisée par M. le Dr Zavaleta au Trocadéro.

— M. le Dr Hamy a fait faire l'analyse d'un fragment de métal d'une des haches exposées; c'est du bronze avec de l'étain à 1/10 environ. La présence de l'étain dans ces objets si anciens a, jusqu'ici, étonné tous les savants, parce qu'on ne connaît pas de mine de ce métal dans la région. M. Larrieu connaît l'existence en Bolivie d'une mine d'étain abondante, exploitée depuis les temps les plus reculés et qui envoie en France du métal en barre. C'est là une information précieuse que M. Larrieu est invité à compléter.

— M. H. Froidevaux signale un passage des *Lettres édifiantes* qui fait dire par le P. Lombard que certaines populations de la Guyane ignoraient l'usage du *feu*, lorsqu'il n'avait voulu parler que du *fer*. On voit combien peut être grave une simple faute d'impression (v. plus haut, pp. 25-29).

— M. Bowditch, qui avait été présenté à la précédente séance, est nommé membre ordinaire de la Société.

La séance est levée à 6 heures 1/2.

IV

SÉANCE DU MARDI 9 MARS 1897.

Présidence de M. le Dr E.-T. HAMY, de l'Institut.

Le procès-verbal de la séance de février est lu et adopté, et des remercîments sont adressés à M. Gabriel Marcel qui a bien voulu rédiger avec le plus grand soin les deux derniers procès-verbaux en l'absence du Secrétaire général, malade.

— M. le comte de Charencey présente deux travaux de lui intitulés : *Étymologie orientale de quelques termes du Vocabulaire basque*, et *De quelques noms d'animaux en langue basque.*

— M. Henri Cordier lit une notice nécrologique sur notre regretté vice-président le général Meredith Read, pour laquelle la famille de notre savant confrère a bien voulu lui fournir de précieuses indications (v. le tome I du *Journal*, pp. 179-182).

— M. le Dr Verneau lit un court rapport au sujet du Congrès des Américanistes. Les renseignements sollicités par la Commission ont été malheureusement tout à fait négatifs.

— M. le Dr Hamy lit une note sur les Mégalithes de la vallée de Tafi, Tucuman, qu'il a rédigée d'après un article de M. Ambrosetti publié dans le journal *La Nacion* de Buenos-Ayres (cf. plus haut, pp. 100-103).

— M. Henri Cordier présente la photographie d'une pierre supposée phallique du San Salvador.

— M. le comte de Charencey fait observer que, d'après L. Angrand, le culte phallique n'existait pas plus chez les Toltèques Occidentaux (Mexicains, Guatémaliens et Muyscas du Cundinamarca) qu'il n'existe en Chine ou dans l'Inde Védique. Ce culte caractériserait les civilisations se rattachant au courant Toltèque, Oriental ou Floridien à tête

plate, telles que celles des Natchez de la Louisiane, des Mayas du Yucatan, etc., etc.

— M. Hamy rappelle à ce propos que les seules manifestations d'un culte phallique au Mexique sont représentées dans le *Codex* du Palais-Bourbon, qui est de l'année 1507 et a été peint dans la vallée de Mexico.

— M. Lucien Adam a envoyé de Rennes un travail sur les pronoms et indices personnels de l'* Itonoma* (v. le tome II du *Journal*, p. 48-52).

— M. de Charencey fait une communication au sujet des origines de la civilisation du Yucatan. Sans entrer dans un examen détaillé de la question, il remarque qu'elles sont multiples.

1° Certains éléments ont visiblement été pris au Mexique, mais par l'intermédiaire des peuples du Guatémala. En premier lieu, nous pouvons citer une partie au moins du système de numération. En général, les peuples qui font usage du système quinaire y joignent aussi le système vigésimal. On peut citer comme exemple certains dialectes de la Sibérie Orientale, l'Aïno de l'île de Yésso, plusieurs idiômes chamitiques du bassin du Nil, etc. Le Basque lui-même qui dit par exemple deux vingts pour « quarante », paraît conserver les restes d'un système quinaire, ne fut-ce que dans le *i* final caractérisant spécialement tous les noms de nombre de six à neuf inclusivement ; par exemple, *Sei*, « six » — *Zaspi*, « sept » — *Zortsi*, « huit. » Mais l'examen de cette intéressante question nous entraînerait trop loin.

Précisément, ce qu'il y a de curieux dans les dialectes de la famille Maya-Quiché, c'est qu'ils suivent le système vigésimal comme les Mexicains, mais qu'on ne trouve pas chez eux de traces certaines de l'emploi du système quinaire? Ne serait-ce pas qu'à l'origine, ils avaient un mode de compter fort rudimentaire et qu'ils auront subi l'influence de leurs voisins septentrionaux, plus civilisés qu'eux, mais spécialement pour les nombres supérieurs à dix.

En tout cas, des raisons étymologiques nous permettent de l'établir, c'est bien par l'intermédiaire des peuples du Guatémala que les Yucatèques ont reçu leur mode de comput. Donnons en une preuve sans répliques.

Le Quiché emploie souvent pour « vingt » le terme *qal* qui signifie

une mesure de vingt graines de cacao et constitue la traduction littérale du mot mexicain correspondant.

Au contraire, *qal* n'existe pas en Maya avec ce sens, mais ce dernier possède le substantif *Kal* lequel se prononce exactement de même, tout en signifiant simplement « Agraffes ». Les Mayas ont pris à l'exemple de leurs voisins de l'Ouest, le terme *Kal* pour signifier « vingt ». L'emprunt nous semble ici indéniable. Il est tout naturel que les Quichés aient attribué à une mesure de vingt grains, le sens de vingtaine. Au contraire, l'imitation seule a pas pousser les Yucatèques à désigner ce nom par le terme d' « agraffe ». Le calendrier dit Toltèque a du également venir des régions de l'Occident au Yucatan. Ce qui le démontre, c'est le nom du premier jour de la semaine de vingt jours, qui est *Imox* en Quiché et parfois *Imix* en Maya. Le terme s'est modifié suivant les règles de l'écho vocalique propres au Yucatèque. En un mot, *Imox* devait presque fatalement devenir *Imix* au Yucatan, tandis qu'aucune raison phonétique ne nous expliquerait que le dernier terme ait pu donner naissance au précédent.

2° Ce n'est pas à dire que parfois le Yucatan n'ait pas emprunté directement au Mexique, sans passer par l'intermédiaire du Guatémala. Nous avons dans un précédent travail fait ressortir l'affinité qui existe entre les noms Mexicains de l'or, *Coztic Téo-cuitlalli,* « Excrément divin jaune », ainsi que de l'argent, *Iztac Téo-cuitlalli,* « Excrément divin blanc », et les termes Maya désignant le plomb (*Ta-u*, litt. Résidu de la lune) et le cuivre ou le bronze (*Ta-kin*, litt. Résidu du Soleil). Rien d'analogue ne se remarque chez les populations Maya-Quichées du groupe Occidental, telles que les Mams du Soconusco, les Cakgis des environs de Coban, etc.

Enfin, le terme Maya *Mitnal* pour désigner l'enfer, le monde souterrain, ne parait être autre chose que le Mexicain *Mictlan,* litt. « Pays des morts » ou cimetière. Nous ne sachions pas qu'il se retrouve au Guatémala ni dans le Centre Amérique.

3° Enfin, nous retrouverons chez les Yucatèques, certaines traces d'influence zapotèque, ne fut-ce que le nom du Chien. C'est *Pek* en Maya, dont la parenté avec le Zapotèque *Béco*, m. s. ne semble pas contestable. Le Quiché emploiera pour désigner cet animal, un terme très différent, celui de *tzi*, peut-être pris au Mexicain. Nous n'infé-

rerons pas de tout cela que les Mayas n'aient connu le chien qu'à la suite de leurs relations avec les peuples du Zapotécapan.

Ajoutons enfin que d'après la manière de voir de M. le Dr Seler, Votan, le civilisateur mythique des Tzendales et d'une partie du Chiapas, serait lui-même d'origine zapotèque.

— M. Henri Froidevaux lit une note critique sur la publication, faite par M. A. Marre dans la *Revue de Linguistique* de M. Vinson, d'une partie du livre de l'abbé Biet sur la Guyane. Il proteste contre le sans-gêne et l'absence de sens critique avec lesquels a été faite cette publication.

La séance est levée à 6 heures 1/2.

V

SÉANCE DU MARDI 6 AVRIL 1897

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

— Par suite au procès-verbal et au sujet du congrès des Américanistes, M. le baron de Santa-Anna-Néry rappelle qu'il sera célébré cette année même, en juin, dans une sorte de congrès tenu à Bristol, le quatrième centenaire de Cabot, et un peu plus tard, à Lisbonne, celui de Vasco de Gama.

— M. le comte de Charencey est chargé d'exposer à la Société des Américanistes les idées de Mlle Lecocq.

— M. le Dr Hamy lit une notice nécrologique sur Lucien Biart, qui est mort dernièrement à Paris, au moment où il se préparait à devenir des nôtres.

— M. le Dr Hamy communique des photographies de vases péruviens intéressants recueillis jadis à Ica par le commandant de la *Danaïde*, Rosamel.

— M. le baron de Santa-Anna-Néry lit un travail sur les Indiens et le peuplement de l'Amérique chaude (v. plus haut, p. 30-47).

La séance est levée à 6 heures 1/2.

VI

SÉANCE DU MARDI 4 MAI 1897

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut.

Lecture est donnée, par le secrétaire-général, du procès-verbal qui est adopté.

— M. de Charencey fait une communication sur les noms de plusieurs espèces d'animaux domestiques chez les peuples de la Nouvelle-Espagne.

Les noms du Chien paraissent empruntés, suivant les dialectes à deux sources distinctes : la source mexicaine et la source zapotèque.

C'est bien, en effet, le *Chichi*, « Chien » du Mexicain que nous retrouvons dans le *Chuo*, *Chuuhamut* du Cahita; le *Ttzatio* ou *tzahtyô* de l'Othomi, *Tzi* du Quiché.

Au contraire, le *Pec*, « Chien » du Maya doit, sans conteste, être rattaché au *beko* (m. s.) du Zapotèque. Reconnaissons dans ce fait une preuve, à ajouter à plusieurs autres, de l'influence exercée sur les habitants du Yucatan par les races du sud-ouest du Mexique.

En tout cas, nous mentionnerons, à titre de rapprochement purement fortuit, la ressemblance de ce terme américain avec celui de *Spaka*, lequel désignait la chienne en vieux persan.

Nous ne dirons rien de l'*Ytzcuintli*. C'était, affirme-t-on, une sorte de chien comestible et dont l'espèce aurait même, d'après certains auteurs, été anéantie par les Conquistadores qui en firent, au temps de Cortez, une immense consommation. Son nom paraît bien spécial à la langue mexicaine et il est bien douteux qu'on le rencontre dans les dialectes du voisinage.

Le nom du chat domestique semble surtout curieux à étudier, parce qu'il est, pour ainsi dire, le même chez tous les peuples de la Nouvelle-Espagne. Cet animal s'appelle *Miztou* en mexicain : *Miz* en maya ; *Mixi*, *Mixtü* en othomie ; *Misi* en cahita ; *Mizto* en zapotèque.

La ressemblance de tous ces termes semble bien prouver que leur

emploi ne remonte pas fort haut dans la suite des temps et qu'ils dérivent d'une source unique. C'est pour cette double raison, par exemple, que le nom du *Tabac*, qui diffère de tribu à tribu chez les peuples du Nouveau-Monde, est à peu près partout le même dans les idiomes de l'ancien Continent, à commencer par l'anglais *Tobacco* pour finir par l'Aïno de Yésso, *Tambako*.

Effectivement, le chat comme animal domestique ne paraît pas avoir été connu en Amérique avant l'arrivée des Européens. Les Mexicains, pour le désigner, employèrent le mot *Mizton* qui n'est qu'un diminutif de *Mixtli* « lion américain », d'où encore le dérivé *Miztontli*, « chaton, petit chat, lionceau ». Ce terme ne tarda pas à gagner de proche en proche. Il est à remarquer que l'espèce de félin sauvage propre à ces contrées et qui y avait été connu de tout temps, s'appelait tout différemment. En maya, on le nomme *Ekxuc*.

Appelons, du reste, en terminant, l'attention du lecteur sur la manière dont les indigènes de la Nouvelle-Espagne s'y prirent pour désigner les espèces nouvelles d'animaux, dont la connaissance leur avait été apportée par les hommes d'Europe.

Tantôt ils se bornèrent à adopter purement le mot espagnol. C'est ainsi que *Caballo*, « Cheval », est devenu *Cavayo* dans la bouche des fils des vieux Aztèques; tantôt ils firent précéder le nom de l'animal de l'adjectif *Cax* ou *Caxtila*, « Castille, castillan ». Ainsi notre chèvre domestique est devenue, pour les populations de langue maya, *Yucastilla* ou *Yuccastilla*, littéralement « Capra hispanica », et la poule d'Europe *Cax*, abréviation de « Castillane ». Les Mazahuas ou Mazahuis donnent simplement à ce volatile le nom de *Castilla*. Rappelons-nous les anciens Romains qualifiant les éléphants de Pyrrhus, animaux tout nouveaux pour eux, de *Boves Lucani*, les Australiens appelant le « Cheval », le Kangourou de l'homme blanc.

Les indigènes du Yucatan s'y prirent d'une façon assez originale pour désigner les chevaux. Ces quadrupèdes dont la vue leur causait tant d'effroi, reçurent le nom de *Tzimin*, « Esprit, fantôme », terme probablement identique au *Cémi*, *Zémi*, « divinité, génie » chez les indigènes des Grandes-Antilles.

— A la suite de cette communication s'engage une discussion à

laquelle prennent part MM. le Dr Hamy, le duc de Loubat, le Dr Verneau et le comte de Charencey.

— M. le Dr E.-T. Hamy identifie le *manuscrit du Cacique,* récemment publié à Genève par M. H. de Saussure, dans ses *Antiquités mexicaines,* avec un des manuscrits exposés à Berlin en 1888 par M. Becker, de Darmstadt, le *codex Becker n° 1.* Il fournit certaines indications précises sur les caractères de ce manuscrit, et montre l'intérêt que présenterait son examen détaillé pour l'étude de la race Mixteco-Zapotèque et de ses affinités ethniques (voir *Journal de la Société des Américanistes de Paris,* tome I, pp. 171-174).

— M. le comte de Charencey fait une courte communication à propos du prix Léon Angrand, et demande quand sera nommée la commission qui est chargée, conjointement avec les conservateurs de la Bibliothèque nationale, de décerner ce prix. — Réponse : Rien n'a encore été décidé à ce sujet.

— M. Henri Cordier lit un mémoire intitulé : *Américains et Français à Canton à la fin du* XVIIIe *siècle,* d'après des documents inédits (v. *Journ. de la Soc.,* t. II, pp. 10-13).

— M. le marquis de Bassano communique un extrait de la partie du *Tour du monde* intitulée « A travers le monde », extrait relatif aux découvertes de M. William Nevin au Mexique.

— M. Henri Froidevaux, étudiant un point particulier de l'histoire géographique de la Guyane française, retrace le progrès des connaissances sur les Iles du Connétable depuis le moment où elles furent visitées pour la première fois, 27 septembre 1652, jusqu'à notre époque.

— M. de Charencey, à propos de la communication qu'il a faite au début de la séance, fait observer que les Mexicains paraissent avoir distingué trois grandes espèces de félins, l'*Ocelotl,* le *Mixtli* ou lion d'Amérique et le *Téquane* ou *Téhuane,* littéralement « Mangeur d'hommes », dont le nom se retrouve dans celui de l'isthme de Téhuantépec, littéralement « A la montagne du tigre ». Il ignore comment ces félins sont désignés par les naturalistes.

Rien ne se trouvant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à 6 heures 1/2.

VII

SÉANCE DU MARDI 1er JUIN 1897.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La lecture du procès-verbal de la dernière séance ne donnant lieu à aucune observation, ce procès-verbal est adopté.

— M. le comte DE CHARENCEY entretient de nouveau la Société du *prix Léon Angrand*, qui doit être décerné par une commission siégeant à la Bibliothèque nationale; les conditions sont depuis longtemps imprimées et affichées dans le grand escalier qui mène aux manuscrits.

— Au congrès des Orientalistes, qui aura lieu à Paris au mois de septembre 1897, la Société décide de se faire représenter; elle y délègue dans ce but son président d'honneur M. le duc DE LOUBAT.

— M. le Dr ZAVALETA remercie de la lettre que lui a adressée la Société en date du 5 avril dernier, et envoie en même temps une description détaillée des objets qui composaient son Exposition. Cette description est due au Dr Adam Quiroga.

— M. le comte DE CHARENCEY rend compte de l'ouvrage de M. de la Grasserie qu'il s'est chargé d'analyser, et M. le Dr VERNEAU des *Actes de la Société scientifique du Chili.*

— M. le comte DE CHARENCEY présente ensuite la réimpression qu'il vient de faire du livre du P. Salmeron intitulé *Arte y vocabulario en lengua Mame*, et donne lecture d'une note sur Franciot Legal que lui a transmise Mlle Lecocq.

— M. OPPERT lit une note sur le fac-simile du *Codex Vaticanus* publié par le duc DE LOUBAT.

— M. le Dr HAMY annonce que l'exemplaire de ce *Codex* déposé au Trocadéro y est exposé complètement dans une longue cage de verre, qui permet d'en voir entièrement les deux côtés.

— Au nom de l'auteur, M. Léon Vignols, de Rennes, notre collègue, M. Henri FROIDEVAUX offre à la Société un compte rendu des trois premiers numéros du *Journal de la Société des Américanistes de Paris.*

— M. le D[r] E.-T. Hamy donne communication d'une étude sur la toponymie tarasque.

Après avoir décidé de se réunir le premier mardi de juillet, l'assemblée se sépare à 6 heures 1/2.

VIII

SÉANCE DU 6 JUILLET 1897.

Présidence de M. le D[r] Hamy, membre de l'Institut.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

— MM. le duc de Loubat et le D[r] Hamy présentent, comme membre titulaire, M. Baz, secrétaire de la Légation du Mexique (7, rue Alfred de Vigny). La présentation ayant lieu à la dernière séance de l'année, il est immédiatement procédé au vote. — M. Baz est élu.

— M. Édouard Blanc demande le renvoi à la prochaine séance de la communication figurant à l'ordre du jour, les documents qui lui sont indispensables pour cette communication se trouvant entre les mains de M. Cordier.

— M. le D[r] Hamy présente, de la part du duc de Loubat, deux photographies de la tortue de Quiriga. L'une montre le monument dans la forêt vierge; l'autre a été exécutée d'après le moulage, actuellement terminé, qui se trouve au musée d'ethnographie, dans le vestibule d'entrée. — Cette dernière est offerte par le duc de Loubat à la Société des Américanistes.

— M. le D[r] Hamy donne à la Société des nouvelles de M. Diguet et indique l'itinéraire suivi par le voyageur depuis son arrivée en Amérique. Notre collègue a surtout exploré la région de Guadalajara. Dans cette contrée existe une chaîne de montagnes peu étudiée, connue sous le nom de Sierra del Nayarit; elle est située au milieu de montagnes presque impraticables. En 1864, Orozco y Berra indiquait sur sa carte, à l'endroit où est placée cette chaîne, des peuplades indigènes qui avaient à peine été entrevues par quelques voyageurs. Ce sont ces Indiens que M. Diguet a visités dans les derniers mois de l'année der-

nière. Les *Huichols* (c'est ainsi que s'appellent les Indiens qui vivent dans le nord de la Sierra del Nayarit) ont donné leur nom à une petite chaîne au sommet de laquelle ils ont construit leurs cinq villages. Ils sont fort intéressants, car, isolés des nations civilisées, ils ont conservé leur industrie propre. M. Diguet a expédié au Muséum un certain nombre de caisses dont plusieurs étaient remplies d'objets ethnographiques. Certain tambour creusé dans un tronc d'arbre, rappelle tout à fait l'ancien *huehuet* mexicain, certaines étoffes offrent un aspect étonnamment archaïque. Les autels des divinités indiennes ont été dévalisés par notre collègue qui a recueilli notamment de curieux vases à offrandes remarquables par des appliques en métal incrustées dans la pâte argileuse. Des crânes se trouvaient également dans les caisses; M. Hamy en a fait l'objet d'une note présentée à l'assemblée des naturalistes du Muséum.

— M. Hamy rappelle à ce propos les fouilles exécutées jadis à San Andres (Teul) par M. Franco, fouilles ayant amené la découverte de restes humains qui font partie des collections du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Deux couches existaient dans les sépultures de San Andres : la couche inférieure renfermait des individus brachycéphales, à tête cubique, tandis que la couche supérieure contenait des dolichocéphales. Le même fait se serait produit dans la Sierra del Nayarit, si les renseignements envoyés par M. Diguet sont exacts. D'après lui, en effet, les crânes qu'on extraie des vieux tumulus de la région sont brachycéphales, tandis que les Indiens Huichols actuels sont, au contraire, dolichocéphales. — Ces Indiens modernes n'ont pas embrassé sans réserve le catholicisme; ils ont conservé non seulement les mœurs, les coutumes et l'industrie de leurs ancêtres, mais aussi leurs vieilles croyances religieuses. Tous les documents que notre collègue a pu recueillir sur eux, offriront donc un intérêt de premier ordre.

M. Diguet doit être actuellement en Californie, chez les Cochimis, qu'il se proposait de visiter encore une fois avant de rentrer en France.

— M. le Dr Hamy signale le don qui vient d'être fait au musée du Trocadéro de toute la collection de Lucien Biart. Cette collection comprend environ trois cents pièces parmi lesquelles il en est de fort importantes.

— Il annonce enfin que la grande collection de M. Langlade, ancien

consul général de France au Guatémala, a été également donnée au musée d'Ethnographie. Elle se compose d'une quantité considérable d'objets anciens et modernes. Parmi les pièces anciennes, il convient de signaler de forts curieux vases rencontrés au fond du petit lac d'Amatitlan par des plongeurs indiens.

IX

SÉANCE DU MARDI 9 NOVEMBRE 1897

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut.

Le procès-verbal de la dernière séance, rédigé par M. le Dr Verneau, est lu et adopté.

— M. le Dr Hamy fournit quelques renseignements sur la nouvelle expédition entreprise par M. Walter Fewkes chez les Indiens Imayan, et dépose sur le bureau une épreuve du tirage à part du rapport de M. Diguet sur sa dernière mission. Au nom du duc de Loubat, M. le Dr Hamy transmet des découpures de journaux américains et italiens, relatives à la publication du *Codex Vaticanus*. Le duc de Loubat offre encore à la Société des cartes de chemins de fer américains et un petit canot avec ses agrès, spécimen de l'art des Indiens des chutes du Niagara, exécuté en l'année 1852.

Un congrès scientifique latino-américain se tiendra à Buenos-Ayres au mois d'avril 1898; des circulaires sont déposées sur le bureau pour les membres présents. Ce congrès aura lieu à l'occasion du 25e anniversaire de la fondation de la *Sociedad cientifica Argentina*; la Société des Américanistes, sollicitée de s'y faire représenter, verra à déléguer un de ses correspondants de Buenos-Ayres à cette réunion, s'il y a lieu.

— M. le Dr Hamy annonce l'apparition de l'important travail du Dr Stübel sur Tiahuanaco.

— Plusieurs ouvrages sont offerts à la Bibliothèque de la Société, entre autres ceux de M. Damaso Sotomayor sur les Hiéroglyphes Aztèques, — des brochures de M. Brinton, etc.

— M. Henri CORDIER transmet les réclamations de M. Lucien ADAM relativement au retard que subissent les publications des différents congrès (Turin, Huelva). Une liste des comptes rendus en retard sera dressée par les soins de la Société. M. Henri CORDIER annonce d'autre part la publication du tome III du Catalogue de la Colombina.

— M. le comte Henry de la VAULX (122, Champs-Élysées) est présenté comme membre titulaire par MM. les Drs HAMY et VERNEAU; il sera statué sur son admission à la prochaine séance.

— M. le comte de la VAULX fait une intéressante communication sur son voyage en Patagonie. Parti fin décembre 1895 pour Buénos-Ayres dans le but de faire des recherches archéologiques et ethnographiques, le voyageur entrait le 14 mars 1896 dans l'embouchure du Rio Negro, qu'il remontait en recueillant des collections anthropologiques. De Viedma, il a gagné Roca, et plus à l'intérieur des terres, il a assisté chez les Indiens Téhuelches et Araucans à des fêtes orgiaques. Parvenu presque aux sources du Rio Chubut, puis au pied même des Andes neigeuses, M. le comte de la VAULX a séjourné en plein centre de la Patagonie, récoltant des renseignements de tout genre, se procurant des squelettes, etc.

Ce voyageur a vu les lacs Colhué et Muster, qu'aucune mission n'avait encore visités; il a fouillé des sépultures en notant leurs dispositions caractéristiques; il a parcouru au Chubut 1,300 kilom. aller et retour. Il a eu, au cours de ce voyage, l'occasion d'assister aux fêtes célébrées pour la puberté d'une jeune fille; il a comparé les anciennes sépultures (en pierre) avec les sépultures modernes (en bois), il a exécuté avec le plus grand soin des fouilles qui lui ont démontré la croyance des indigènes en une seconde vie matérielle dans une autre contrée.

M. le comte de la VAULX a ensuite visité le territoire du Santa Cruz où il a vu, aux environs du Rio Enséado, des peintures hiéroglyphiques sur roches. Son voyage s'est terminé par la visite de la Terre de Feu. Au total, ce voyage a duré seize mois; il vaut à la science des documents anthropologiques et ethnographiques très intéressants (des photographies des mensurations exécutées sur des hommes et même sur des femmes), un commencement de vocabulaire araucan, etc.

— M. le Dr HAMY remercie M. le comte de la VAULX de sa communi-

cation (cf. plus haut, pp. 71-99); ce voyage, dit-il, vaut à la France de précieux éléments d'information sur les peuples de la Patagonie; les collections rapportées dans trente-quatre caisses sont admirablement étiquetées, avec un ordre vraiment scientifique. Il semble dès maintenant en ressortir, entre autres choses, que le Téhuelche, le Patagon contemporain, n'a pas une taille vraiment extraordinaire.

— M. Henri FROIDEVAUX dépose sur le bureau une note sur les cartes américaines conservés à la Bibliothèque d'Evora.

— M. le Dr HAMY offre aux membres présents, au nom du duc de LOUBAT, une photographie représentant le bas-relief de l'offrande de Palenqué. Cette photographie a été présentée par le Dr HAMY à la section d'Etnographie et Folk-Lore du Congrès des Orientalistes.

— M. Gabriel MARCEL recherche quelle est l'origine cartographique des monts Tumuc-Humac; ce ne sont pas des voyageurs français, mais des explorateurs espagnols qui ont introduit le nom Tumuc-Humac dans l'onomastique géographique. A Solano ou plutôt aux officiers qui l'accompagnèrent au cours de sa rude et longue exploration de ces pays jusqu'alors inexplorés revient ce mérite dès la seconde moitié du XVIIIe siècle (v. le *Journal de la Société*, t. II, pp. 14-24).

— M. le Dr HAMY résume une longue et importante lettre qu'il a reçue du voyageur Carl Lumholz sur sa nouvelle exploration ethnographique au Mexique. Les résultats de ce voyage sont des plus intéressants et des plus précieux (v. le t. II du *Journal de la Société des Américanistes*, pp. 179-184).

— M. PECTOR a transmis à la Société une liste de questions qu'il serait heureux de voir résolues par le Dr Carl Lumholz et qui précisent certains desiderata de notre connaissance des pays explorés par ce voyageur.

La séance est levée à 6 heures 1/4, après décision prise par l'assemblée de statuer dans la prochaine réunion à l'élection d'un vice-président en remplacement du regretté général Meredith READ décédé.

X

SÉANCE DU MARDI 7 DÉCEMBRE 1897

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

— M. Pector envoie un article publié par lui en espagnol dans la *Nacion* de Buenos-Ayres sur la race éteinte des Allentiaks (République Argentine) et sur leur langue. Il demande en même temps à la Société des Américanistes de vouloir bien conférer une mission gratuite à à M. L. Weiss, étudiant en médecine, qui va explorer l'arrière pays de l'Ecuador. Les membres présents décident de répondre affirmativement à cette demande, et M. Pector sera avisé de cette décision.

— M. Baz dépose sur le bureau quelques articles relatifs au Mexique que M. le Dr Verneau veut bien se charger de dépouiller.

— M. Henri Cordier, par suite à la correspondance, annonce avoir reçu des réponses de l'*American Antiquarian Society* de Worcester (Massachussets), de la *Davenport Academy of Natural Sciences*, du *Bureau of American Ethnology* (*Smithsonian Institution*), relatives à l'échange des publications de ces Sociétés et Institutions avec les publications de la Société des Américanistes de Paris.

— M. Henri Cordier offre ensuite une brochure de M. César Poma, sur un journal en Guarani et sur l'étude du Tupi. Cette brochure est accompagnée d'un fac-simile du journal Guarani dont parle ce travail. Il serait très intéressant de dresser une liste des périodiques publiés en Amérique en différentes langues indigènes. Tous les membres présents en demeurent d'accord, et il est décidé qu'une liste des journaux américains rédigés en langue indigène sera publiée par les soins de la Société des Américanistes de Paris.

— M. Henri Froidevaux annonce que le n° 4 du *Journal* ne tardera pas à paraître et que le n° 5 le suivra de près ; toute la copie a déjà été envoyée à l'imprimerie. Au nom de M. Léon Vignols, M. Froide-

VAUX offre à la bibliothèque de la Société une brochure de notre collègue, contenant divers comptes rendus critiques intéressants pour les Américanistes, et un article intitulé : *Un Terre-Neuvier de Saint-Servan retour du banc*, ainsi que le tome II des *Datas e factos para a Historia do Ceara*, par le Dr Guilhermo STUDART.

— M. Henri CORDIER entretient les membres présents des charges du loyer actuel et des avantages que présenterait le transfert du siège de notre Société dans l'hôtel occupé par la Société d'Acclimatation ; il demande à poursuivre des négociations dans ce sens. Pleins pouvoirs lui sont donnés par ses collègues.

— M. ALEJANDRO ALVARADO, attaché à la légation de Costa Rica à Paris, est présenté comme membre ordinaire de la Société par MM. le marquis de PERALTA et le Dr HAMY. Il sera statué sur son admission à la prochaine séance.

— M. le comte Henry DE LA VAULX, présenté à la séance de novembre dernier, est élu membre ordinaire de la Société des Américanistes de Paris.

— M. le Dr E.-T. HAMY propose de nommer membres correspondants de la Société, M. Henry de SAUSSURE (de Genève) et le Dr Carl LUMHOLZ. Ces deux nominations sont votées à l'unanimité.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un vice-président de la Société, en remplacement du regretté général Meredith REID, décédé. M. Henry VIGNAUD est élu à l'unanimité.

— M. Henri FROIDEVAUX propose de faire examiner les ouvrages de M. SOTOMAYOR sur les sigles aztèques, offerts par l'auteur à la bibliothèque de la Société. Il sera écrit à Mme Zélia NUTTALL pour lui demander un compte rendu de ces travaux.

— M. le Dr E.-T. HAMY fait une communication sur une pièce de la collection LATOUR-ALLARD, représentant le dieu-serpent emplumé Quetzalcoatl-Cé-Acatl. On connaît la lutte religieuse qui eut lieu entre Quetzalcoatl (auquel on offrait des fruits et des fleurs) et Tetzcatlipoca (auquel on sacrifiait des victimes humaines), lutte qui se termina par la ruine des Toltèques ; on connaît également la légende se terminant par le récit du départ de Quetzalcoatl vers l'Orient, et on sait combien cette légende fut utile à Fernand Cortez, qu'on crut être un descendant du grand dieu disparu, revenant par la voie que celui-ci avait prise

jadis. Quetzalcoatl, malgré sa défaite, est demeuré le dieu du Vent dans la mythologie des successeurs des Toltèques.

La pièce conservée au Musée du Trocadéro est remarquable, parce qu'elle présente sur le front un signe hiéroglyphique bien visible, *un roseau*, *ce acatl*. Notre idole est bien celle de Quetzalcoatl-Cé-Acatl dont parle SAHAGUN comme d'une des formes les plus intéressantes sous lesquelles Quetzalcoatl était adoré à Mexico, et peut-être même serait-elle la figure même dont parle SAHAGUN. Elle comprend deux parties : 1° la face supérieure, visible, qui vient d'être décrite ; 2° la face inférieure, cachée, ornée d'une superbe sculpture représentant le dieu des morts, Mictlan-Tecuhtli, le frère de Quetzalcoatl.

— M. Henri FROIDEVAUX lit des fragments d'une lettre inédite du P. BESCHEFER sur un des jésuites qui évangélisèrent le Canada au XVIIe siècle, le P. Claude Pijart. Cette lettre, signalée à l'attention de la Société dans une séance antérieure par le Dr E.-T. HAMY, est une notice nécrologique de piété, précieuse surtout au point de vue religieux, beaucoup moins intéressante au point de vue historique.

— M. BAZ annonce que des fouilles vont être entreprises à Mexico même, et qu'il en résultera, selon toutes prévisions, une augmentation sérieuse pour les collections du musée de Mexico. M. BAZ tiendra la Société au courant de ces fouilles.

— M. FROIDEVAUX dit quelques mots de la thèse soutenue par M. Lucien PEYTRAUD devant la Faculté des lettres de Paris, au mois de juin dernier. Cette thèse est relative à l'*Esclavage aux Antilles françaises avant 1789*.

La prochaine séance est fixée au mardi 11 janvier 1898 ; puis la séance est levée à 6 heures 1/2.

XI

SÉANCE DU MARDI 11 JANVIER 1898

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, DE L'INSTITUT

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et approuvé sans

observation. Par suite à ce procès-verbal, M. Henri Froidevaux communique une lettre de M[me] Zélia Nuttall s'excusant de ne pouvoir satisfaire au désir de la Société et lui envoyer un compte rendu critique des ouvrages de M. Sotomayor.

Parmi les ouvrages offerts, M. Froidevaux signale celui de M. Edward H. Thomson, sur les *Chultunes de Labna*, dont M. Désiré Charnay sera prié de rendre compte. — M. le D[r] Verneau se charge d'examiner le nouveau fascicule reçu des *Actes de la Société scientifique du Chili*.

— M. le D[r] E.-T. Hamy dépose sur le bureau les *Proceedings of the R. Society of Canada* pour 1896 ; M. le marquis de Bassano en présentera une analyse dans une des séances prochaines.

— M. Gabriel Marcel offre un travail composé par lui sur les cartes récemment acquises par la Bibliothèque Nationale. Il insiste sur celles qui présentent un intérêt particulier pour les Américanistes : une carte portugaise non signée ni datée, antérieure à 1512, — et un atlas portugais anonyme du début du xvi[e] siècle, évidemment du même auteur que la pièce précédente. Ces deux documents proviennent de M. Miller, qui les tenait lui-même du baron de Santarem.

— M. Gabriel Marcel communique ensuite un compte rendu du récent ouvrage publié par M. A. Heulhard sur *Villegagnon*, et en fait ressortir les parties neuves relatives à l'histoire du Brésil français au xvi[e] siècle.

— Le même membre lit ensuite une notice nécrologique sur le bibliographe et historien américain Justin Winsor.

— M. Henri Cordier, par suite à sa communication relative au transfert du siège de la Société dans l'hôtel de la Société d'Acclimatation, propose à la réunion d'approuver le bail de trois ans qu'offre de passer avec la Société des Américanistes de Paris le gérant de l'hôtel de la Société d'Acclimatation. Le loyer coûtera 600 francs au lieu de 800; la salle louée par la Société sera plus grande que la salle actuelle et au 2[e] étage au lieu du 4[e]. La réunion remercie M. Cordier de la peine qu'il a prise et approuve tous ses actes, soit auprès du gérant de l'hôtel des Sociétés Savantes, à qui il a donné congé le 29 décembre 1897, soit auprès du gérant de l'hôtel de la Société d'Acclimatation.

— M. Henri Cordier propose ensuite de nommer, en son lieu et

place, secrétaire général de la Société, M. Henri FROIDEVAUX. Cette proposition est approuvée par les membres présents, et des remerciements sont votés à M. CORDIER pour la part importante qu'il a pris à la fondation de la Société.

— M. Henri CORDIER annonce encore que l'Université de Californie accepte l'échange de ses publications avec celles de la Société des Américanistes; quant à l'Académie scientifique de Saint-Louis, elle demande un exemplaire spécimen des publications et des renseignements sur la périodicité du *Journal*. Il sera répondu à ces demandes.

— M. Désiré PECTOR se charge de résumer, pour une prochaine séance, différents articles que M. le duc de LOUBAT envoie d'Amérique à la Société des Américanistes.

— M. le Dr E.-T. HAMY analyse brièvement les documents publiés par les États-Unis sur le litige pendant entre le Vénézuéla et l'Angleterre, au sujet de la frontière de la Guyane anglaise.

— M. le comte de CHARENCEY lit un compte rendu de l'ouvrage de M. Ch. WILSON sur le Swastika. Il en étudie surtout le côté américain et dit à ce sujet quelques mots du peuplement du Nouveau-Monde et de l'introduction de la civilisation en Amérique.

Au sujet de cette communication, M. Henri CORDIER fait quelques observations bibliographiques et signale les travaux d'O'NEAD et du P. GAILLARD sur le Swastika.

Par suite à l'ordre du jour, il est dressé la liste des comptes rendus des différentes sessions du Congrès international des Américanistes dont la publication est en retard. N'ont pas encore été publiés les comptes rendus des congrès de Turin (M. Guido Cora, secrét. gén.), Stockholm (M. Bovallius, secrét. gén.), Huelva (M. Saragoza, secrét. gén.). Il convient toutefois de noter que le tome Ier de la session de Huelva a été publié dès 1896.

— M. BAZ expose comment, au congrès de Stockholm, on a proposé la Hollande comme lieu de réunion du prochain congrès, et non le Mexique, comme le demandait le gouvernement mexicain. Au congrès de Mexico, Lisbonne fut proposé comme lieu de réunion ; mais Leyde fut désigné une seconde fois. Or il n'y a pas d'Américanistes en Hollande, et le Congrès n'a pas pu y avoir lieu. Lisbonne accepterait de

recevoir le Congrès ; mais on ne sait rien encore des projets qui y ont été formés pour célébrer le centenaire de Vasco de Gama.

A la suite de cet exposé, M. Gabriel Marcel est prié d'écrire à M. Cordeiro pour savoir de lui quelles sont les intentions du Portugal.

— M. Henri Cordier rappelle que le prochain congrès international des Orientalistes aura lieu à Rome dans la première quinzaine du mois d'octobre 1899. Un congrès américaniste pourrait fort bien y être annexé ; M. Cordier propose de consulter M. Pigorini à ce sujet.

— M. Alejandro Alvarado, proposé à la dernière séance comme membre titulaire, est élu.

— M. Francisco Moreno est désigné pour représenter la Société des Américanistes de Paris au Congrès scientifique latino-américain qui aura lieu à Buenos-Ayres au mois d'avril 1898.

— M. Désiré Pector signale la mort récente de M. Roselly de Lorgues, et propose de rédiger sur lui et sur plusieurs autres personnes récemment décédées une courte notice nécrologique et bibliographique. Cette proposition est adoptée.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à 6 heures 1/2.

XII

SÉANCE DU MARDI 1er FÉVRIER 1898

Présidence de M le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Par suite au procès-verbal, M. le Dr Hamy annonce que le gouvernement portugais ne fera lui-même aucune cérémonie officielle à l'occasion du centenaire de Vasco de Gama. M. le comte de Turenne annonce la désignation de M. Émile Vedel comme représentant de la Société de Géographie aux fêtes de Lisbonne et estime que ce délégué pourra renseigner exactement la Société des Américanistes sur tout ce qui doit se faire dans la capitale du Portugal.

— M. le Dr Hamy rappelle qu'un centenaire intéressant les membres de la Société aura lieu prochainement à Florence, le centenaire italo-

américain en l'honneur de Paolo Toscanelli et d'Améric Vespuce, dans le but de mettre en lumière la part prise par les Italiens à la découverte du Nouveau Monde.

— M. Désiré Charnay, sollicité de faire le compte rendu du livre de M. Thomson sur les Chultunes de Labna, a écrit au secrétaire général qu'il acceptait de se charger de ce travail.

— M. Henri Froidevaux annonce l'envoi des tomes XV et XVI des Rapports du Bureau d'Ethnologie des États-Unis. Le comte Louis de Turenne accepte d'en rendre successivement compte à la Société.

— M. le Dr E.-T. Hamy offre pour la Bibliothèque un exemplaire du rapport de mission de M. Léon Diguet, récemment publié par le ministère de l'Instruction publique.

— M. le comte Henry de la Vaulx, développant certains points de sa communication antérieure (v. le *Journal*, t. II, pp. 71-99), étudie les mœurs et les coutumes des indigènes de la Patagonie. Après avoir montré quelles distinctions physiques existent entre l'Araucan, le Téhuelche et le Pampa, qui sont les trois types patagons, il fait une description de la tente de ces indigènes, de la vie paresseuse des hommes, de la vie active des femmes. Puis il parle de la chasse, des vêtements, de la nourriture; puis, après avoir constaté l'existence d'une déformation crânienne, qu'il attribue à la forme du berceau indigène, et la non-existence de tatouages et de déformations voulues, M. de la Vaulx s'occupe des arts tout rudimentaires des Patagons.

Il en étudie ensuite le caractère, qu'il dépeint comme assez concentré ; ce caractère se révèle seulement sous l'influence de l'alcool ; en temps ordinaire, l'Indien est doux et soumis. Il a des qualités et des défauts qu'énumère M. H. de la Vaulx ; il n'est pas et ne fut jamais, quoi qu'on en ait dit pour les Araucans de Patagonie, antropophage.

L'éducation, la médication en cas de maladies (qui, d'ailleurs, sont rares), la religion, voilà encore des sujets d'études pour M. de la Vaulx, qui insiste sur le rôle du *mitchi*, du sorcier-docteur, intermédiaire entre les Indiens et Dieu. La superstition des Patagons est bien avérée ; ils n'ont pas de manifestations religieuses, sauf dans les cérémonies mortuaires et dans la fête du *Camaruco*, ou encore au début de chaque repas.

Passant ensuite à la vie sociale des indigènes de la Patagonie, M. de

LA VAULX décrit les cérémonies du mariage et celles usitées à l'occasion de la nubilité des jeunes filles. Puis il termine par l'étude des facultés intellectuelles des indigènes, énumère leurs qualités d'observation et de curiosité et dit quelques mots des trois idiomes araucan, pampa et téhuelche, ce dernier se subdivisant lui-même en plusieurs dialectes.

— M. le marquis DE PERALTA, à la suite de cette communication, signale les rapports qui existent entre les fêtes des indigènes de la Patagonie et celles des Indiens de l'Amérique centrale.

— M. le comte DE CHARENCEY demande quelques renseignements complémentaires sur l'usage du tabac en Patagonie.

Une courte discussion s'engage enfin sur la taille des Patagons, et la séance est levée à 6 heures 1/2.

XIII

SÉANCE DU MARDI 1er MARS 1898

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, DE L'INSTITUT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La lecture du procès-verbal amène une courte discussion sur les déformations crâniennes observées en Amérique et particulièrement au Mexique. M. le comte DE CHARENCEY ayant fait quelques observations à propos des coutumes religieuses des Patagons et de ces déformations, M. le Dr E.-T. HAMY fournit des détails précis sur les résultats des fouilles faites au Mexique par le colonel Doutrelaine, etc.

— Mme de Santa-Anna NÉRY informe la Société de la situation pénible dans laquelle se trouve notre collègue, le baron de Santa-Anna NÉRY, impliqué dans une conjuration contre le président des États-Unis du Brésil et actuellement déporté à Fernando de Noronha. Le secrétaire-général a exprimé à Madame de Santa-Anna NÉRY les compliments de vive condoléance de la Société, et ses souhaits pour la prompte délivrance de notre collègue.

— M. DE SAUSSURE a adressé au Dr E.-T. HAMY une lettre relative au

Codex Becker n° 1, sur lequel une notice a paru dans le numéro 4 du *Journal* (cf. t. I, pp. 171-174); il y proteste contre la dénomination donnée au manuscrit et propose de l'appeler plutôt *Codex Almazane*, du nom de M. Almazane qui en a fait la découverte et qui l'a conservé.

— M. Hamy communique ensuite une lettre de M. le duc de Loubat, qui contient des renseignements sur la mission de M. Saville à Palenqué. « D'après le contrat, écrit notre président honoraire à la date du 31 janvier 1898, le Gouvernement mexicain doit avoir la moitié de ce que M. Saville trouvera. Si cela se fait, comme on l'entend ici au Musée (New-York), on continuera les fouilles, dans le cas contraire, on y renoncera. »

Le Field Columbian Museum et la Bibliothèque de l'Université de Californie accusent réception du numéro 4 du *Journal*, dont la Bibliothèque de l'État de New-Hampshire sollicite l'envoi gracieux.

— M. G. Baz offre à la Société le compte rendu de la session du Congrès des Américanistes tenue à Mexico, session dont le D[r] E.-T. Hamy se plaît à constater le très grand intérêt. A ce sujet, M. le comte de Charencey demande des renseignements sur le nom de *Chichimèque* porté par une langue de l'Amérique.

M. G. Baz ajoute, à propos de la liste dressée par la Société dans la séance de janvier dernier, que le second volume des comptes rendus de Huelva n'a pas paru, et que probablement il ne paraîtra pas, non plus que le volume des actes du congrès de Turin.

— M. G. Baz est prié de transmettre à qui de droit les remercîments de la Société des Américanistes pour le don de cet intéressant volume, dans lequel se trouve reproduite une carte de Mexico, sur papier d'agave, dressée par le cosmographe royal Santa-Cruz en l'année 1555. Cette carte est actuellement à Stockholm.

A propos de cette carte, le D[r] E.-T. Hamy rappelle l'existence d'un plan de Mexico remontant à 1521 et dû à un compagnon de Cortez; ce plan, gravé au Mexique, n'a été qu'incomplètement réimprimé.

Interrogé sur les sources bibliographiques de la cartographie ancienne du Mexique, M. Baz promet de fournir prochainement des indications précises à ce sujet. Puis il annonce la fondation d'une chaire de nahuatl à Mexico; M. Sandoval, un curé de campagne, en est le titulaire. De la langue nahuatl s'occupe aussi l'Académie de

Texcoco ; et le gouvernement mexicain va prochainement publier une grammaire nahuatl rédigée par le président de cette Académie.

— M. Henri Froidevaux offre à la Société pour sa bibliothèque un travail récemment publié par lui et relatif aux *Observations scientifiques de La Condamine pendant son séjour à Cayenne en 1744*.

— M. le comte de Charencey fait une communication sur les noms des points de l'espace chez les peuples du Nouveau-Monde (v. plus haut, p. 109-178).

— M. le D[r] E.-T. Hamy signale au comte de Charencey, comme utiles à consulter sur la question, les travaux de M. W. Fewkes. Ce savant a exposé à Madrid de curieuses mosaïques de sables de couleur se rapportant à une conception tout à fait originale des points de l'espace chez les Indiens de Tusayan (Arizona). Ces points sont en effet au nombre de six : Nord, Ouest, Sud, Est, En haut et En bas, symbolysés par le jaune, le vert, l'azur, le rouge, le blanc et le noir.

— M. Henri Froidevaux, continuant ses études critiques sur les *Lettres édifiantes* relatives à la Guyane française, montre que la partie relative à la mission du Kourou insérée dans une lettre écrite par le P. Lombard, le 11 avril 1733, et publiée au tome XXI du recueil des *Lettres édifiantes* (année 1734), a été composée en France, désavouée par le P. Lombard lui-même, et ne peut pas être citée comme référence pour les bienfaits des missions fondées par les Jésuites à la Guyane.

A la suite de cette communication, la séance est levée à 6 heures 1/2.

XIV

SÉANCE DU 5 AVRIL 1898

Présidence de M. le D[r] E.-T. HAMY, de l'Institut

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

— Par suite à la lecture du procès-verbal, M. le comte de Charencey demande des renseignements complémentaires sur les travaux de M. Walter Fewkes relatifs aux points de l'espace chez certains Indiens d'Arizona. M. le D[r] Hamy répond que ces renseignements ont

été résumés dans le *Catálogo de los Objetos etnológicos y arqueológicos exhibidos por la Expedicion Hemenway*, imprimé à Madrid chez Jaramillo, en 1892.

— M. Henri Cordier annonce que l'*American Philosophical Society* et la *Numismatic and Antiquarian Society* de Philadelphie acceptent de faire l'échange de leurs publications avec celles de la Société des Américanistes de Paris ; M. Henri Froidevaux a reçu de son côté une lettre dans le même sens de l'Université de Pensylvanie. Il a reçu également une lettre de l'*Academy of Natural Sciences* de Philadelphie relative à l'échange des travaux de cette Société avec la nôtre.

— Le ministre de Suède aux États-Unis accuse réception de la lettre qui lui a été transmise pour M. Carl Lumholz ; il la fera parvenir à son destinataire, qui sera ainsi avisé de sa nomination comme membre correspondant de la Société.

— Le secrétaire du Musée de la Plata annonce que M. Moreno se trouve dans le territoire des Andes Argentines, en mission du gouvernement argentin comme expert dans la question de délimitation de la frontière chilo-argentine ; il ne pourra pas, par conséquent, représenter la Société des Américanistes de Paris au Congrès latino-américain de Buenos-Ayres.

— M. G. Baz adresse à la Société deux notes, l'une sur la cartographie mexicaine d'Orozco y Berra, la seconde relative à la carte de la ville de Mexico conservée à la bibliothèque d'Upsal dont il a été question à la séance précédente. A la suite de la lecture de cette dernière note, adressée d'abord par M. Baz à Mme Zélia Nuttall, MM. le Dr Hamy et le marquis de Peralta signalent l'existence, à Simancas et à Séville, de cartes dressées par les caciques du Mexique, entre 1574 et 1600, conformément à l'ordre donné par le gouvernement espagnol en 1573. L'état des lieux y est représenté tel qu'il existait avant la conquête.

— A propos de la même communication, M. Désiré Charnay invoque le témoignage du P. Huc qui, dans son ouvrage sur l'*Empire chinois*, parle de l'existence de *chinampas* dans ce pays comme au Mexique.

— M. Henri Cordier fait remarquer qu'il est impossible d'invoquer cet ouvrage comme une autorité pour la Chine ; il est loin de

présenter la même valeur scientifique que *la Tartarie et le Thibet* du même P. Huc.

— M. Henri Cordier dépose sur le bureau une courte note relative à une lettre d'Abel Rémusat où ce savant sinologue regrette de n'avoir pu acheter, faute de fonds, un ancien manuscrit mexicain.

— M. Désiré Charnay lit un compte rendu du travail de M. Thomson sur les *Chultunes de Labna*.

— M. le marquis de Bassano passe brièvement en revue les principaux articles contenus dans les *Proceedings of the Transactions of the R. Society of Canada* pour l'année 1896.

— MM. le marquis de Bassano, le Dr Verneau, Henry Vignaud, se chargent de rendre compte des différentes publications reçues par la Société des Américanistes de Paris depuis sa dernière séance (*Actes de la Société scientifique du Chili*, etc.).

— M. le marquis de Peralta annonce à la Société que son président, M. le Dr E.-T. Hamy, a été déclaré, par la Commission chargée de décerner le prix Angrand, à l'unanimité, titulaire de ce prix pour son bel ouvrage intitulé : *Galerie américaine du Musée d'ethnographie du Trocadéro ;* il en félicite, aux applaudissements de tous, M. le Dr E.-T. Hamy, qui exprime aux membres de la Société ses remerciments par leurs marques de sympathie. Il a tâché, en publiant cet ouvrage, de contribuer pour sa part à la préparation d'une archéologie américaine qui ne pourra être que l'œuvre d'un avenir encore éloigné.

— M. Désiré Pector adresse à la Société deux notes : 1° une notice nécrologique sur le comte de Roselly de Lorgues ; 2° une analyse de la théorie polaire du commodore Melville.

— M. Henri Froidevaux donne lecture d'une note publiée dans *Le Temps* du 2 avril dernier, annonçant la libération de notre collègue, le baron de Santa-Anna Néry. Une lettre officielle de félicitations sera adressée à la baronne de Santa-Anna Néry, au nom de la Société des Américanistes de Paris.

— M. Louis Marin (13, avenue de l'Observatoire) est présenté comme membre ordinaire par MM. Henri Froidevaux et Henri Cordier ; M. Waldemar Schmidt est présenté comme membre correspondant par MM. les Drs E.-T. Hamy et Verneau. Il sera statué sur l'admission de ces deux membres dans la prochaine séance.

— M. le comte H. de Charencey fait, au nom de Mme Rink, une communication sur le fantôme groënlandais Toupilak.

— M. le Dr E.-T. Hamy rappelle combien le dessinateur-naturaliste Alexandre Lesueur, du Havre, fut passionné pour les voyages. Ses appointements ayant été supprimés en 1815, il partit pour l'Amérique, dans le but d'y fonder sur les bords du Wabash le phalanstère de New Harmony. Ce phalanstère s'étant trouvé dans une situation très critique, Lesueur descendit en canot le Wabash, puis l'Ohio, et gagna la Nouvelle-Orléans en fixant dans une série de dessins la physionomie des villes alors naissantes du Mississipi. Cette série de vues a été donnée au Dr Hamy par un neveu de Lesueur; le président de la Société des Américanistes se propose de la publier un peu plus tard dans le *Journal de la Société.*

A la suite de cette communication, la séance est levée à 6 heures 1/2.

XV

SÉANCE DU 3 MAI 1898

Présidence de M. le comte de CHARENCEY

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observations.

— La correspondance comprend un certain nombre d'accusés de réception du numéro 5 du *Journal* (Numismatic and Antiquarian Society of Philadelphia, Academy of Natural Sciences of Philadelphia, Field Columbian Museum, American Antiquarian Society).

— M. le marquis de Bassano communique un compte rendu du numéro 2 du *Free Museum of Science and Art.*

— Parmi les livres offerts, le secrétaire général signale les *Proceedings of the American Antiquarian Society* de Worcester (vol. XII, 1re partie), et l'année 1897 des *Proceedings of the Academy of Natural Sciences* de Philadelphie, ainsi que quelques brochures de M. Brinton.

— M. Mahin est nommé membre titulaire, et M. Waldemar Schmidt membre correspondant de la Société des Américanistes de Paris.

— M. le marquis de Bassano et M. Henri Froidevaux présentent M. l'abbé Casgrain comme membre correspondant. Il sera statué sur son admission dans la prochaine séance.

— M. le comte de Charencey fait une communication sur l'introduction de la folle avoine en France.

— M. le comte Henry de la Vaulx signale, à la suite de cette communication, l'existence d'une racine encore inconnue, localisée sur les bords de la rivière Chali en Patagonie, qui serait très bonne à manger.

— M. Henri Froidevaux annonce l'ouverture toute récente, au Muséum d'Histoire naturelle, de l'exposition des objets rapportés de Patagonie par M. le comte Henry de la Vaulx. Jour sera pris à la prochaine séance pour la visite de cette exposition sous la direction de M. de la Vaulx.

— M. le comte de Charencey, après avoir lu un rapport sur le dernier travail philologique de M. Raoul de la Grasserie, relatif à la *Langue Auca,* demande l'échange des publications de la Société des Américanistes avec celles de la Société philologique (œuvre de saint Jérôme). Cette proposition est adoptée.

— M. le comte Henry de la Vaulx dit quelques mots des ruines calchaquies qu'il a visitées ; il estime que l'étude de la série complète des urnes calchaquies, ornées de dessins différents, polychromes parfois, fournirait de très curieux renseignements sur le Panthéon calchaqui. Il signale la confection curieuse d'un *pucu* rapporté par lui et exposé actuellement au Muséum, et estime que le type actuel des Indiens calchaquis est bien celui des anciens Indiens de la même race.

— M. Gustave Baz, — de même que M. Henry de la Vaulx a constaté une vraie parenté entre les céramiques calchaquies et celles du Pérou, — signale les rapprochements qui existent, à son avis, entre les poteries calchaquies et les vases de Mictla.

La séance est levée à 6 heures 1/4.

XVI

SÉANCE DU MARDI 7 JUIN 1898

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté. Par suite au procès-verbal, il est décidé que la visite de l'exposition de M. le comte Henry de la Vaulx aura lieu le jeudi 9 juin prochain, à 4 heures 1/2, au Muséum d'Histoire naturelle.

— M. Gabriel Marcel donne lecture d'une notice sur les travaux qui ont valu à M. Marcos Jimenes de la Espada le prix Loubat à l'Académie royale de l'Histoire de Madrid.

— M. le duc de Loubat présente à ses confrères le fac-similé en couleur du manuscrit de la Chambre des députés qui vient d'être exécuté sur son initiative et celle du gouvernement mexicain par les soins de M. Boisgontier, de la maison Monrocq. M. Hamy a bien voulu se charger du texte qui accompagnera les chromotypies.

— M. le Dr Verneau lit le compte rendu de deux publications qu'il a été chargé d'examiner : 1° le compte rendu du congrès scientifique du Chili ; 2° les *Actes de la Société scientifique du Chili*.

— M. l'abbé Casgrain, proposé à la dernière séance comme membre correspondant par MM. le marquis de Bassano et Henri Froidevaux, est élu.

— M. Raoul de la Grasserie, juge au tribunal de Rennes, est présenté comme membre titulaire par MM. le Dr E.-T. Hamy et le comte de Charencey. Il sera statué sur son élection dans la prochaine séance.

— M. le comte de Charencey lit deux comptes rendus, l'un du livre de M. James Mooney, *The Siouan Tribes of the East*; l'autre sur les *Archeologic investigations of James and Potomac Valeys* par M. Gerard Fowke.

— M. le Dr E.-T. Hamy, au sujet du premier de ces comptes rendus, signale l'accord des linguistes et des anthropologues au sujet des

Ouchees. — En ce qui concerne le travail de M. Fowke, il fait toutes ses réserves sur ce qu'il dit des Mound Builders, qui semblent surtout avoir des affinités avec les Pueblos; c'est un tout autre type que les Cherokies. Quant aux alluvions dont parle M. Fowke, correspondent-elles exactement aux nôtres? La question est très vivement agitée de l'autre côté de l'Atlantique.

— M. le comte DE CHARENCEY demande si les Péruviens étaient pourvus d'un os supplémentaire, dit *incasique*. — M. VERNEAU résume, en réponse à cette question, le travail du Dr Jacquart, qui montre que cet os est réellement très fréquent chez les anciens Péruviens *déformés,* son existence étant due probablement à la déformation elle-même, mais qu'il se trouve aussi, quoique moins fréquemment, dans toutes les autres races humaines.

— M. le Dr E.-T. HAMY étudie une statuette du musée du Trocadéro faisant partie de la collection Boban-Pinart. Cette figurine yucatèque est une sorte de Bouddha encadré d'inscriptions incomprises. M. HAMY la décrit, signale ses recherches infructueuses pour en déchiffrer les inscriptions, et les rapports que présentent ces inscriptions avec les grandes inscriptions yucatèques (voir plus haut, p. 105-108).

— M. G. BAZ fait remarquer que la façon dont la statuette est assise est encore aujourd'hui très commune chez les Indiens du Mexique. M. le Dr HAMY constate qu'elle est fort rare sur les monuments figurés.

— M. Henri CORDIER annonce que M. GIRARD DE RIALLE partira le 17 juillet prochain pour Santiago du Chili; on pourrait le prier de mettre la Société des Américanistes de Paris en rapport avec les savants du pays. M. le Dr HAMY répond que notre Société échange déjà ses publications avec celles de la Société scientifique du Chili.

La séance est levée à 6 heures 1/2.

XVII

SÉANCE DU 9 JUIN 1898

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, DE L'INSTITUT.

Les membres parisiens de la Société des Américanistes se sont réu-

nis le jeudi 9 juin, à 4 heures 1/2 du soir, au Muséum d'Histoire naturelle, dans les salles d'exposition des galeries de zoologie. Ils y ont examiné en détail, sous la direction du comte Henry DE LA VAULX, les collections de diverse nature et les photographies rapportées par notre collègue de ses voyages dans l'Argentine et surtout en Patagonie.

L'examen de ces collections, des documents d'intérêt ethnographique et anthropologique surtout, une fois terminé, la séance a été levée à 5 heures 3/4.

XVIII

SÉANCE DU 5 JUILLET 1898 [1]

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la séance du 7 juin, M. le Dr HAMY communique à la Société une note du *Journal des Débats* relative au monument de Champlain à Québec.

— M. HAMY dépose ensuite sur le bureau, de la part de M. le duc DE LOUBAT, un ouvrage intitulé : *The American Museum of natural History*.

— M. R. DE LA GRASSERIE, juge au tribunal de Rennes, est élu membre titulaire.

— M. L. DIGUET fait une communication sur la Sierra del Nayarit et ses habitants.

— M. le Dr HAMY fait remarquer, à propos du culte de ces Indiens, que diverses tributs du Mexique, après leur conversion apparente au christianisme, ont conservé leurs anciennes croyances ; elles se sont contentées de faire un trou sous l'autel pour y enterrer leurs idoles, de sorte que leur culte s'adressait, non pas au Christ qui était sur cet autel, mais aux divinités qui étaient enfouies en dessous. Pour la croix, élevée sur la grande place de Mexico, on s'est borné à la peindre en vert, ce qui lui donnait le caractère de croix de Tlaloc ou croix de la bonne pluie.

1. Cette séance a été la première tenue par la Société des Américanistes de Paris dans son local actuel, 41, rue de Lille.

— M. Baz confirme les observations de M. Hamy.

— M. D. Pecton dit qu'il en a été de même au Guatémala.

— M. Diguet répond que rien de semblable ne s'est passé chez les Huitchols. Il présente à la Société une série de photographies qui montrent ces Indiens et qui donnent une idée de leur genre de vie, de leurs habitations et de leur industrie. Il ajoute quelques renseignements sur les peintures dont les Huitchols s'enduisent le corps pendant la fête du *péioté*.

— M. Hamy remercie M. Diguet. Il signale à la Société l'importance des collections rapportées par le voyageur, collections qui seront prochainement exposées au Muséum et que les membres de la Société des Américanistes pourront alors visiter.

Il demande à M. Diguet à quel chiffre s'élève le nombre des Huitchols.

— M. Diguet estime qu'ils sont au nombre de 5,000.

— M. Hamy dit que, d'après Garcia y Cuba, ces Indiens ne possédaient que cinq villages.

— M. Diguet déclare que le fait est exact.

— M. Baz désirerait savoir si les Huitchols changent de place.

— M. Diguet répond qu'ils sont sédentaires et qu'ils n'abandonnent point leurs villages dans la crainte que leur dieu tutélaire ne leur retire sa protection.

— M. Hamy. Les Huitchols font-ils des sacrifices humains ?

— M. Diguet. Non. Ils se contentent d'offrir à leurs divinités des fleurs, des fruits et le sang des cerfs qu'il abattent.

— M. Hamy demande s'il reste dans la Sierra del Nayarit des Indiens Teul ?

— M. Diguet assure qu'il n'en reste aucun. En dehors des Coras et des Huitchols, on ne rencontre que deux ou trois petits villages de Tépéhuanes.

La discussion étant close, la séance est levée à 6 heures 20, et la Société s'ajourne au mardi 8 novembre.

XIX

SEANCE DU MARDI 8 NOVEMBRE 1898

Présidence de M. le Dr E.-T. HAMY, de l'Institut

La Société enregistre la démission de M. le Dr Paul Topinard.

— M. le baron de Santa-Anna Néry informe ses collègues de la Société des Américanistes de son retour en France. Il annonce qu'avant de revenir il a passé quelques semaines dans l'État de l'Amazone, et en a rapporté de nombreux documents, une série de nouvelles légendes indiennes et une chanson indienne inédite. Il annonce encore que le journal *O Rio Négro* (de Manaos) a reproduit intégralement l'article publié par lui dans le *Journal de la Société des Américanistes* sur le « peuplement de l'Amérique chaude » et que la chaire de tupi-guarani, supprimée depuis un quart de siècle, doit être rétablie selon les indications fournies dans cet article.

— M. le comte de Laugier-Villars écrit pour signaler à la Société les voyages du Dr Ales Hrdlicka dans la Sierra Madre, et envoie une note sur les découvertes de ce savant. Il sera donné communication de cette note dans une séance ultérieure.

— La Société des Américanistes de Paris a reçu les *Proceedings of the American Philosophical Society* pour juillet 1898, le trente-cinquième rapport (1896-1897) du *Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology* et le *Free Museum of Science and Art* (juin 1898).

— M. le comte Louis de Turenne lit un compte rendu détaillé du XVe volume du Rapport annuel du Bureau d'ethnologie des États-Unis. Des remerciements lui sont adressés pour ce compte rendu, qui met bien en lumière l'importance des travaux du Bureau ethnologique.

— M. le Dr E.-T. Hamy fait une communication sur le *Codex Borbonicus*, ce manuscrit nahuatl dont le beau fac-simile a été précédemment présenté à la Société par MM. le duc de Loubat et Ernest Leroux. Il montre que la première partie de ce manuscrit est un de ces livres divinatoires dont parle Sahagun, où on lit le sort des nouveau-nés.

Il étudie en particulier chacune des grandes figures dont il cherche à prendre le caractère archéologique.

Après un échange d'observations relatives à la véracité de Fernand Cortez (récit de la bataille d'Otumba) entre MM. Désiré Charnay et le Dr E.-T. Hamy, la séance est levée à 6 heures 1/4.

XX

SÉANCE DU MARDI 6 DÉCEMBRE 1898

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut

Le procès-verbal de la séance du 5 juillet, rédigé par M. le Dr Verneau, est lu et adopté.

— M. Hamy communique une note qui lui a été transmise par le cinquième bureau de la direction de l'Enseignement supérieur et dans laquelle il est question de la découverte, « près de la Mesa de Metlal toyuca, État de Pueblo », des restes d'une ville supposée *préhistorique*. Il y a, dit la note rédigée par la légation de Mexico, « des vestiges de maisons, de pyramides et un mur de défense de trois mètres de haut sur dix d'épaisseur et plusieurs lieues de longueur ».

La même note de la légation de Mexico fait connaître l'arrivée dans la capitale de deux de nos concitoyens, qui se proposent d'explorer l'État de Guerrero au point de vue archéologique.

— M. le Dr E.-T. Hamy annonce encore l'ouverture récente (le 21 novembre dernier) du Valantine Museum, à Richmond (Virginie). On trouve de bonnes pièces dans ce musée, mais aussi malheureusement des pièces fausses en assez grand nombre, dont il a été question dans les Sociétés d'Anthropologie de Londres et de Paris.

Parmi les ouvrages offerts, le Secrétaire général signale le fascicule du Peabody Museum, intitulé *Prehistoric ruins of Copan*. Des travaux de M. E. Beauvois, Dorsey, Lumholz et Hrdlicka, etc., qui se trouvent aussi sur le Bureau, seront étudiés par MM. le Dr Verneau, Henri Vignaud, le comte Louis de Turenne, Désiré Charnay.

— M. Henri FROIDEVAUX offre deux brochures qu'il a récemment publiées, l'une relative aux études scientifiques de Fusée Aublet à la Guyane, l'autre contenant une description inédite des Iles du Salut en l'année 1763 et les deux premières cartes de ces îles.

— Il annonce ensuite la prochaine publication du numéro 6 du *Journal de la Société des Américanistes de Paris.*

— M. Henri CORDIER demande si la Société ne pourrait pas obtenir que le prochain congrès International des Américanistes eût lieu à Paris en 1900. A la suite d'un échange de vues entre MM. le Dr HAMY, le duc DE LOUBAT et Henri CORDIER, il est convenu que le Dr HAMY écrira au Comité de Stockholm pour le prier de transférer ses pouvoirs au Bureau de la Société. Celle-ci fera alors les démarches voulues pour obtenir l'inscription du congrès International des Américanistes parmi ceux de l'an 1900 et pour bénéficier de tous les avantages faits par le gouvernement aux congrès qui se tiendront l'année de l'Exposition.

— Continuant son étude sur le *Codex Borbonicus*, M. le Dr HAMY examine les derniers feuillets du manuscrit de la Chambre des députés. Les dix feuillets qui suivent immédiatement le *tonalamatl* sont une table de réduction de l'année astrologique en année civile, et tout le reste du Codex est un ensemble de représentations se rattachant à un *rituel figuré*. M. le Dr HAMY étudie alors plus particulièrement le feuillet 33, qui concerne les grandes fêtes du dieu de la chasse ; le feuillet 34, relatif à la cérémonie du feu nouveau ; le feuillet 36, où sont figurés avec minutie les costumes des grands dieux du panthéon mexicain, et il conclut en datant le *Codex Borbonicus* du premier quart du XVIe siècle. Ce manuscrit semble avoir été peint en l'an 1507, au temps de Montézuma II par conséquent.

La séance est levée à 6 heures 10 minutes.

BULLETIN CRITIQUE

Historia del Nuevo Mundo, por el P. Barnabé Cobo, de la Compañia de Iesus, publicada por primera vez con notas y otras ilustraciones de D. Marcos Iemenez de la Espada. (*Sociedad de Bibliofilos Andaluces.* Sevilla, Rasco. T. I à IV. 1890-1895, 4 vol. in-8.)

Nous avons enfin reçu le tome quatrième et dernier de la belle édition de Cobo que vient de publier la Société des Bibliophiles Andalous, et quoique l'apparition de ce volume remonte à plusieurs années déjà, nous ne croyons pas inutile de le résumer, ainsi que le tome III du même ouvrage, pour nos collègues, à la plupart desquels ils sont probablement demeurés inconnus l'un et l'autre.

Les livres I à X de l'*Historia del Nuevo Mundo,* exclusivement consacrés à l'histoire naturelle, avaient rempli les deux premiers volumes publiés en 1890 et 1891, et le tome III, donné en 1892, s'arrêtait vers le tiers du livre XIII. Le tome IV contient la fin de ce livre et le livre XIV, qui termine la compilation de Cobo.

C'est dans ces derniers livres que le savant jésuite a longuement traité de l'histoire et des antiquités du Nouveau Monde, ou plutôt du Pérou, qu'il a fort longtemps habité.

Il commence par établir d'une manière générale que l'Amérique était peu peuplée au moment de la découverte, ce qu'il attribue exclusivement à des causes physiques, telles que l'étendue des *llanos*, d'une part, des lagunes de l'autre; le développement des forêts, etc., etc., qui restreignent les surfaces fertiles et habitables. Il établit ensuite que les naturels de l'Amérique n'ont jamais connu de dénomination collective,

puis il passe à l'examen de leurs caractères physiques, auxquels il ne consacre pas moins de trois chapitres. Cette description, qui contient de bonnes choses, amène notre missionnaire à réfuter un certain nombre de légendes propagées notamment par le père franciscain Pierre Simon, sur des êtres imaginaires, de Californie ou d'ailleurs, qui rappellent les créations enfantines des naturalistes de l'antiquité.

Cobo démontre aussi qu'il n'y a vraiment point eu alors plus de géants que de nains en Amérique, et ramène, en particulier les Patagons à des proportions naturelles. Il a vu deux de ces Indiens du détroit de Magellan, envoyés à Lima par le gouverneur du Chili, Luis de Cordoba, à cause de leur taille, *por su extraña grandeza;* ils n'atteignaient ni l'un ni l'autre deux vares et demi ou, en mesures modernes, 2 m. 08.

Cobo divise les Indiens d'Amérique en trois classes d'après leur genre de vie. Les uns sont les nomades Chichimèques, Brasiles, Yuncas, vivant en petites communautés sous l'autorité du père de famille, sans chefs et sans *pueblos;* les autres, Chilenos, Popoyanos, etc., sont groupés en familles, sortes de petites républiques administrées par des *caciques;* les autres, enfin, forment des royaumes ou de grandes républiques, Mexico, Tlascala, Pérou. Les origines de tous ces Indiens, quels qu'ils soient, sont obscures et douteuses ; le père Cobo énumère les thèses soutenues de son temps, sans en choisir aucune ; il est — cela va de soi — partisan de leur descendance commune et de leur arrivée ancienne du Vieux Monde dans le Nouveau. Mais il ne veut pas entendre parler, à propos des Indes Occidentales, de l'Ophir de Salomon, qu'on a voulu mettre au Pérou, et réfute longuement ce que l'on a écrit sur cette matière.

Son livre XII est entièrement historique, géographique, ethnologique. Mais il n'y est plus question que du seul Pérou, dont Cobo étudie particulièrement le passé. Après nous avoir donné tout au long la vie des Incas, depuis Manco Capac jusqu'à Ataualpa, il écrit un certain nombre de chapitres sur la nomenclature des districts, leur gouvernement, les lois qui régissaient l'empire, la division en castes, la royauté et ses attributs, la répartition des terres, les chemins, les impôts, les *quippos*, etc., etc.

Le livre XIII est consacré à la religion. On y trouvera beaucoup de choses sur Viracocha, et le culte du Soleil, de la Lune et des étoiles, de

la Mer et de la Terre, sur les *Purceraucas* et sur les *Guauques*, sur les devoirs envers les morts, enfin sur les temples, les *adoratorios*, etc.

Cobo entre dans de grands détails sur les temples de Cuzco, de Pachacamac, de Copacabana, de Tiaguanaco, etc., et les archéologues rencontreront dans les neuf chapitres consacrés à ces monuments plus d'un renseignement précieux. La fin du livre renferme tout ce que l'auteur a pu savoir des sacrifices, et autres actes du culte extérieur, des fêtes des divers mois, des pratiques religieuses plus intimes, telles que la confession, des prêtres et des devoirs des monastères, etc., etc.

Enfin le livre XIV qui est comme une sorte de complément un peu désordonné des trois précédents, résume une quantité considérable de détails principalement ethnographiques sur le costume, l'habitation, les aliments, l'agriculture, l'art militaire, la chasse et la pêche, la médecine, la métallurgie ; les constructions publiques, les ponts, les navires ; les jeux et les danses ; les cérémonies ; enfin, initiation, mariage, funérailles et sépultures.

Le style de Cobo est généralement assez clair pour ne réclamer par lui-même que de courtes explications ; mais il eût été intéressant de rapprocher, dans un travail d'ensemble, les renseignements inédits apportés par son texte de ceux que l'on possédait antérieurement, et notre excellent collègue, dom M. J. de la Espada, qui connaît si bien ce qui touche au passé de l'Empire des Incas, était tout désigné pour enrichir une édition de Cobo d'une étude de cette nature. Malheureusement l'état de santé du cher éditeur est devenu des plus précaires [1], et l'*Ensayo critico* qu'il promettait dans l'*Advertenera preliminar* de 1890, n'a pu être terminé.

Nous avons donc un Cobo sans la biographie promise, sans préface et sans tables ! Tout incomplet qu'il est, c'est encore un très précieux ouvrage, et nous devons être fort reconnaissants à la *Société des Bibliophiles Andalous*, d'avoir mené à son terme, dans des conditions difficiles, une œuvre de cette importance qui rendra de sérieux services aux études américaines.

E.-T. Hamy.

1. On a vu par les pages qui précèdent que notre savant collègue est mort depuis la rédaction de ce compte rendu.

D. Daniel GRANADA. *Reseña Historico-descriptiva de antiquas y modernas supersticiones del Rio de la Plata.* Montevideo Barreiro y Ramos. 1896, 1 vol. in-8.

M. D. Granada a entrepris de réunir dans ce volume tous les documents relatifs aux superstitions des indigènes du Rio de la Plata, depuis l'époque de la conquête jusqu'à nos jours.

Ces superstitions, telles qu'on les retrouve aujourd'hui, sortent de deux sources bien distinctes : les unes appartiennent en propre aux indigènes, les autres ont été importées par les conquérants ; mais en même temps que les Espagnols introduisaient, avec les notions religieuses un peu vagues qui ont servi de base au catholicisme des sauvages, un certain nombre de croyances surnaturelles, comme celles des anges ou du serpent tentateur, les sorciers et les devins indigènes qui n'ont jamais cesser d'exercer leurs jongleries, réagissaient dans une certaine mesure sur l'esprit peu cultivé des créoles et leur faisaient accepter une certaine partie de leurs pratiques superstitieuses.

Le mélange qui en est résulté a produit, suivant l'expression de M. D. Granada, de *vigoureux ferments* dans des milieux bien préparés pour de semblables cultures. Et l'auteur a pu retrouver, par son exploration attentive et suivie, tout un ensemble de manifestations assez complexes dont l'exposé et la discussion remplissent le gros volume qu'il veut bien placer sous nos yeux. D. Granada analyse, en particulier, les conditions morales dans lesquelles sont actuellement placés les *campesinos* du Rio de la Plata et les influences de toute sorte qui peuvent s'exercer sur ces intelligences encore frustes.

On peut, à sa suite, se renseigner exactement sur le rôle des *salamancas* ou grottes enchantées, et des *cerros bravos*, du feu et de l'or, des *entierros* et des *guacas*, etc., dans les croyances populaires. On peut étudier, avec lui, les mythes qui se rapportent à certains végétaux, au *mate*, par exemple, à l'*omba* ou au *guaribay*. On connaît les merveilleuses vertus des oiseaux *caburé* et *urutrù*. Le reste est magie vulgaire ou cabalistique.

Une certaine médecine populaire vient, en outre, se combiner aux pratiques superstitieuses et diaboliques pour compléter un ensemble

fort extraordinaire, dont le livre de M. Granada permet d'analyser sans trop définir les éléments fort complexes.

Deux bonnes tables jointes au volume en rendent l'usage fort commode, en même temps qu'elles permettent d'apprécier l'étendue des recherches comparatives auxquelles D. Daniel Granada a dû se livrer pour éclairer les origines des idées et des pratiques dont il abordait l'examen.

E.-T. Hamy.

Gerard Fowke, *Archeologic investigations in James and Potomac Valleys*, 1 br. in-8 de 80 p. avec planches (Washington, 1894).

La présente brochure fait partie des publications de la *Smithsonian Institution*. Elle est consacrée au récit des fouilles opérées par un savant archéologue des États-Unis, M. G. Fowke, dans les vallées de fleuves de la Nouvelle Angleterre et régions avoisinantes.

Ses recherches furent, d'ailleurs, couronnées d'un véritable succès. A Galu, Falling-Spring, Linville, il a pu constater l'existence d'anciens villages indiens et retirer du sol, outre de nombreux débris humains, des pointes de flèches et de lance en pierre dure, des os découpés en forme d'instruments, des pipes de diverses formes et jusqu'à des morceaux de cuivre martelé. En un mot, l'explorateur a rencontré parfois en abondance, tous les objets caractéristiques de l'industrie des races indigènes. Étudier ceux-ci plus en détail, n'offrirait sans doute guère d'intérêt que pour les amateurs d'antiquités locales. Bornons-nous à donner ici un résumé des conclusions auxquelles arrive M. Fowke.

1° Rien ne permet jusqu'ici de supposer que les vallées du James et du Potomac aient été très anciennement habitées. Elles ne durent recevoir leurs premières populations sédentaires que dans le courant du xviie siècle. Jusque-là, sans doute, toute cette région ne consistait qu'en une vaste forêt, probablement traversée accidentellement et de temps à autre par quelques bandes de chasseurs. Rappelons-nous, à ce propos, que lorsque les premiers colons européens vinrent défri-

cher le territoire du Massachussets, ils le trouvèrent couvert de bois et absolument inhabité.

2° Les objets travaillés ainsi exhumés assurent, si nous osons nous exprimer de la sorte, deux influences artistiques assez tranchées. Ceux de la région située le plus à l'Est rappellent les ustensiles fabriqués par les races du littoral. Au contraire, dans la portion occidentale du pays visité par l'archéologue américain, les produits de l'industrie locale ressemblent singulièrement à ceux que l'on a retirés des *Tumuli* de l'Ohio.

3° Peut-être bien convient-il de voir là une preuve à ajouter à beaucoup d'autres, de l'époque récente à laquelle remonteraient les *Mounds Builders*. Plusieurs de ces collines artificielles, dans lesquelles on s'était plu à voir l'œuvre d'une race mystérieuse et depuis longtemps disparue, ont certainement été érigées postérieurement à la découverte. C'est ce qu'établit clairement la présence, dans plusieurs d'entre elles, d'objets de fabrication européenne. Ces derniers ont sans doute été érigés par des tribus encore existantes ou disparues depuis peu. Il est vrai que certains Mounds, et peut-être même les plus considérables, ne semblent pas aussi modernes. En tout cas, leurs constructeurs furent évidemment des Peaux-rouges différant peu de ceux que rencontrèrent les premiers colons.

4° Lesdits *Mounds* de la vallée du Mississipi, non plus que les légères éminences de terre explorées par M. Fowke et qui rappellent les premiers en beaucoup plus petit, n'ont pu que très rarement servir de tombeaux. Ils constituaient d'ordinaire soit des postes d'observation, soit les soubassements de villages ou d'habitations isolées.

On peut juger, d'après ce rapide compte rendu, de la valeur des renseignements à nous fournis par le docte archéologue. La publication de son mémoire démontre avec quelle ardeur l'étude des antiquités nationales est poussée de l'autre côté de l'Atlantique.

Comte de Charencey.

Congreso cientifico jeneral Chileno de 1894, 1 vol. in-8°, Santiago de Chile, 1895 :

L. Vergara Flores, *Craneos de indigenas bolivianos* (avec 2 pl.).

Rodolfo Lenz, *Una carta del P. Andrés Febrés al P. Bernardo Havestadt, notas bibliograficas sobre la lengua araucana.*

Les mémoires de MM. Vergara Flores et Lenz sont les seuls qui, dans ce volume, intéressent réellement notre Société.

M. Vergara Flores décrit dix crânes anciens de Bolivie, dont un aurait appartenu à une jeune fille de dix ans et dont les neuf autres proviendraient de sujets des deux sexes s'échelonnant au point de vue de l'âge entre 35 et 100 ans. D'après l'auteur, les vieillards devaient être nombreux parmi les Boliviens d'autrefois, car sur ses neuf adultes il nous signale une femme de 85 à 90 ans, un homme de 90 ans et deux autres hommes âgés chacun de 100 ans. M. Vergara Flores aurait bien dû nous dire sur quels caractères il a basé son évaluation de l'âge.

Le savant Chilien n'est certainement pas anthropologiste. Il a lu Broca et Virchow, et il emploie volontiers les noms les plus baroques de la nomenclature allemande : il nous parle de crânes *trochocéphales, pachycéphales, céphaloncéphales,* etc., mais il oublie de mettre en lumière les caractères qui peuvent avoir un véritable intérêt scientifique. Il insiste sur une foule de traits, dont la plupart n'ont qu'une importance bien minime : ainsi il signale sur plusieurs pièces des os wormiens dans la suture sagittale ; si l'un de ces os surnuméraires occupe le lambda, il le qualifie d'os épactal, quel qu'en soit le volume, et cet os épactal acquiert une valeur exceptionnelle. Le crâne n° 7, par exemple, possède un tout petit os épactal (*huesito*), enclavé au sommet du lambda, « caractère important », dit l'auteur.

M. L. Vergara Flores a pris de nombreuses mesures sur ses crânes boliviens ; il a même imaginé un nouvel angle facial et calculé un indice métopique. Mais il fait des chiffres ainsi obtenus un usage que nous ne saurions admettre. Sans tenir compte, en effet, de l'existence ou de l'absence de déformation artificielle sur les pièces qu'il étudie, il additionne tous ses chiffres, en tire une moyenne et déclare sans

hésiter que, par exemple, les crânes qu'il a examinés « doivent être rangés dans la catégorie des *sous-brachycéphales* ». Or, si nous prenons ses chiffres partiels, nous voyons qu'au point de vue de l'indice céphalique, les neuf têtes d'adultes se décomposent de la façon suivante :

Dolichocéphales	2	total 3
Sous dolichocéphales	1	
Mésaticéphales	4	
Sous brachycéphales	0	total 2
Brachycéphales	2	

En réalité, aucune tête n'est sous-brachycéphale, et dans cette série que l'auteur prétend sous-brachycéphale on rencontre plus de têtes longues que de têtes courtes. C'est là le danger des moyennes calculées à la façon de l'auteur : on arrive souvent à créer un type tout à fait factice.

M. Vergara Flores s'appuie cependant sur ses moyennes pour affirmer que les Boliviens qu'il a étudiés ne sont ni des Aymaras ni des Puelches. Entre les uns et les autres « les différences sont grandes, dit-il, et les moyennes seules peuvent nous guider dans l'obscur sentier que nous parcourons. Ainsi, des indices facial, vertical et pariétal il se dégage que tous ces crânes sont brachycéphales, tandis que parmi ceux que je vous ai présentés antérieurement il se rencontrait des dolichocéphales et des sous-dolichocéphales. » Je viens de montrer ce qu'il faut penser de la brachycéphalie de la série actuelle, série qui comprend des têtes donnant des indices de 74, 8 et de 71, 7. Les contradictions que nous relevons entre les assertions de l'auteur et les chiffres qu'il donne dans son travail m'autorisent à ne pas insister sur son mémoire. Toutefois, en terminant, je dois protester contre une autre affirmation de M. L. Vergara Flores : il assure que l'aplatissement que présentent la majeure partie des crânes doit être regardé, non pas comme l'indice d'une déformation artificielle, mais comme un caractère « de race ». Il suffit de jeter un coup d'œil sur les croquis qui accompagnent son travail pour rester convaincu qu'il s'agit *sûrement* de déformations artificielles.

La note du Dr Rodolfo Lenz débute par un aperçu bibliographique sur la *langue araucane*. En tête de tous les ouvrages consacrés à cette

langue l'auteur place trois publications, capitales à son sens ; ce sont : *Arte y Gramática general de la Lengua que corre en todo el Reyno de Chile...* por el Padre Luis de Valdivia (Lima, 1606) ; — *Arte de la Lengua General del Reyno de Chile...* por el P. Andres Febrés (Lima 1765) ; — enfin *Chilidúg'u sive Res Chilenses...* Opera Bernardi Havestadt (1777). De nombreuses études ont été consacrées au P. Luis de Valdivia et à son œuvre ; mais il n'en a pas été de même pour les PP. Febrés et Havestadt. Toutefois, nous avons des renseignements assez circonstanciés sur le second. Né à Cologne en 1708, Bernard Havestadt étudia dans cette ville jusqu'en 1746. A cette date il entra au monastère Horstmaria, en Westphalie, et s'y prépara à des missions lointaines. Parti d'Amsterdam, il gagna Lisbonne, d'où il s'embarqua le 17 mai 1747 pour Rio de Janeiro ; il se rendit ensuite à Buenos Aires et entreprit, le 9 février 1748, un voyage dans la Pampa. Adjoint à la mission de Santa Fé, il étudia avec ardeur la langue des Indiens et publia plus tard sa grammaire et son dictionnaire araucans.

Tous les détails biographiques sur Bernard Havestadt, nous les trouvons dans ses œuvres, réimprimées en fac-simile à Leipzig en 1883. Dans les travaux d'Andres Febrés, au contraire, nous ne recontrons presque aucun détail sur sa vie. Le Dr Rodolfo Lenz a cherché à combler cette lacune, sans réussir toutefois à refaire la biographie complète de notre auteur. On se demandait si Febrés et Havestadt avaient eu mutuellement connaissance de leurs œuvres, et cette question avait préoccupé plus d'un chercheur ; elle a été résolue affirmativement par M. R. Lenz. Il publie, en effet, une lettre datée du 12 septembre 1757 et adressée au P. Bernard Havestadt par André Febrès. Ce qui peut surprendre, c'est que cette lettre ait passé si longtemps inaperçue, car elle figure dans la grammaire d'Havestadt, à la fin de la première partie de cet ouvrage ; elle est écrite en langue araucane. Febrés, alors étudiant au collège de Saint-Michel, fait allusion aux recherches linguistiques du missionnaire allemand, recherches commencées de bonne heure quoiqu'elles n'aient été publiées que douze ans après l'*Arte de la Lengua General del Reyno de Chile* du P. Andres Febrés. Le Dr Rodolfo Lenz en conclut que, malgré les dates qui figurent sur les trois publications capitales dont nous venons de parler, il faut classer ces trois grammaires, en tenant compte de l'époque de leur composition, dans

l'ordre suivant : 1° celle de Valdivia ; 2° celle d'Havestadt ; 3° celle de Febrés. C'est ce qui explique que la dernière, bien que datée de 1765, soit assurément supérieure à celle d'Havestadt, parue en 1777. Comme il le dit dans sa lettre, Febrès avait eu connaissance des écrits du missionnaire allemand, et il les a mis à profit pour ses propres travaux.

R. Verneau.

Daniel Barros Grez. El dios Viracocha, in *Actes de la Société scientifique du Chili*, t. V, 4e liv. (1896).

Les *Actes de la Société scientifique du Chili* sont publiés avec une irrégularité regrettable : la 5e livraison du tome II n'a vu le jour qu'au mois de juillet 1896 et les livraisons précédentes du même volume avaient paru de 1892 à 1894. En 1896, ont également vu le jour la 4e livraison du tome V, les livraisons 1, 2 et 3 du tome VII ; puis, le 8 mars 1897, a été tirée la 5e livraison du tome V, qui a paru onze mois après la 4e livraison du même tome. Il en résulte parfois qu'un mémoire se trouve coupé en de nombreux fragments, qui ne sont publiés qu'à des intervalles assez éloignés. Pour vous en donner un exemple, il me suffira de vous citer le travail de M. Federico Puga Borne sur le *Latrodectus formidabilis* du Chili ; le commencement du mémoire a paru en juillet 1892 et la fin n'a été donnée que quatre ans plus tard.

Ces inconvénients ne sont pas très sensibles pour nous, car les *Actes de la Société scientifique du Chili* ne renferment que peu de travaux nous intéressant. Dans les onze livraisons que vous m'avez chargé de dépouiller, je n'ai trouvé qu'une note de quatre pages à vous signaler ; c'est une étude de M. Daniel Barros Grez sur le dieu Viracocha. Ce dieu est représenté au Musee de Santiago par une statuette en pierre dure peinte en rouge. Un être à forme humaine est assis sur un socle rectangulaire figurant sans doute une natte. Il supporte sur la tête un vase taillé soigneusement dans la même pierre, que la divinité paraît s'évertuer à maintenir en équilibre avec les deux mains. Le vase pourrait faire songer au dieu de la pluie ; mais la coloration rouge, symbolisme du feu, ne permet pas de s'arrêter à cette idée.

Doit-on regarder la statuette comme représentant *Plilan*, le dieu du feu et des volcans chez les Araucans ? M. Barros Grez ne le croit pas, et à l'appui de son opinion il fait remarquer que les Araucans n'ont pas, vaisemblablement, traversé le Chili pour gagner les contrées où ils vivent aujourd'hui. En revanche, les provinces chrétiennes ont été occupées par les Péruviens et l'idole en question paraît bien appartenir à la remarquable civilisation des Incas. Mais, dans ce cas, à quel mythe religieux peut-elle correspondre ? Comment allier l'idée de feu (la couleur rouge) à celle d'eau exprimée par le vase que la divinité porte sur la tête ? L'auteur pense que ces deux idées se trouvent associées dans le mythe de *Vira Cocha*, la deuxième personne de la Trinité péruvienne. La première personne est *Pacha-camac* (*Pacha*, dieu, ciel ; *camac*, créateur) ; la troisième est *Mama-Cocha*, c'est-à-dire la *Mère-Mer*. Il y avait en outre *Mama-Pacha*, symbole de la terre sèche, de la terre habitable et productrice, qui, avec *Mama-Cocha*, constitue le mythe complet de la Mère-Terre.

Vira-Cocha serait la deuxième personne de cette trinité. Par le mot *Cocha* (mer, eau) elle se relie à *Mama-Cocha* et par le mot *vira* à *Will-ca*, nom que les Aymaras donnaient au Soleil. *Vira-cocha* est le dieu Soleil, le fils du ciel, le Verbe de *Pacha-Camac ;* il est en même temps l'époux de *Mama-cocha*, dans les eaux de laquelle il se reflète en les fécondant, comme le dieu Père, *Pacha*, féconde la Terre sèche, *Mama-Pacha*. On voit, dit l'auteur, « comment *Vira-Cocha* représente à la fois les deux idées mythiques de *Feu* (Soleil) et d'*Eau* (Mer) ». Par conséquent, notre idole qui représente le feu, par sa teinte rouge, et l'eau, par le vase qu'elle porte sur la tête, ne peut être que cette divinité.

Je ne veux faire aucune objection à cette manière de voir de M. Barros Grez. Je me contenterai de trouver qu'il est allé un peu loin en établissant un rapprochement entre sa Trinité péruvienne, la Trinité hindoue d'une part et la Trinité chrétienne d'autre part. Dans les comparaisons de cette nature on se laisse guider involontairement par des idées préconçues qui conduisent à des conclusions qu'il serait difficile de soutenir à l'aide de faits positifs.

R. Verneau.

Codice Messicano Vaticano nº 3773. Édition du duc de Loubat. Rome, 1896.

Il subsiste seulement sept manuscrits mexicains en nahuatl, de tant de documents que les Espagnols trouvèrent au Mexique lors de la conquête : les textes en zapothèque sont plus nombreux, mais encore d'une quantité assez restreinte. Parmi les précieux restes de la littérature de l'Anahuac, l'un des plus beaux est celui que la bibliothèque du Vatican conserve sous le nº 3773 et qui est intitulé *Codex Ritualis Mexicanus*.

Le manuscrit avait été publié jadis par Lord Kingsborough dans son grand ouvrage intitulé : *Antiquities of Mexico*, London, 1831 à 1848, 9 volumes; mais au point de vue de l'interprétation, la reproduction est manquée. Le peintre italien Aglio, auquel le noble savant avait confié la copie, a commencé l'œuvre par la fin, en sorte que la reproduction des quatre-vingt-dix-huit pages est intervertie et a naturellement induit en erreur ceux qui avaient voulu tenter l'étude du document. Nous devons citer ce fait avec un douloureux respect pour la mémoire de cet homme qui, véritable martyr de son enthousiasme pour la science, dépensa toute sa fortune dans cette grande publication, et mourut emprisonné pour dettes à Dublin.

Le manuscrit avait déjà attiré l'attention de l'érudit jésuite, le P. Fabrega, qui s'était occupé du *Codex Borgianus ;* mais tous ces travaux préliminaires ne sont que les précurseurs incomplets du texte que nous devons à la munificence princière du duc de Loubat.

M. del Paso y Troncoso, le maître de l'épigraphie mexicaine, dirigea l'attention du duc de Loubat sur l'importance de ce débris de la civilisation de l'Anahuac, et le Mécène, toujours prêt à seconder les études américaines, entendit l'appel du savant. Par la généreuse intervention de notre confrère, nous disposons d'une certaine quantité d'exemplaires imitant fidèlement l'original. Avec un art exquis, dénotant une main d'une habileté peu commune, les figures de l'original sont reproduites en photochromographie et rendent ainsi, jusque dans les moindres détails, les dessins du manuscrit lui-même. Les peaux préparées qui servaient comme parchemin, sont remplacées par une espèce de papier, fabriqué dans ce but, et même la couverture américaine du

document est reproduite avec une exactitude et une ressemblance trompeuses. Le *Codex Vaticanus* est préservé par une planchette de 0 m. 155 de long sur 0 m. 122 de large et sur la planchette du devant se trouvaient incrustées deux turquoises du côté où il faut ouvrir le manuscrit. Au milieu, on voit les enfoncements qui contenaient jadis des ornements analogues. Tout ce qui se trouve sur l'original, jusqu'à l'étiquette de la *Bibliotheca Vaticana,* est fidèlement reproduit. On ouvre alors le manuscrit, débutant par un calendrier s'étendant sur les huit premières pages ; et l'on développe de gauche à droite les quarante-neuf pages qui donnent au texte l'aspect d'un ruban de 12 centimètres de largeur sur 7 mètres et demi de longueur. Après avoir lu (si l'on peut) les quarante pages du recto, on *referme* le livre, le tourne, et l'ouvre de l'autre côté pour continuer, également de gauche à droite, la lecture des quarante-neuf pages du *verso*.

M. le duc de Loubat a joint à cette belle œuvre plusieurs mémoires très intéressants. C'est d'abord le mémoire de M. del Paso y Troncoso sur les livres de l'Anahuac, que ce savant a présenté au Congrès de Mexico, en octobre 1895. Dans sa forme restreinte et concise, il n'en est pas moins très instructif. Puis, dans la tutélaire caisse en bois, qui renferme le manuscrit, il se trouve, en langue italienne, un mémoire anonyme sur le manuscrit du Vatican, dû à la plume du savant P. Ehrle, de la Compagnie de Jésus et de la Propagande de la Foi. Cet écrit donne des renseignements très utiles au sujet de l'histoire du manuscrit rituel mexicain, autant du moins que l'on en peut suivre l'histoire. On ne sait pas comment ce précieux document est venu à Rome, où il se trouvait déjà en 1596. La notice d'inscription faite à cette époque dans le catalogue de la Vaticane est curieuse à reproduire :

« Indorum cultus delineamenta et effigies ac Hierogliphica (*sic*) ex « papyro, cum tabulis, quæ quidem papyrus septem digitis lata in lon- « gum extendit per palmos XXXI ab utroque latere depicta, postea vero « plicata libelli formam desumit. »

Rainaldi, l'auteur de cette notice, pouvait encore ignorer l'origine américaine du manuscrit et il lui était permis de confondre peut-être une écriture mexicaine avec des hiéroglyphes.

C'est donc la première fois que, depuis trois siècles, la libéralité du duc de Loubat a mis ce monument à la disposition des américanistes

qui se consacrent à l'interprétation des textes encore non déchiffrés.

Il faut espérer que la santé éprouvée par ses travaux, permettra à M. Troncoso de continuer et d'achever l'œuvre qu'il a si fructueusement inaugurée. L'explication intégrale d'un document, comme le *Code rituel* du Vatican, ne pourra que jeter une vive lumière sur les autres textes de même nature, tels que les manuscrits de Mexico, Dresde, Vienne, Madrid, Bologne, Oxford, Liverpool et surtout celui qui est actuellement à la Bibliothèque du Palais Bourbon à Paris.

Nous apprenons, avec une grande satisfaction, que M. le duc de Loubat a déjà commencé d'entrer en pourparlers pour la publication du manuscrit de la Chambre des députés, l'un des plus importants de tous. Les frais nécessités par une publication similaire sont encore plus élevés que ceux que la générosité de ce propagateur des études américaines a appliqués à la publication du manuscrit de Rome. Espérons qu'il sera permis au duc de Loubat de rendre à la science ce nouveau grand service, de combler ainsi à la fois une lacune et..... nous-mêmes.

Jules Oppert.

Clave general de Jeroglificos americanos, de Don Ignacio Borunda, manuscrit inédit, publié par le duc de Loubat (Rome, 1898, in-8°, de 283 pages).

Le licencié Don Ignacio Borunda, avocat de l'Audience Royale de la Nouvelle-Espagne, avait écrit, il y a un peu plus d'un siècle, un ouvrage auquel il avait donné le titre un peu ambitieux de *Clave general de Jeroglificos americanos*. Cet ouvrage, communiqué par son auteur au P. Servando Mier, fut saisi par les ordres de l'archevêque Nuñez de Haro, à la suite du fameux sermon dans lequel le prédicateur dominicain avait nié l'apparition de Notre-Dame de Guadalupe, et depuis cette époque, on en avait perdu la trace. Il semblait cependant résulter des renseignements donnés par D. Juan Pastor Moralès, un ami de Don Ignacio, que la *Clave general* devait être passée en Espagne, mais on avait inutilement fouillé les archives de Alcala de Henares et les autres dépôts historiques de la Péninsule.

Le duc de Loubat, dont la Société connaît le zèle généreux pour tout ce qui touche aux études précolombiennes, eut l'idée de tenter de nouvelles recherches au Mexique, au cours d'un voyage qu'il accomplissait l'année dernière dans ce pays, et il a retrouvé la fameuse Clef avec les autres pièces du procès, dans les archives de Notre-Dame de Guadalupe.

Il vient de nous donner une édition très soignée de l'ouvrage, qui n'est malheureusement plus qu'une simple curiosité bibliographique. La Clef de Borunda n'ouvre, en effet, aucun secret bien important, et s'il se rencontre de-ci de-là, dans les deux cent quatre-vingt-trois pages du volume que je vous présente, des indications utiles aux études mexicaines, elles sont perdues au milieu de théories surannées. Quoi qu'il en soit, on doit savoir gré à l'éditeur d'avoir définitivement détruit la légende accréditée par Prescott, qui faisait de Don Ignacio une sorte de Champollion méconnu, et d'avoir montré que l'on peut encore découvrir aujourd'hui, au Mexique même, d'abondants documents inédits sur l'état ancien du pays.

E.-T. Hamy.

Une mission géographique et militaire à la Guyane en 1762, par Henri Froidevaux (*Ann. de Géog.*, 1892, 15 janvier).

M. de Béhague fut, en 1762, envoyé à la Guyane par le duc de Choiseul pour étudier le pays où Choiseul songeait déjà à fonder une colonie importante. Il remplit fidèlement ses instructions, explora le pays (ou tout au moins le littoral) et s'attacha avec un soin extrême à se procurer sur lui tous les renseignements utiles. Il a résumé ses études dans une série de petits mémoires fort intéressants, et formula en définitive des conclusions contraires au projet de colonisation immédiate formé par le Ministre.

Decades Americanae. Mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaines, par le Dr E.-T. Hamy. Paris, Ernest

Leroux, s. d. (1899), in-8° de 211 p., planches et gravures.

Le but du Dr E.-T. Hamy, quand il publia en 1888 les deux premières séries de ses *Decades Americanae*, était de contribuer au progrès des études d'archéologie et d'ethnographie américaines en donnant la solution d'un certain nombre de problèmes, fort délicats pour la plupart, ayant trait à ces études encore si peu pratiquées. Les mémoires relatifs au *tzompantli*, à l'industrie hameçonnière chez les anciens habitants de l'archipel californien, au svastika et à la roue solaire en Amérique, au cimetière de Tenenepanco et aux sacrifices à Tlaloc, à la croix de Téotihuacan, à un bas-relief aztèque de la collection Uhde comptent parmi les plus importants publiés dans ce volume où le Dr E.-T. Hamy a donné un précieux commentaire explicatif de quelques monuments américains très importants ou de très curieuses séries ethnographiques.

Notre président a donné une suite à ce volume de *Mélanges américains*, en publiant les séries 3 et 4 de ses *Décades*, dont la première présente un caractère plutôt géographique et ethnographique, tandis que la dernière offre une apparence plutôt archéologique et historique. Les membres de la Société des Américanistes retrouveront avec plaisir dans cet ouvrage les études que le Dr E.-T. Hamy a publiées dans les cinq premiers numéros du *Journal*, à côté d'importants mémoires donnés naguère à la *Revue d'anthropologie*, à l'*Anthropologie*, aux Académies des Sciences et des Inscriptions ainsi qu'à la Société d'anthropologie; ils pourront aussi y relire le rapport rédigé pour la Société de géographie sur les travaux de M. D. Charnay au Mexique et au Yucatan entre 1850 et 1884, et l'introduction placée en tête du volume intitulé *Histoire* dans la publication ministérielle relative au Mexique. Ainsi est constitué un ensemble à la fois attrayant et instructif, que recommandent une érudition profonde et un sens critique aiguisé dont il n'y a plus à faire l'éloge. Dès maintenant, le second volume des *Decades Americanae* est comme son aîné et comme la *Galerie américaine du musée d'ethnographie du Trocadéro*, un instrument de travail et un livre de chevet pour les Américanistes.

Henri Froidevaux.

J. Rodway. *Hand-book of British Guiana.* Georgetown. 1 vol. in-8°, pl.

M. James Rodway a publié sous les auspices du Comité littéraire de la Société agricole et commerciale de Georgetown, à l'occasion de l'exposition colombienne de Chicago, un de ces manuels coloniaux dont les colonies anglaises ont jusqu'à présent le monopole. C'est un joli manuel (*Hand book*) d'une centaine de pages, orné de vingt-six phototypies, presque toutes fort bien réussies, et d'une carte des lignes desservies par la *Royal Mail Steam Packet Company.* On y trouve avant tout des renseignements pratiques nombreux et variés, on y rencontre aussi des indications scientifiques, dont quelques-unes sont de nature à intéresser les lecteurs de ce recueil. C'est ainsi que M. Rodway décrit et figure (p. 14-15) les fameux rochers de Timehri et les *Shell-mounds* bien moins connus de Waramuri, composés de coquilles et d'ossements, parmi lesquels des portions de squelettes humains seraient, pour l'auteur, les restes des repas des anciens cannibales. Des instruments de pierres sont parfois associés à ces débris ; il s'en trouve dans le nombre d'une origine presque récente, l'âge de pierre ayant duré en Guyane jusqu'au moment où les Européens ont apporté leurs instruments de fer et se continuant peut-être encore dans certains cantons de l'intérieur du côté du Brésil.

M. Rodway nous donne ailleurs quelques renseignements sur les habitants actuels de la colonie, dont le nombre total atteint aujourd'hui 288,328, en augmentation, par conséquent, de 18,286 depuis la fin de 1885 [1]. Demerara entre dans ce chiffre pour 173,898 ; Essequibo vient ensuite avec 53,254 ; Berbice vient troisième avec 51,176. Le nombre des aborigènes de l'intérieur est évalué à 10,000 environ qui s'ajoutent aux 7,463 recensés régulièrement dans les trois comtés, et compris dans les chiffres que je viens de reproduire.

Cette population de 288,328 individus se décompose, Indiens mis à part, en citadins : 62,079, dont 53,176 pour Georgetown seule, villageois : 125,757, et habitants des plantations isolées : 90,492. Les Européens sont seulement au nombre de 16,724 (17 pour 100) et 12,166 de ces Blancs

1. Cf. E.-T. Hamy, *Rev. d'ethnogr.*, 1886, t. V, p. 455.

sont des Portugais de Madère. Introduits comme laboureurs de 1835 à 1840, ils quittèrent vite les plantations et se firent colporteurs ou petits boutiquiers. Économes et industrieux, ils ont accaparé tout le petit commerce de la colonie et détiennent aujourd'hui de vastes territoires et les meilleures maisons de chaque village.

On compte 105,465 coolies des Indes Orientales engagés pour 5 ans, et dont une moitié environ retournent avec quelques économies au pays natal. En 1891, 2,151 de ces coolies, emportant en moyenne 92 c. par tête, ont été rapatriés.

Les nègres atteignent le chiffre de 115,588 ; 3,433 seulement ont été amenés d'Afrique, les autres descendent presque tous des noirs libérés en 1838. Un sixième seulement est resté sur les plantations, les autres occupent toutes espèces de professions, même libérales. Il en est qui sont commis, intendants, maîtres d'école et l'un d'eux exerce la médecine avec succès. Les Chinois forment un petit groupe de 3,433 individus ; M. Rodway mentionne un bel établissement agricole fondé par un groupe de ces asiatiques à Hopetown, dans la crique Camouni.

Quant aux Indiens, les chiffres cités plus haut montrent que leur nombre total peut atteindre 17 ou 18,000. Les anciens Caraïbes du littoral seraient éteints, ou à peu près ; les Warraus, les Arawaks, les Akawois, qui sont compris dans les 7,000 recensés dans les comtés, auraient à peu près perdu leurs vieilles mœurs ; mais les Macusis, les Arecunas, les Wapisis de l'intérieur seraient restés ce qu'ils étaient jadis. Si ces distinctions de M. Rodway sont bien fondées, l'absorption des tribus indiennes — je n'ose pas me servir du mot de civilisation — aurait marché avec une regrettable rapidité dans ces dernières années. En 1866, en effet, M. Hawtayne nous montrait encore les Akawois et les Warraus sous des aspects franchement primitifs, qu'ils auraient perdus depuis lors, s'il faut s'en rapporter au nouvel *Handbook* de Georgetown.

E.-T. Hamy.

Emile Garnault. *Le commerce rochelais. Les Rochelais et le Canada.* La Rochelle, typ. E. Martin, 1893, in-8 de 71 p.

Le travail de M. Émile Garnault, ancien secrétaire-archiviste de la

Chambre de commerce de La Rochelle, a été publié en 1893. Il a un double but : 1) rappeler la part prise par les Rochelais à la fondation de la Nouvelle-France et faire ressortir l'importance du commerce de ce pays avec La Rochelle sous l'ancien régime ; 2) montrer le peu d'importance actuelle du commerce de la France avec le Canada, et pousser à l'établissement de relations commerciales directes entre les deux contrées.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur la seconde partie de l'opuscule de M. Garnault, partie purement économique et commerciale, pour laquelle l'auteur a utilisé les documents les plus récents publiés à l'époque où il a composé son travail ; — la première partie rentre au contraire pleinement dans le cadre des études de la Société des Américanistes et mérite un compte rendu développé.

C'est en l'année 1534, l'année de la fondation de Montréal, que M. Garnault signale pour la première fois, d'après Jacques Cartier, la présence d'un navire rochelais dans les eaux du Saint-Laurent ; et il retrouve ensuite à chaque instant l'action de ses compatriotes dans les différents faits de l'histoire du Canada. Dès 1542, Jean Fonteneau, dit Alfonse, le célèbre pilote né au village de Saintonge (commune de Saint-Même, canton de Ségonzac, arrondissement de Cognac), accompagne le sieur de Roberval en Nouvelle-France ; au début du xvii[e] siècle, des marchands rochelais font partie des sociétés formées par MM. de Chastes et de Monts, tandis que d'autres ne tardent pas à faire par contrebande une traite considérable avec le Canada. Peu à peu, les relations de La Rochelle avec ce pays s'accrurent, et de telle sorte qu'à la fin du xvii[e] siècle tout le commerce de la Nouvelle-France se faisait par La Rochelle ; Louis XIV se borna donc à reconnaître un fait accompli quand, en 1699, il décida que tous les castors (c'est-à-dire toutes les pelleteries) seraient apportés d'année en année à La Rochelle.

Quelle était l'importance, au xviii[e] siècle, de ce commerce des fourrures dont Louis XIV réservait le privilège à La Rochelle, M. Garnault l'a très bien montré, par une série de chiffres extraits des balances commerciales de sa ville natale, de 1718 à 1761 ; il fournit dans son relevé (publié pp. 15-16) des chiffres très précis, différant singulièrement de ceux fournis en 1762 par le général Murray, et il montre qu'en 1754 ce n'est pas à 1,500,000 francs, mais à près de 4 millions (exac-

tement 3,931,127 livres) qu'il convient d'estimer la valeur des peaux et pelleteries importées à La Rochelle. C'est là une des parties tout à fait neuves du travail de M. Garnault. — Neufs aussi sont les paragraphes dans lesquels il montre l'intérêt porté par les négociants rochelais au Canada ; ils étaient loin, au milieu du XVIIIe siècle, d'envisager cette colonie, comme le faisait Voltaire. « Plutôt porter sur la mer toutes les finances, toutes les forces du royaume, que de céder jamais le Canada et nos pêches », disent-ils en 1761. C'est quelque chose d'équivalent qu'écrivait un peu auparavant, vers 1755, un de leurs négociants, le sieur Rasteau fils aîné, dans un manuscrit dont M. Garnault cite des passages significatifs (pp. 51-53). Les Rochelais ont fait, — il convient de leur rendre cette justice, — plus et mieux que de s'intéresser en paroles au Canada ; jusqu'en 1759, ils n'ont cessé de commercer avec ce pays et d'y envoyer des bâtiments en nombre considérable (jusqu'à vingt en 1757). Le convoi eût été plus important encore en 1758 si l'escorte destinée à l'accompagner n'eût fait complètement défaut.

Quant aux pages dans lesquelles M. Garnault énumère, après l'abbé Tanguay, les familles rochelaises ayant existé au Canada entre 1608 et 1700 (pp. 19-41), elles seront utiles à plus d'un travailleur, et montrent combien l'auteur a raison d'indiquer l'Aunis, la Saintonge et surtout le Poitou, comme les provinces de France qui, avec et après la Normandie, ont le plus contribué au peuplement de la Nouvelle-France.

L'opuscule de M. Émile Garnault, — ces brèves indications suffisent à le prouver, — est un travail sérieux, intéressant à plus d'un titre, neuf sur plusieurs points. On peut lui adresser certaines critiques, lui reprocher par exemple la suppression totale des renvois, alors que des références exactes et précises eussent été indispensables dans la circonstance, — ou encore relever quelques fautes d'impression (*Thévet* pour *Thevet*, p. 4 ; *Guicherville* pour *Guercheville*, p. 9) ; ce n'en est pas moins un travail digne d'être loué chaudement et recommandé à l'attention des Américanistes.

Henri FROIDEVAUX.

Aristide Marre. *Les Galibis* (*Revue de Linguistique et de Philologie comparée*, 15 juillet 1896, pp. 220-248 ; 15 octobre, pp. 261-338).

La plupart des relations de voyage écrites et publiées au xviie siècle sont devenues assez rares pour atteindre aujourd'hui des prix relativement élevés. Aussi est-ce rendre un véritable service que de rééditer à un prix accessible les moins communes de ces naïves relations, précieuses à plus d'un titre. Ce service, M. Aristide Marre, déférant au vœu du regretté Ferdinand Denis, « l'homme de France, dit-il avec raison (p. 233), qui aima le plus et connut le mieux le Brésil et la Guyane », s'est proposé de le rendre aux linguistes en publiant à nouveau, dans la *Revue de Linguistique et de Philologie comparée,* la troisième partie du *Voyage de la France équinoxale,* de l'abbé Antoine Biet.

Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer le prix de cette relation, une des deux sources fondamentales pour la connaissance de la tentative de colonisation de 1652 à la Guyane ; il suffira de rappeler que la partie sur laquelle s'est arrêté le choix de M. Marre est, au point de vue ethnonologique et linguistique, la plus importante, car elle « traitte (selon l'annonce de l'abbé Biet lui-même dans le titre de son ouvrage) du temperament du païs, de la fertilité de sa terre, et des mœurs et façons de faire des Sauuages de cette contrée », et elle est suivie de quelques brèves notions sur la langue galibi et d'un vocabulaire de cette langue, le premier qui en ait été dressé. On y trouve aussi un récit du premier voyage connu exécuté par des Français à l'intérieur des terres, — celui de Le Vendangeur, — et une esquisse intéressante de la flore et de la faune du pays.

Ainsi se justifie amplement le choix fait par M. Marre, et son travail n'aurait pu qu'être accueilli avec faveur par les Américanistes s'il avait été exécuté avec cette méthode rigoureuse qu'on a coutume, — et très justement, — de demander à des réimpressions de ce genre. Le texte donné par M. Marre n'est, en effet, ni commenté ni annoté ; il n'est pas précédé d'une introduction qui soit un véritable travail critique, utile aux points de vue biographique, bibliographique, historique et géographique. Les trois pages placées par l'éditeur en tête de sa publication ne contiennent aucune notion nouvelle sur l'abbé Antoine Biet.

Si du moins la prétendue réimpression insérée dans la *Revue de Linguistique et de Philologie comparée,* était une réimpression paléographique en quelque sorte, indiquant soigneusement en marge la pagination de l'édition originale, reproduisant scrupuleusement l'orthographe de Biet, dispensant en un mot dans une certaine mesure de recourir à la publication de 1664! Il n'en est rien malheureusement; l'orthographe en a été modernisée, et aucune mention n'est faite nulle part même du numéro des pages initiale et terminale du texte que M. Marre s'est proposé de vulgariser. — Il y a plus : l'éditeur a pris avec la relation de l'abbé Biet des libertés singulières; il a, par exemple, modifié de sa propre autorité certains titres de chapitres ou certaines phrases du texte, comme on pourra s'en convaincre en comparant les deux publications.

Texte de Biet.	**Texte de M. Marre.**
P. 329. « De la situation et temperamment du païs. »	P. 223. « De la situation et tempérament du pays des Galibis. »
P. 330. « Rapportant les choses comme elles sont, et suivant l'observation... »	P. 224. « Rapportant les choses comme elles sont, suivant l'observation... »
P. 376. « Des ceremonies qu'ils observent pour faire un capitaine. »	P. 289. — De cérémonies qu'ils observent pour faire un capitaine. Épreuves à subir avant d'obtenir ce titre. »
P. 391. « Ils racontent les belles actions du deffunct. »	P. 307. « Elles racontent les belles actions du défunt. »
P. 391. « Il s'eclate en des cris estranges. »	P. 308. « Il eclate en cris estranges. »
P. 394. « Remarques generales sur la langue des Galibis et presque de toute la coste, depuis les Amasones iusqu'au dixiéme ou douziéme degré, avec un dictionnaire des mots principaux. »	P. 309. « De la langue galibi. »

En outre, M. Marre a bouleversé, dans sa réimpression du dictionnaire galibi, l'ordre adopté par l'auteur, pour lui substituer un ordre rigoureusement alphabétique.

Ce n'est pas là, on en conviendra, une réimpression dont on puisse se servir aveuglément; telle, malgré ses imperfections, elle aurait néanmoins été susceptible de rendre quelques services. Mais M. Aristide Marre, sans en dire un mot, a fait subir au texte original de l'abbé Biet des amputations telles que son travail de réimpression peut tout au plus passer pour une adaptation du document primitif. Il suffira,

pour en juger pleinement, de mettre une fois encore, en regard du texte donné par M. Marre, le texte de l'édition de 1664.

Texte de Biet.	Texte de M. Marre.
P. 329. « Récit veritable de ce qui s'est passé au voyage entrepris par les François en la partie de l'Amerique meridionale, appellée *Cap de Nord*, en l'Isle de Cayenne, l an mil six cens cinquante-deux.	P. 223. Manque.
« Livre troisième, dans lequel il est parlé du temperamment du païs, de la fertilité de sa terre, et des mœurs et façons de faire des Sauvages de ces contrées. »	
P. 329. « Chapitre premier. »	P. 223. Manque, comme d'ailleurs la numérotation de tous les chapitres.
P. 330. « Je feray la description de cette Isle ; i'espère qu'elle ne déplaira pas en cet endroit. Et pour entrer d'abord en matiere, ie diray qu'elle regarde le Levant vers la pointe de Mahury ; celle de Ceperou est au couchant. »	P. 224. « L'île de Cayenne regarde le levant, vers la pointe de Mahury, celle de Ceperou est au couchant. »
Pp. 330-331. « Il semble que ce païs deuroit estre inhabitable, à cause de la proximité de la ligne et des grandes chaleurs qu'il y deuroit faire, d'où vient que des cinq zones qui remplissent tout le globe de la terre, celle qui est entre les deux tropiques de Cancer et de Capricorne, qui est la route du soleil pendant toute l'année, s'approchant six mois d'un desdits tropiques autant qu'il s'esloigne de l'autre ; ce qui forme les diuerses saisons de l'année dans les autres zones froides et tempérées, celle-cy s'appelle Zone torride ou bruslante. Mais ceux qui ont esté dans cette opinion, se sont grandement trompez, n'y ayant point de region, ny de païs plus tempéré dans le monde. Les chaleurs qu'il y fait, ne sont jamais si grandes que celles qu'il fait dans nostre France, depuis la saint Iean jusqu'au mois de septembre. La raison de cela... »	Pp. 224-225. « Bien que ce pays soit à proximité de la ligne équinoxiale, les chaleurs qu'il y fait ne sont jamais si grandes que celles qu'il fait dans notre France, depuis la Saint-Jean jusqu'au mois de septembre. La raison de cela... »
P. 331. « Et pendant la nuit, il se leue vn vent de terre la plus part du temps qui rend la nauigation facile, autrement il seroit impossible de nauiger de l'Oüest à l'Est, c'est-à-dire du Couchant au Levant ; cela est pro-	P. 225. Manque.

pre pour les petits vaisseaux, et non point les grands, s'ils ne vont gagner le vent bien loin dans la mer. »

Pp. 331-332. « C'est ce qui fait souuent manquer nos armes, lesquelles il faut auoir grand soin de nettoyer de deux iours en deux iours, ou de trois au plus, autremẽt la roüille s'y engendre, comme elle fait aux quinquailleries, cousteaux, ciseaux, etc., et aussi aux ouurages des taillandiers comme les serpes, haches, etc. Les serrures s'en roüillent incontinent, ce qui cause de tres grandes incommoditez, les coffres demeurans ordinairement ouverts. La colle forte n'y tient pas aussi, d'où vient que les instrumens, comme les luts, et les violons, s'y decolent et se gastent facilement. Les liures mesme collez sur le dos de colle forte comme les breuiaires, missels, et semblables, s'y délient bientost et se gastent ; c'est pourquoy ie conseillerois à ceux qui en voudroient porter, de les faire coler avec de la colle de paste. Pour les ouvrages des taillandiers, il les fault huiler et mettre dessus de la chaux viue, cela les conserue fort bien. Quant aux couteaux et ciseaux, il les fault huiler et les enuelopper de papier net, autrement ils sont en danger de se gaster et de ne rendre aucun seruice, puisque les couteaux, desquels on se sert d'ordinaire, s'enroüillent dans la pochette ; c'est vne des incommoditez du païs. »

« Ce temperamment chaud et humide... »

Pp. 332-333. « ... De ses fëuilles. La pluye est plus fréquente en vn temps qu'en vn autre, ce qui est en ce païs comme l'Hyuer. Nous l'auons remarqué sous cette latitude, depuis le mois de Ianuier jusqu'en Mars et Auril, où il pleut encore vn peu ; le mois de Mars a pourtant esté beau. Ces pluyes ne sont pas continuelles, car ie n'ay remarqué que cinq ou six iours qu'il a pleu depuis le matin iusqu'au soir, et les autres iours elle n'a esté que par intervalles assez frequente, et pendant toute l'année nous n'auons pas veu passer quinze iours, qu'il n'ait fait quelque ondée de pluye ; ce qui n'a pas

P. 225. « C'est ce qui fait souvent manquer nos armes, lesquelles il faut avoir grand soin de nettoyer, de même que les couteaux, ciseaux et autres instruments. Ce tempérament chaud et humide... »

P. 226. « ... De ses feuilles. Les pluies sont plus fréquentes de janvier en avril qu'en aucun autre temps de l'année, mais elles ne sont pas continuelles, car je n'ai remarqué que cinq ou six jours qu'il a plu depuis le matin jusqu'au soir.

« Le soleil... »

esté l'année passée qu'il a esté cinq mois sans pleuuoir ; d'où sont prouenuës pendant ce temps-là de grandes seicheresses.

« Le soleil... . »

P. 333. « ... Les deux équinoxes de mars et de septembre, toutes les deux fois qu'il passe la ligne, soit pour aller vers le tropique de Cancer, ou qu'il retourne à celuy du Capricorne. Ce qui rend... »

P. 226. « ... Les deux équinoxes de mars et de septembre ; ce qui rend..... »

Il serait malheureusement trop facile de multiplier ces citations ; celles qui viennent d'être faites suffisent pour édifier pleinement le lecteur. Quand nous aurons ajouté que le chapitre IX, intitulé : « Voyage de nos sauuages Galibis pour aller visiter les Racalets leurs alliez, menant auec eux cinq de nos François », est omis complètement, — qu'il en est de même pour le chapitre XV (« De leur façon de traitter auec les Estrangers »), il ne nous restera plus pour conclure qu'à examiner la partie linguistique de la prétendue réimpression de M. Marre.

Cette partie, l'éditeur l'a traitée comme les autres ; il a tranché à sa guise, accommodé, écourté le texte à sa façon. Les phrases galibi que contenait le chapitre XV ont disparu avec le chapitre lui-même ; quant au chapitre XVI, il a été singulièrement résumé. En voici la preuve :

Texte de Biet.

Pp. 394-395. « La langue des Galibis et presque de tout ce grand païs de l'Amerique est fort sterile ; car tous ces pauures Indiens n'ont aucune religion, ils n'ont par consequent connoissance d'aucune diuinité ny du culte et du respect qui luy est deu. Ils ne connoissent aucunement Dieu ; ils n'ont point de termes pour parler de cette diuine science, que l'on appelle la Théologie, qui apprend a parler de Dieu ; ils n'ont aucun autre art ny science ; ce qui fait qu'ils n'ont que les mots, qui leur seruent pour communiquer entr'eux, traiter auec les étrangers, et nommer simplement ce qu'ils comprennent par les sens ; d'où vient que cette langue est extrémement facile, car ayant retenu quelque nombre de mots, les plus vsitez parmy eux, tels que ceux que j'ay mis dans le petit Dictionnaire, faisant aussi

Texte de M. Marre.

Pp. 309-310. « La langue des Galibis est extrêmement facile ; la prononciation des mots et leur arrangement, leur ordre de subordination dans la phrase n'offrent aucune difficulté. Quelques brèves notions de grammaire, quelques exemples et un petit vocabulaire des mots les plus usités suffiront pour donner une teinture de la langue galibi.

« Le nom, c'est-à-dire le substantif et l'adjectif, le pronom, le verbe, l'adverbe, telles sont les parties du discours en usage ; à proprement parler, il n'y a ni déclinaison des noms, ni conjugaison des verbes. Le contexte de la proposition indique le rôle du nom, et l'emploi de certains mots auxiliaires sert à marquer les temps, passé ou futur. Le verbe substantif *être* est sous-entendu.

quelque peu de réflection sur les Remarques ou regles suiuantes, il n'y a personne, pourueu qu'on veuille prendre quelque peu de peine, qui ne s'en serue tres-bien et en peu de temps.

« La premiere remarque est, que de toutes les huit parties d'Oraison, avec lesquelles nous composons vn discours, il n'y en a que deux en cette langue, à sçavoir le nom, qui sert à nommer les choses, et le verbe, pour représenter les actions et les passions ; ils ne se servent point de toutes les autres.

« Il y a de deux sortes de noms, le substantif et l'adjectif. Le substantif qui sert a nommer les choses, comme ce mot *meïou*, qui signifie du pain ; de l'adjectif qui montre de quelle qualité est la chose, comme si le pain est bon ou mauuais, blanc ou noir, grand ou petit. Exemple : *meïou iroupa*, qui veut dire du bon pain ; *meïou* est le substantif et *iroupa* est l'adjectif qui signifie *bon*... » Etc., etc.

« Le substantif n'est point accompagné de l'article, il précède généralement l'adjectif. Exemple : *du bon pain*, en galibi *meïou* (pain), *iroupa* (bon)... » Etc., etc.

Quant au « Petit Dictionnaire de la langue des sauuages Galibis, en la partie de l'Amérique meridionale, appelée Cap de Nord, réduit en pratique », M. Marre l'intitule simplement « Vocabulaire » (p. 313). Il en a éliminé des mots comme Acajou, Agouti, « l'Amary ou matrice », des locutions comme « Va par là » ; il a transformé des mots : « appartient » en « appartenir », « voleur, larron » en « voler », et a parfois même modifié des orthographes. Je lis dans le vocabulaire de M. Marre, par exemple (p. 337), « Ventre — Oïmbo », tandis que le texte de Biet porte : « Ventre, entrailles, boyaux, *ouïmbo* ». Enfin, la *Revue de linguistique* supprime toutes les remarques dont le voyageur a accompagné les mots de son *Dictionnaire*, et aussi un certain nombre d'exemples. En voici la preuve :

Texte de Biet.	Texte de M. Marre.
P. 399. « Absent *oüanan*. « Il faut remarquer que les Indiens sous-entendent souuent la première personne dans leurs discours, comme en cette rencontre, quand je veux dire : *mon pere n'y*	P. 312. « Absent. — *ouanan*. Ex. Mon père est absent : *Baba ouanan*. »

est pas, il est absent, l'on deuroit dire en Galiby, *aou baba oüanan,* ils se contentent de dire : *baba oüanan,* et sous-entendent la première personne qui n'est point exprimée.

P. 400. « Aisselle *éïatari.*

« L'aisselle me fait mal, douleur, ou, i'ay mal à l'aisselle, *eïatari etombé,* ce mot *etombé,* signifie tous les mots qui suiuent, douleur, i'ay mal, ou, ie suis malade. »

« Aisselle. — *Eiatari.* Ex. : L'aisselle me fait mal : *Eiatari etombé.* »

Qu'on nous pardonne un tel abus de citations; nous n'avons pas hésité à le faire pour pouvoir conclure avec plus de fermeté que la publication faite par M. Marre, sans indication préalable de la façon dont elle a été comprise par lui [1], est une publication inutile, même dangereuse ; il est du devoir de la Société des Américanistes de le dire hautement et de protester contre un pareil genre de réimpressions.

Henri FROIDEVAUX.

Thomas WILSON. *Le Swastika*, 1 vol. in-8 de 264 pp. (avec planches). Washington, 1896. (Extrait du *Report of the U. S. Nat. Museum for 1894.*)

Nos lecteurs savent déjà, sans doute, ce qu'il faut entendre par *Swastika.* Ce terme, peut-être à tort emprunté au sanskrit, désigne une croix dont chacun des bras se trouve terminé par une ligne formant avec lui un angle droit. Si les lignes, à partir du bras septentrional, se succèdent dans les directions suivantes : Est, Sud, Ouest et Nord, on a affaire au *Swastika* proprement dit. Lorsque, au contraire, elles se succèdent dans l'ordre inverse, l'on est en présence de ce qui a été appelé un *Suavastika.* La désignation de « Croix gammée », *crux amata* ou *fytfot* », parfois appliquée à ce symbole, nous semblerait préférable. L'on verra, tout à l'heure, pourquoi.

1. Voy. l'introduction de M. Aristide Marre, pp. 222-223 : « De ce livre curieux et instructif, devenu extrêmement rare, pour ne pas dire absolument introuvable, *nous avons extrait et nous publions aujourd'hui* la troisième partie... *En publiant ces quelques pages...* » Il n'est pas soufflé mot des adaptations ni des suppressions faites par l'éditeur contemporain.

Bon nombre de linguistes et d'archéologues se sont, tour à tour, occupés de l'explication du signe en question et l'on peut citer, à ce propos, les noms de MM. de Mortillet, Max Mueller, de Morgan, Zmigrodoki, le Dr Hamy. Les conclusions auxquelles ils arrivent ne semblent pas toujours absolument identiques.

L'ouvrage de M. Wilson peut être considéré comme le plus complet qui ait été écrit sur la matière. Il suit, pour ainsi dire, le *Swastika* dans ses nombreuses pérégrinations. Une sorte de Mappemonde nous indique les points où son existence soit ancienne, soit récente, a été constatée. On le retrouve en effet, à des périodes diverses il est vrai, dans tout l'Ouest de l'Europe et jusqu'en Laponie.

Les régions asiatiques qui le voient apparaître sont l'Anatolie, la Syrie, la Perse, la Péninsule Indoustanique, la Chine, le Japon et l'Indo-Chine.

L'Égypte, les côtes de la Barbarie et celles de la Guinée septentrionale constituent son patrimoine en Afrique. Enfin, de nombreuses populations américaines ont également vénéré cet emblème, à commencer par les Peaux-Rouges des États-Unis, pour finir par les nations de la Nouvelle-Espagne et certaines tribus brésiliennes.

Par contre, on ne retrouve guère de vestiges de cet emblème dans l'Europe orientale, l'Asie boréale et centrale, la plus grande partie du Continent africain. Il n'a été signalé nulle part en Océanie, non plus qu'au Canada, au Pérou, dans les contrées magellaniques.

Il s'en faut, d'ailleurs, de beaucoup que partout son emploi remonte à la même antiquité. Le tableau joint par M. Wilson à son livre nous montre à quelle époque approximative l'introduction du *Swastika* remonte pour chaque contrée en particulier. La Troade semble l'avoir connu dès le XIIIe siècle avant notre ère, sinon à une date plus reculée encore. Il se montre dans les Terramares du nord de l'Italie à peu près vers la même époque. Aurait-il été inventé d'une façon indépendante dans ces deux pays? Cela semble bien douteux. L'on aurait même quelque lieu de le croire emprunté par les vieilles races européennes à celles de l'Asie Occidentale ; mais les étapes intermédiaires font encore défaut. Peut-être de nouvelles fouilles nous la révèleront-elles un jour ou l'autre.

Ce qui est certain, c'est que l'usage du *Swastika* n'a été signalé nulle

part avant les développements de la période dite du bronze. Les différents âges de la pierre, soit taillée, soit polie, semblent l'avoir complètement ignoré.

En tout cas, le mystérieux symbole figure sur les poteries de la Grèce et chez les populations du Caucase, bien antérieurement, sans doute, au VIe siècle avant notre ère. L'Étrurie, la Sicile ne l'emploient guère qu'à partir de cette époque. Son introduction, d'une part, en Gaule, et, de l'autre, en Chine et dans l'Inde, doit être reconnue plus récente encore. Enfin, les premiers chrétiens l'ont admis jusque dans les catacombes.

La partie, pour les lecteurs de notre *Journal*, la plus intéressante sera, sans doute, celle qui traite de l'emploi du *Swastika* ou Croix gammée dans le Nouveau Monde. Il fut certainement en vigueur chez les anciens *Mount-Builders*, comme le prouvent entre autres deux monuments retirés des monuments en terre du Tennessee et où ce symbole apparaît très nettement dessiné. Citons la coquille gravée où il accompagne un personnage costumé, non pas comme un Peau-rouge, mais bien à la mode asiatique et dont la pose, d'ailleurs, rappelle étrangement celle de Bouddha.

M. Wilson voit en tout cela une preuve nouvelle à ajouter à tant d'autres de l'existence d'anciennes relations entre Américains et peuples de l'Extrême-Orient. Il ne croit pas l'emploi de ce symbole plus indigène chez les sauvages actuels des États-Unis que ne l'est l'invention de l'arc et de la flèche, celle de l'art de filer et de tisser, etc.

Nous ne demandons pas mieux, pour notre part, que de nous ranger à son avis. Déjà nos recherches, bien que concernant plus spécialement la question du folklore, nous avaient conduit à des conclusions à peu près identiques.

Il se peut fort bien que le peuplement de l'Amérique se soit fait par notre Occident, mais à une époque si reculée qu'aucun souvenir positif ne nous en a été conservé par la tradition.

Quant aux origines de la civilisation dans le Nouveau Monde, c'est une autre affaire ; plus que jamais nous persistons à la croire importée de l'Extrême-Orient, et cela, suivant toute apparence, vers les débuts de notre ère, sinon un peu avant. Y a-t-il eu des rapports plus anciens

entre les rives opposées du Pacifique? Cela se peut; mais on n'en signale pas, du moins jusqu'à ce jour, d'indice certain.

Quoi qu'il en soit, nous ne voudrions pas clore ce compte rendu sans avoir tâché d'établir quelle valeur religieuse, ou tout au moins mythologique, on doit attribuer au *Swastika*, le plus antique des symboles connus, comme le qualifie très heureusement M. Wilson. L'hypothèse la plus acceptable, à notre avis, consiste à y voir l'emblème du soleil, visitant tour à tour chacun des quatre points de l'espace, pendant la durée du nycthémère. Les autres explications données se rapprochent, d'ailleurs, toutes plus ou moins de celle-ci.

Qu'il nous soit permis, avant de déposer la plume, d'appeler, une fois encore, l'attention du public savant sur l'œuvre si importante de M. Wilson. C'est par des études de ce genre, par de minutieuses recherches sur chaque emblème examiné en détail, que l'on parviendra à dissiper, autant que possible, les ténèbres qui enveloppent la préhistoire.

Comte de Charencey.

The Siouan tribes of the East, par James Mooney. Washington, 1894. 1 vol. in-8 de 100 pp. (avec une carte). Publié par la *Smithsonian Institution*.

L'abondance, la précision des renseignements à nous transmis relativement aux aborigènes du Canada (Algonkins, Hurons, Iroquois), contraste singulièrement, on l'a déjà constaté plus d'une fois, avec la pénurie de ceux qui concernent les tribus des côtes de la Virginie et des deux Carolines. La raison de ce fait s'explique sans peine, nous dit M. Mooney.

Dans la froide contrée qu'arrose le Saint-Laurent vivaient d'importantes et belliqueuses peuplades, avec lesquelles les colons européens sentaient bien qu'ils avaient à compter. Aussi beaucoup d'efforts furent-ils tentés pour s'assurer à la fois leur bonne volonté et les pousser contre la nation rivale. En dehors des missionnaires qui venaient leur porter la connaissance de l'évangile, nous voyons les gouvernements anglais et français déployer une ardeur égale pour envoyer à

chaque groupe de Peaux-Rouges, des explorateurs qui jouaient, en quelque sorte, un rôle diplomatique. Bon nombre de leurs relations ont été publiées et elles constituent une des principales sources où nous pouvons puiser, pour connaître les mœurs, croyances, usages des indigènes.

Il n'en allait plus du tout de même pour les tribus vivant plus au sud. Composées chacune d'un nombre fort restreint de membres, elles ne pouvaient se montrer réellement redoutables. D'ailleurs, les Anglais s'étant seuls établis dans ces parages, il était bien évident qu'aucune autre nation européenne ne viendrait les pousser à la guerre contre l'étranger. Aussi, au lieu de ménager ces pauvres indiens, trouve-t-on plus pratique de les exterminer. La chasse aux esclaves, le trafic des liqueurs fortes et les maladies importées par les blancs, notamment la variole, si terrible aux hommes de race cuivré, permirent d'atteindre ce résultat promptement et complètement. Bref, les malheureux indigènes de ces régions ont presque tous disparu avant que l'on ait eu le temps de les étudier. A peine quelques maigres renseignements sur eux se trouvaient-ils disséminés, çà et là, dans diverses relations de voyage, recueils de cartes, souvent peu abordables aux amateurs.

C'est précisément cette lacune dans nos connaissances que M. Mooney a entrepris de combler. Combinant les récits des vieux explorateurs avec les recherches des savants contemporains et spécialement de MM. Hale et Dorpey, il entreprend d'étudier à quelle famille linguistique appartenaient les populations habitant le littoral de l'Atlantique depuis le 32° jusqu'au 39° de Lat. N.

A la souche Algique, nous rattacherons les Nanticokés du Delaware, indiens Powhatans de la baie de Chesapeke, Manahouks des environs de Washington, enfin, les plus méridionaux de tous, à savoir les *Shawanos*, qui pendant quelque temps occupèrent les environs d'Augusta en Géorgie, etc.

Faisaient partie de la souche Mohawke-Huronne, qu'il serait plus exact d'appeler Cherokie-Huronne, les Nottoways et Meherrins sur les bords du cours d'eau de même nom; dans le sud de la Virginie, Tuscaroras sur les bords du fleuve Neuse, et enfin, la puissante nation des Cherokies plus dans l'intérieur des terres du 34° au 36° de Lat. N. De tous les dialectes du groupe en question, le cherokie est celui qui

diffère le plus des autres. Cela tient sans doute à ce que le peuple qui le parle se sera le premier séparé du tronc commun.

Quant aux *Techis* résidant au sud-est des Shawanos, ils constituaient avec quelques faibles peuplades du voisinage une famille linguistique spéciale sans affinité bien établie avec n'importe quelle autre.

Enfin, à un autre groupe encore, à savoir le Chuhta-Muscogulge, il conviendra de rapporter la plupart des dialectes parlés dans la Géorgie et la Louisiane.

Nous ne parlerons pas des Notches, probablement identiques aux Natchez des rives du Mississipi. Ils ne paraissent dans ces régions qu'à la suite de la guerre d'extermination que leur avaient faite les Français et se fondent bientôt avec les tribus environnantes. L'on n'est pas trop d'accord, croyons-nous, sur le point de savoir à quelle souche rattacher leur idiome. Peut-être de plus amples recherches parviendront-elles à nous fixer sur ce point.

Ce qui surtout recommande aux ethnographes et linguistes le mémoire de M. Mooney, c'est le fait par lui établi que la plupart des tribus, depuis les environs de Washington jusqu'aux rives du Santee, parlaient des dialectes d'origine Siousse. L'idiome des Catawbas, que l'on avait voulu regarder comme original, ne serait lui-même qu'un dialecte sioux. Il y a plus, ces langues en vigueur sur les côtes de l'Atlantique sembleraient offrir un caractère décidément archaïque si on les compare au Dakotah, à l'Hidatsa, à l'Osage parlés dans le centre des États-Unis. D'où cette conclusion que la race entière aurait eu son berceau primitif en Virginie ou dans la Caroline du Nord, et se serait étendue par la suite plus à l'Est.

Le même fait se serait passé pour les souches Algique et Mohawk Cherokie. La première a dû sortir de la Nouvelle-Angleterre, puisque les anciens habitants de ces pays, Delawares, Lenapes, étaient qualifiés d'aïeux par les autres tribus de même race. Ce n'est qu'à une époque relativement récente que celle-ci s'est répandue jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses.

En ce qui concerne les populations Huronnes et Mohawkes, l'on est assez d'accord pour les faire venir de la région située vers les bouches du Saint-Laurent.

Bien différente aurait été la route suivie par la migration Chakta-

Muscogulge, puisqu'elle serait partie d'au-delà du Mississipi, pour chasser devant elle Techis et Timucins de la Floride.

Somme toute, le mémoire de M. Mooney nous paraît d'une importance capitale au sujet de l'histoire ancienne des tribus dites Peaux-rouges. Il nous fait désirer vivement la publication d'un ouvrage plus étendu que l'auteur prépare sur le même sujet.

Comte de CHARENCEY.

L'Amérique a-t-elle droit à un nom indigène? Documents cartographiques, documents linguistiques, par M. X. FRANCIOT-LEGALL. Paris, 1896. 1 br. in-8 de 88 pp. avec 11 cartes.

Mlle Lecoq avait, on le sait, soutenu au congrès des Américanistes de Huelva cette thèse, que le nom d'Amérique a dû être pris aux langues des indigènes du Nouveau-Monde et ne dérive pas de celui d'Americ Vespuce, comme on semble aujourd'hui de plus en plus porté à l'admettre.

L'auteur expose plus en détail, dans la brochure ici résumée, les motifs qui le portent à défendre l'opinion déjà émise par Mlle Lecoq. Il fait valoir que beaucoup de noms anciens de localités ont pu donner naissance à notre terme d'Amérique.

Citons, entre autres, l'île de *Borrequen* ou Porto-Rico — *Tamarica* qui semble bien être la Jamaïque — le Pays de *Beragua* ou l'Eldorado — *Itaparica*, c'est-à-dire la région autour de la baie dite de Tous les Saints, au Brésil, etc., etc.

Expliquant tous ces mots au moyen du Tupi-Guarani, M. Legall traduit *Borrequen*, par « Hauteur près de l'eau » — *Tamarica*, par « sol durci, pierreux ». Enfin, il voit dans *Beregua*, l'équivalent de nos expressions « Site de la splendeur ».

Il partage, d'ailleurs, l'opinion de M. le Dr Hamy, que la ressemblance entre la finale du nom d'Amérique et celle du nom d'Afrique dut contribuer puissamment à en faire adopter l'usage. Il en fut de même de sa presque homophonie avec celui d'Americ Vespuce. Enfin, l'on signalerait dans les idiomes des découvreurs certains termes qui, rappelant un peu celui d'Amérique, prédisposaient ces derniers à désigner ainsi

le continent occidental. Notre auteur cite entre autres, à ce propos, le Basque *Burko*, dont il n'indique pas le sens précis, le Portugais *Marachao*, « môle, digue », etc.

Avouons que cette manière d'argumenter ne nous semble guère concluante. D'abord, on s'expliquerait difficilement cette multitude de provenances pour un seul et même mot. Si le nom d'Amérique dérive d'*Itamarica*, désignant une région de la côte méridionale du Brésil, comment admettre qu'il puisse venir en même temps de Beragua, de Tamarica ou « Jamaïque », de Borrequen dans les Grandes Antilles? Au moins faudrait-il choisir entre tous ces termes.

D'ailleurs, comment prétendre expliquer par le Tupi-Guarani le nom de *Borrequen?* Cette île était habitée, on le sait, par une race toute différente de celle des Caraïbes et Guaranis, et apparentée aux populations des Grandes Antilles, aussi bien qu'aux Arrawaques de la terre-ferme. Sans doute, l'auteur nous parle d'une sorte de *lengua Franca* en vigueur chez toutes les tribus habitant le littoral de la mer des Antilles ; mais qui prouve son existence réelle ? Y a-t-il lieu de supposer que ce soit précisément de cet idiome factice qu'on ait tiré jusqu'à des noms de localité? Nous nous trouverions en face d'un phénomène linguistique vraiment des plus extraordinaires.

Et puis, nous ne connaissons pas le terme basque *Burko* dont parle notre auteur. Il y a bien dans cet idiòme *Buruko*, qui signifie litt. « *Pro Capite* » et avec l'article défini, *Burukoa*, « Bonnet », litt. « *Quod pro capite* ». Mais qu'est-ce que ces vocables pourraient avoir à faire ici?

Enfin, nous ne saurions trop signaler le danger qu'il y a à se trop appuyer sur des noms de localités pour en tirer des déductions étymologiques. De ce qu'il y a, en Éthiopie, un peuple dit Amarhique, que les conquérants de la Russie, sortis de la Scandinavie, s'appelaient Evarègues, qu'il y a dans la mer des Indes, un archipel de *Mergui*, en conclurons-nous que les habitants de ces régions aient jamais envoyé des colonies dans le Nouveau Monde? D'autre part, la ressemblance du nom *Asa*, roi de Juda, avec Asie, ne prouve pas qu'il ait rien de commun avec ce dernier.

Somme toute, l'opinion d'après laquelle cette quatrième partie du monde a reçu son nom d'Americ Vespuce nous semble la seule réellement admissible. Déjà, au revers de la Mappemonde de Gabriel de

Valsecha, nous voyons ce navigateur appelé *Amerigho*, d'où les formes francisées *Americ* que donne le gymnase Vosgien, et latine *Americus* qu'emploie le chanoine Jean Basin

Martin Waltzemueller ou Hylacomylus, dans la *Cosmographiae introductio* publiée dans les premières années du XVI[e] siècle, adopte les forme Amerige et Amérique. Il dit positivement *Americus invenit Amerigen*. C'est, en effet, là que le nom d'Amérique apparaît pour la première fois donné au continent nouvellement découvert.

En tout cas, si nous ne pouvons partager la façon de voir de l'auteur de la brochure en question, qu'il nous soit permis de rendre justice à son érudition et à son activité. On ne pourra s'empêcher de lire son ouvrage avec un vif intérêt, et les cartes qui l'accompagnent méritent d'être citées comme des modèles de reproduction typographique.

A. DE CHARENCEY.

Edward H. THOMPSON. *The Chultunes of Labna, Yucatan*, *Report of Explorations by the Museum, 1888-89 and 1890-91* (*Memoirs of the Peabody Museum*, t. I, n° 3). Cambridge, 1897, in-4° de 20 pp., planches.

On ne peut que louer M. Thompson de son travail sur les chultunes ou citernes de Labna, encore que ces monuments ne méritassent point une monographie. M. Thompson s'est, en effet, cru obligé de visiter et d'étudier à fond trente-trois de ces citernes, dans lesquelles il est descendu et qu'il a vidées de leur contenu.

J'oserais dire que ce zèle est excessif, car l'étude de deux ou trois de ces réservoirs eut suffi à l'éclairer; pour notre compte, nous savions à quoi nous en tenir. Stephens avait déjà visité plusieurs de ces citernes, soit à Uxmal, soit ailleurs; j'ai moi-même pénétré dans quelques-unes d'entre elles, et l'erreur est certainement impossible sur la destination et l'usage de ces excavations.

Ce sont bien des citernes, et l'ouverture en cuvette de chacune d'elles, pour faciliter l'introduction de l'eau, le prouve surabondamment; et si M. Thompson a rencontré dans quelques-unes des squelettes et des restes humains, c'est qu'on dut y ensevelir des gens

après la chute et la ruine de Labna et l'on ne saurait en conclure que c'étaient des tombes. Les ouvertures eussent été convexes, au lieu de concaves, pour prévenir l'introduction de l'eau, au lieu de la faciliter.

Quant à l'hypothèse des réservoirs à grains, elle tombe d'elle-même, car, dans les villages indiens, ces réservoirs sont aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois, des magasins couverts en chaume, placés sur de hauts piquets, et inaccessibles aux rongeurs.

Ces chultunes sont donc bien des citernes, création due à des milieux où l'eau manquait, et qui étaient de toute nécessité dans les villes Yucatèques privées de *Cénotés*.

On ne peut que louer également la générosité des riches Américains qui permet aux Sociétés scientifiques d'éditer aussi luxueusement les rapports de leurs explorateurs. D. Charnay.

R. de la Grasserie, *Langue Auca (ou langue indigène du Chili)*, grammaire, dictionnaires, textes traduits et analysés, 1 vol. in-4 de 172 p. (Paris, 1898), tome XXI de la *Bibliothèque linguistique Américaine*.

Les importants travaux linguistiques de M. R. de la Grasserie, juge au tribunal de Rennes, sont bien connus du public savant, et sans doute son nom ne laisse pas que d'être familier à plus d'un des lecteurs de ce *Journal*. Depuis quelque temps, le Nouveau-Monde semble l'attirer d'une façon spéciale. L'an dernier, il publiait une grammaire Tarasque, rendant ainsi possible pour les linguistes d'Europe l'étude de ce curieux idiome. Aujourd'hui, c'est la langue des montagnards du Chili qu'il entreprend de nous faire connaître. On sait le rôle qu'a joué le peuple qui la parle, celui des *Aucas* ou *Araucaniens*, dans les annales de l'Amérique du Sud. Fixé sur le versant occidental des Andes depuis le 25° jusqu'au 40° degré de latitude Sud, il sut défendre vaillamment son indépendance aussi bien contre les Incas que contre les Espagnols, et ce n'est que dans les derniers temps que le gouvernement Chilien a pu obtenir sa soumission.

Naturellement, un idiome parlé sur un territoire si étendu a dû se fractionner en dialectes ; mais ils ne paraissent pas beaucoup différer

les uns des autres, ce qui tendrait à prouver l'époque relativement assez récente à laquelle se sont accomplies les migrations de la race Araucanienne. Leur langue, d'ailleurs, possède un caractère franchement agglomérant ou pour mieux dire agglutinant et, comme nous le verrons tout à l'heure, c'est spécialement dans la conjugaison que s'accuse sa physionomie bien américaine.

Le genre et le nombre dans le nom et l'adjectif ne s'expriment qu'au moyen de particules détachées. Exemple : *Che* « Homo » et *Puche* « Homines ». — *Hocqué heutu* « Bélier » et *Hocqué domo* « Brebis ». L'article n'existe pas plus que le pronom relatif. Ce dernier se trouve d'ordinaire remplacé par certaines formes verbales. Cela nous rappelle tout à fait ce qui se passe dans les divers dialectes turks et même en basque.

Par contre, le duel, qui n'existe que pour le pronom et la conjugaison, se marque au moyen de désinences.

Les formes verbales apparaissent d'une richesse exubérante, tout comme dans beaucoup d'autres dialectes du Nouveau Monde. Le pronom sujet et même régime sont souvent joints au verbe, ainsi qu'en algonkin, en iroquois, en basque, et c'est ce qui donne naissance à ce que les grammairiens espagnols ont qualifié de *Transiciones*. La nature *holophrastique* ou *encapsulante* de la langue se révèle par l'intercalation fréquente du nom au milieu des éléments verbaux. Pareil phénomène a déjà été signalé dans les dialectes du Nord des États-Unis, en maya et dans bien d'autres langues encore. Il existe d'ailleurs, en auca, une conjugaison négative.

Si deux verbes sont unis en un même composé, l'un d'eux perdra toute marque de conjugaison et l'on dira par exemple : « Je donne volontairement », pour « Je veux donner ».

Tout comme le basque, l'auca fait d'ordinaire de la conjonction une suffixe verbale; exemples : *Elun*, « Je donne » et *Eluli*, « Quand je donne »; fait curieux, la préposition est placée tantôt avant, tantôt après le nom qu'elle régit.

Ajoutons que le livre de M. de la Grasserie contient, outre la grammaire, des vocabulaires de la langue auca, d'après différents auteurs. Il se termine par des textes avec traduction française interlinéaire. Grâce à eux, l'on pourra se faire une idée exacte de la structure

grammaticale de l'auca. L'auteur affirme, d'ailleurs, son intention de continuer ses recherches sur les dialectes américains. Nous prenons acte de cette promesse.

C[te] DE CHARENCEY.

J.-W. POWELL. *Fifteenth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1893-94.* Washington, 1897, in-4°.

Le XV[e] Rapport annuel du Bureau d'Ethnologie américaine, publié par les soins du directeur de ce Bureau, M. J. W. Powell, forme un volume in-quarto de 350 pages, adressé à l'honorable S. P. Langley, secrétaire de la « Smithsonian Institution », à Washington et porte sur les travaux exécutés dans le courant de l'année fiscale 1893-1894.

La première partie est consacrée à l'exposé du plan suivi par le bureau ainsi que des opérations de celui-ci.

La seconde partie comprend une série d'annexes.

Ces deux parties sont précédées d'une Introduction dans laquelle M. Powell fait ressortir les motifs pour lesquels il n'a pas jugé nécessaire d'examiner en détail les caractères anthropologiques qui ont amené certains savants à considérer les Aborigènes de l'Amérique du Nord comme appartenant à une race distincte, et pourquoi il a paru essentiel de faire une étude approfondie du plus grand nombre possible des traits caractéristiques observés dans les diverses tribus, traits que M. Powell appelle démologiques (δῆμος, λόγος) et constituant les attributs qui distinguent l'espèce humaine des êtres organisés inférieurs.

En procédant à l'étude de ces caractères démologiques, dit M. Powell, il a été reconnu, sauf constatation ultérieure, que toutes les tribus sont groupées d'une façon identique, mais que si l'on compare ces tribus entre elles, elles présentent des différences notables; et on a, par suite, été amené à classer, tout d'abord, en cinq grandes divisions, les résultats des recherches effectuées, selon que celles-ci se rapportaient : 1° aux arts; — 2° aux industries; — 3° aux institutions; — 4° aux langages; — ou, 5° aux croyances.

Par la suite, on a trouvé utile d'ajouter à ces divisions deux chapitres consacrés à ce qui concerne la somatologie et la psychologie des Aborigènes.

Ces divers travaux ont été confiés aux savants attachés au Bureau d'Ethnologie; mais il n'a pas été jugé possible que chacun se renfermât dans une spécialité déterminée.

Explorations. — Durant l'année 1893-1894, il a été fait de nombreuses explorations. Les plus importantes et les plus étendues ont été faites par M. Cosmos Mindeleff, dans le pays des « Pueblos », situé dans « l'Arizona » et le « Nouveau-Mexique ».

Vers la fin d'août 1893, M. Mindeleff était arrivé dans la vallée du « Petit Colorado » et, contrairement à son attente, il n'y trouva que peu de traces des Indiens; quelques ruines seulement, sans importance, dispersées dans la vallée et permettant de constater, d'une manière bien évidente, que ces établissements des Aborigènes n'avaient jamais été que temporaires.

La raison en devint apparente, quand la preuve fut acquise que le cours et le débit du « Petit Colorado » s'opposaient à l'utilisation de ses eaux pour irriguer d'une façon sérieuse les terres voisines.

Dans les rares endroits où la culture était possible, on releva quelques traces d'habitations. Les plus importantes étaient établies près du passage du « Soleil couchant ». On trouva là, juchées sur les collines dominant la plaine pouvant être inondée, les ruines d'au moins dix villages, dont le plus considérable avait pu contenir, vraisemblablement, environ deux cents habitants.

L'étude du terrain a permis de reconnaître qu'il y avait eu là un certain nombre de chambres de forme rectangulaire et ayant une grande ressemblance avec celles trouvées dans les ruines près des villages « Tusayans ».

Après plusieurs semaines de pérégrinations à travers cette région qui a été longtemps un territoire très giboyeux et parcouru par les « Tusayans », M. Mindeleff remonta vers le Nord, dans la direction du « Cañon de Chelly » et profita de l'occasion pour aller examiner une digue naturelle, située à environ 35 milles au Nord de « Holbrouk » et qui, longtemps, avait passé pour l'œuvre des Aborigènes.

Le guide de M. Mindeleff, un Indien Navaho, maintint la vérité de

cette tradition même devant la digue qui est formée d'un véritable mur de basalte, long de 100 pieds, d'une épaisseur, en général, de moins de 2 pieds et haut, parfois, de 18 pieds.

Le « Cañon de Chelly » fut atteint vers le milieu d'octobre, et jusqu'à la fin de décembre, M. Mindeleff s'occupa activement de l'étude des ruines qu'on y trouve, au nombre de plus de soixante.

Les résultats de ces recherches paraîtront dans le XVI[e] Rapport annuel.

En quittant le « Cañon de Chelly », M. Mindeleff et la mission qu'il dirigeait, remontant vers le « Pueblo Colorado », passèrent par le « Fort Defiance » pour se rendre sur la rivière « San Juan », autre affluent du « Colorado », afin d'y prendre leurs quartiers d'hiver. La traversée des « Monts Tunicha » fut très pénible en raison des ouragans de neige que l'expédition eut à subir, et M. Mindeleff, renversé sous un chariot, fut grièvement blessé. Quand il fut remis, il entreprit l'étude de la vallée de « San Juan ». Des ruines nombreuses furent reconnues. La plupart offraient une grande analogie avec les plus anciennes du « Cañon de Chelly ».

— M. James Mooney a passé quelques mois dans le territoire Indien, sur la Réserve des « Kiowas », puis il a visité les Indiens « Arapahos » et « Cheyennes », pour étudier leurs coutumes, leurs croyances et leur langage. Muni d'un graphophone, il a pu enregistrer un certain nombre des chants des Aborigènes, quelques-uns de ces chants accompagnés d'instruments.

— Le colonel Garrik Mallery a passé la plus grande partie du mois de septembre chez les Indiens du nord du « Wisconsin » et du nord-est du « Minnesota », dans le but de vérifier et de corriger, le cas échéant, des notes qui lui avaient été envoyées sur ces Indiens.

— Le docteur W. J. Hoffman a passé les mois de juillet et d'août, ainsi qu'une partie de septembre, au milieu des Indiens « Ottawas », près de « Petoskey » dans le « Michigan », — des Indiens « Ojibwas », à la Réserve de « La Pointe » dans le « Wisconsin » — et des Indiens « Menomini », à « Keshena » dans le même État. Il a recueilli dans ces diverses tribus, sur les coutumes et les croyances, des renseignements intéressants.

— M. J. Owen Dorsey a passé le mois de janvier 1894, sur la Réserve

« Kwapa », dans le Territoire Indien; il y a étudié l'organisation sociale de cette tribu et noté ses mythes et ses traditions.

— Pendant la première partie de l'année, M. Powell lui-même, profitant de l'occasion résultant de ses travaux géologiques sur la côte du Pacifique, a visité diverses tribus de cette région et poursuivi ses recherches sur les mœurs, les mythes et les croyances de ces Aborigènes.

Archéologie. — Le professeur W. A. Holmes a poursuivi, pendant toute l'année, ses études archéologiques, principalement dans les États de l'Est.

Dans la vallée du « Delaware », dans l' « Ohio », il visita diverses localités et fit un examen approfondi des graviers de « Newcomerstown », situé dans ce dernier État, graviers où paraît avoir été trouvée une pierre taillée. Cette découverte constituerait le seul fait aujourd'hui bien établi, donnant lieu de croire à l'existence de l'homme dans cette région pendant la période glaciaire.

M. Holmes, en octobre, visita une île sur le « Potomac », près de « Point of Rocks », qui avait été incendiée dans une crue récente du fleuve; à la suite de cette crue, un village avait été mis à découvert et dans ce village on a constaté, pour la première fois, la présence de blocs de pierre ayant été utilisés comme enclumes pour fabriquer certains instruments ou certaines armes en pierre.

— Durant le mois de février, le professeur dirigea M. William Dinwiddie dans son exploration d'une carrière près de « Clifton » en « Virginie », qui avait été exploitée par les Aborigènes et qui fut reconnue tout particulièrement intéressante par son étendue, son état de conservation et le nombre considérable d'objets trouvés soit dans la carrière même, soit dans le voisinage.

De belles et nombreuses photographies ont été prises et avec la collection des objets recueillis, ont été classées au Muséum National.

Les résultats de cette exploration sont consignés dans le travail du professeur Holmes qui forme une partie importante des annexes à ce rapport.

— Pendant le mois d'avril, accompagné de M. Mc. Gee, ethnologiste en chef, M. Holmes se transporta près de l'embouchure du « Pass Creek », non loin de « Luray » en « Virginie », où avait été signalée,

l'année précédente, par M. Gerard Fowke, l'existence d'un grand nombre de spécimens d'objets en pierre. Il en fut réuni une collection considérable et, dans le voisinage, on découvrit un cimetière où fut recueilli un nombre important de poteries funéraires.

M. Mc. Gee poursuivit ses recherches en remontant le « Pass Creek » afin de découvrir la localité d'où provenaient les cailloux employés; il constata qu'ils existaient en abondance à la source de ce cours d'eau, mais que les Indiens avaient établi leur fabrication au point exact où ces cailloux se présentaient sous les dimensions les plus favorables.

— Pendant les trois premiers mois de l'année, M. Gerard Fowke, conformément aux instructions du professeur Holmes, mais sous la direction de l'ethnologiste en chef, fit une récolte abondante de coquillages dans la vallée du « Tennessee », qui, dûment préparés et classés, ont été transportés au Muséum National par les soins de M. Henry Walther.

— M. William Dinwiddie, dirigé par le professeur Holmes, consacra la plus grande partie des mois de juillet, août et septembre à des recherches archéologiques sur les bords de la baie de « Chesapeake » et des rivières qui s'y jettent, afin de déterminer d'après les objets éventuellement recueillis, les territoires occupés par les différents groupes d'individus qui se sont succédé dans cette région.

Ces recherches ont été fructueuses et ont fourni de nombreux spécimens qui vont enrichir la section archéologique du Muséum National.

— Les résultats des travaux de M. Cosmos Mindeleff dans le « Nouveau Mexique » et l' « Arizona » ont une grande importance. Les recherches de Mindeleff ont porté sur plus de soixante ruines dans le « cañon de Chelly ».

Il est arrivé à conclure que les demeures dans les rochers n'étaient, en général, occupées que pendant les mois d'été, et nullement dans un but de défense, mais simplement pour permettre aux Indiens de ces régions, qui vivaient de maïs et de haricots, d'irriguer artificiellement leurs cultures.

M. Mindeleff, bien que ses recherches ne soient pas terminées, se croit autorisé à penser que si quelques-unes de ces ruines peuvent être antérieures à la découverte de l'Amérique, d'autres étaient incontestablement habitées au XVIIe siècle.

— Le Dr Cyrus Thomas, après avoir achevé la correction des épreuves de son travail sur les Tumuli Indiens de la vallée du « Mississipi » et des États de l'Est, travail qu'on est en droit de considérer comme une monographie en quelque sorte définitive de cette question et qui a paru dans le xiie Rapport annuel, s'est occupé spécialement des hiéroglyphes et des codex des « Mayas », les habitants du « Yucatan », jadis. De cette étude résulte, entre autres choses, la démonstration que le système pour noter le temps, indiqué dans le codex de Dresde, est, avec une légère différence, le même que celui qui a été signalé par les premiers auteurs Espagnols et que le calendrier du codex de Dresde est en harmonie avec les calendriers de « Palenque », « Lorillard » et « Tikal ».

Une partie des conclusions auxquelles est arrivé le Dr Thomas a été l'objet d'une communication publiée dans l'un des *Bulletins* du Bureau et forme une brochure de 64 pages, intitulée « l'année Maya ». Le reste du travail paraîtra dans un mémoire sur l'origine et la signification des termes employés dans le calendrier.

— Parmi les travaux effectués pendant le cours de l'année, dans le Bureau, au point de vue archéologique, il convient de noter aussi les monographies du professeur Holmes sur « l'ancienne Céramique dans les États de l'Est » et « l'art de la pierre » dans les mêmes États.

Ces deux monographies sont le résultat de longues années de recherches et sont illustrées de nombreux spécimens conservés au Muséum National.

Le Bureau, depuis quelques années, a consacré une portion importante de son temps à classer, dans un ordre défini, les noms des tribus, les traits qui les caractérisent, en y joignant une courte description des coutumes, des croyances et des institutions.

Ces renseignements ont été inscrits sur des fiches réunies sous le titre de « Synonymie des Tribus ».

— Dans le courant de l'année 1892, M. F. W. Hodge s'est livré pendant plusieurs mois à l'étude de diverses familles d'Indiens du sud-ouest, les « Pimans », « Tanvans », « Keresans » et « Zùnis ».

— On a profité de la présence à Washington du Dr Carl Lumholtz, qui a passé un temps assez long chez les Tribus de « Chihuahua », pour

obtenir de lui des notions précises sur les « Tarahumari », les « Tepehuari » et les « Tubani ».

— M. F. W. Hodge s'est livré à des recherches qui semblent devoir lui permettre d'établir l'identité des « Jumanos », dont ont parlé vaguement les premiers explorateurs Espagnols, et des « Comanches ».

Utilisant les indications portées sur les fiches dont il a été fait mention plus haut, M. Hodge a aussi fort avancé un travail de bibliographie important sur les Indiens « Pueblos ».

Ce travail servira certainement de base à toutes les recherches qui pourront être faites ultérieurement sur cette portion si intéressante de la population aborigène.

— M. J. Owen Dorsey s'est occupé des tribus « sioux », M. James Mooney et le D[r] Albert S. Gatschet des « Cherokees ».

— M. le D[r] W. J. Hoffman a continué ses investigations sur les « Menomini » qui habitent le Nord-Ouest du « Wisconsin » et qui ont été peu étudiés jusqu'à ce jour. Dans un mémoire qui paraîtra dans le XIV[e] rapport annuel, M. Hoffman retrace l'histoire de ces Indiens depuis l'époque où ils ont été rencontrés par « Nicollet », en 1634, jusqu'à nos jours.

Sociologie. — A diverses reprises, dans le cours de l'année, le Directeur a eu l'occasion de recueillir des informations nouvelles sur les institutions qui existent chez les Indiens d'Amérique et de mettre en œuvre les matériaux rassemblés antérieurement concernant ces institutions.

M. Mc. Gee a également travaillé dans le même ordre d'idées sur des documents procurés par divers correspondants.

M. James Mooney a passé plusieurs mois à réunir des faits intéressants sur les Indiens « Kiowas », « Caddos », « Arapaos » et « Cheyennes ». Il a également publié, dans un des numéros du *Bulletin* du Bureau, un Mémoire sur « les tribus sioux de l'Est ».

Pictographie et langage par signes. — Le colonel Garrick Mallery a passé la première partie de l'année à corriger les épreuves de sa Monographie sur « l'Écriture par reproduction d'objets ou d'animaux » des Indiens d'Amérique, Monographie qui, depuis, a été publiée dans le X[e] rapport annuel du Bureau et qui semble avoir épuisé la question.

Pendant le reste de l'année, le colonel a réuni les éléments d'une

Monographie analogue sur « le langage par signes » de ces mêmes Indiens. Elle repose sur des matériaux d'essence plus éphémère encore que ceux qui ont servi à la Monographie sur l'Écriture par l'image, mais l'auteur a étudié ce sujet pendant de longues années, sur une grande étendue du territoire et il a reçu de nombreux renseignements de correspondants du Bureau.

Linguistique. — Depuis sa fondation, l'attention du Bureau s'est constamment portée sur les divers idiomes des Indiens, et jamais il n'a cessé de collectionner les textes, les vocabulaires, ni tout ce qui peut servir à établir la grammaire de ces idiomes, avant leur disparition.

Une très minime partie de ces documents a été publiée, mais ils sont en nombre considérable et à la disposition de ceux qui voudraient les étudier.

— Le Dr A. S. Gatschet s'est consacré pendant toute l'année à des travaux de linguistique. Il a commencé par des traductions de textes en « Peoria » et en « Shawnee » ; il en a ensuite extrait les éléments d'un lexique et d'une grammaire de ces deux idiomes et a eu ainsi l'occasion de pouvoir faire de nombreuses comparaisons entre ces idiomes et quarante ou cinquante dialectes dérivés de l' « algonquin ».

— M. J. Owen Dorsey s'est occupé du « Biloxi » ; il a aussi corrigé les épreuves de l'article paru dans le vol. IX de « Contributions to North American Ethnology » sous le titre de « Rigg's Dakota Grammar, Texts, and Ethnography », ainsi que celles d'un mémoire écrit par lui-même et publié dans le XIe rapport annuel du Bureau, sous le titre de : « A study of Siouan Cults ».

M. J. Owen Dorsey a passé le mois de janvier dans le Territoire Indien, sur la réserve « Kwapa », à étudier l'organisation sociale des Indiens et à noter leurs mythes et leurs traditions.

Ultérieurement, il a consacré quelque temps à déterminer les caractères nécessaires pour reproduire les sons des langues « sioux », « Athapascan », d'autres idiomes encore, puis à examiner les affinités que quelques personnes prétendent exister entre le « Maya » et le « Malais ».

— M. J. N. B. Hewitt s'est occupé de l' « Iroquois » et des affinités existant entre les langues du Nord-Ouest de l'Amérique, ainsi que de la comparaison entre les mots Mayas et Malais réunis par le Dr Thomas.

Il a également prêté son concours à la mise en œuvre des matériaux concernant les « Tubari », récoltés par le Dr Carl Lumholtz, à Mexico, et qui tirent une importance capitale de ce qu'ils ont été obtenus des trois derniers Indiens survivants de cette tribu.

— Comme complément à son mémoire sur les Indiens « Menomini », auquel il a déjà été fait allusion, le Dr Hoffman a rassemblé une liste considérable de mots de l'idiome de ces Indiens.

— A citer encore le don par le Dr Carl Lumholtz d'un vocabulaire des langues des « Tarahumari » et des « Tepehuani », qui occupent la partie montagneuse du « Chihuahua », au Mexique, et un manuscrit de feue Miss S. L. Mc. Beth, manuscrit de plus de mille pages, renfermant un vocabulaire et une grammaire de la langue des Indiens « Nez Percé », dans « l'Idaho ».

Mythologie. — Les mythes et les croyances des Aborigènes de l'Amérique offrent un intérêt considérable.

Aussi importe-t-il de citer, en raison de leur importance exceptionnelle, les travaux de M. Stevenson et de M. Cushing sur la mythologie des Indiens « Pueblos » et en particulier des « Zuñi ».

D'autre part, M. Cushing, en collaboration avec M. Stewart Culin, de l'Université de Pennsylvanie, qui, depuis longtemps, s'occupe des Jeux en Orient, a étudié les jeux des Aborigènes de l'Amérique en se basant sur ce qu'il sait des jeux des « Zuñi » et de ce qu'il a vu à l'exposition de Chicago.

De cette étude, il ressort qu'à l'origine, ces jeux n'étaient pas un amusement, mais qu'ils constituaient un exercice divinatoire.

Poursuivant en même temps ses travaux sur la Mythologie « Zuñi », M. Cushing s'est occupé de l'origine et du premier usage fait du Feu.

Un manuscrit de ce savant, portant le titre de « Outlines of Zuñi Creation Myths », est achevé et fera partie des annexes du XIIIe rapport annuel.

Bibliographie. — Le travail sur la bibliographie des langues americaines a été poursuivi par M. James C. Pilling. Il exige un examen attentif de tous les catalogues concernant les ouvrages sur l'Amérique, catalogues de ventes, de libraires, de revues, etc.

Grâce à M. Pilling, plusieurs centaines de titres d'ouvrages ont été ajoutés au catalogue général.

Publications. — Le XV[e] rapport annuel se termine par la liste des publications faites dans l'année (pages LXXXIX-LXC) et par une note intitulée « Regimentation », un néologisme assez difficile à traduire.

Mais dès les premières lignes, le lecteur est avisé que ce que le rédacteur de la note appelle *Régimentation* correspond en sociologie à ce qu'en biologie est l'organisation; que, bien que depuis de longues années le personnel du Bureau se soit livré à l'Étude des institutions chez les sauvages, on n'en possède qu'une connaissance incomplète et qu'il paraît, cependant, désirable que les conclusions auxquelles on a pu arriver sur cette question importante, soient tracées au moins dans leurs grandes lignes.

C'est là l'objet de cette note aussi intéressante que curieuse.

Annexes. — A la suite du rapport, cinq articles sont insérés comme annexes, tous très intéressants. Ils sont intitulés :

Le I[er] : « Instruments et outils en pierre du bassin du Potomac-Chesapeake ». — Monographie accompagnée de nombreuses illustrations, par M. H. Holmes.

Le II[e] : « Les Indiens Sioux ». — Une esquisse préliminaire, par W. J. Mc. Gee.

Le III[e] : « Sociologie Sioux ».—Article posthume, par J. Owen Dorsey.

Le IV : « Tusayan Katcinas », par J. Walter Fewkes.

Le V[e] : « Travaux pour la conservation des ruines de Casa Grande, Arizona, en 1891 », par Cosmos Mindeleff.

Comte Louis de TURENNE.

MOUVEMENT AMÉRICANISTE

1. — M. Marcos Ximenes de la Espada [1] vient de recevoir le prix fondé par notre président honoraire M. le duc de Loubat à l'Académie de l'Histoire de Madrid pour ses quatre volumes des *Relaciones geograficas de India*.

Cet ouvrage que connaissent et qu'apprécient à une haute valeur tous les Américanistes qui se sont occupés du Pérou, était commencé depuis longtemps, car le premier volume fut distribué en 1881 et dédié au congrès des Américanistes réuni à Madrid et le dernier n'a été publié que l'année dernière.

On sait que cet important travail — mine inépuisable de renseignements de toute sorte — comprend les rapports adressés au conseil des Indes par les différents gouverneurs et les autres autorités espagnoles des colonies. Cette immense et minutieuse enquête nous fournit les documents les plus précis et les plus précieux sur le recensement de la population indigène, ses mœurs, ses habitudes, ses arts et sa religion, sur les relations sociales établies entre les conquérants érigés en seigneurs féodaux et les populations vaincues, sur la nature et la qualité des terres, sur leurs produits, leur évaluation, sur la classification des matières imposables; c'est en un mot une véritable chorographie.

Ces renseignements avaient été réclamés, dès la première heure, par le gouvernement central, non seulement au Pérou, mais dans tous les pays occupés par l'Espagne. Ils sont demandés à Diego Colomb, à Ovando, à Alvarado, à bien d'autres encore ; on leur ordonne en même temps d'envoyer les cartes des pays découverts et les plans des principales localités.

1. On sait que notre savant correspondant est mort depuis le moment où ces lignes ont été écrites. On trouvera plus haut (p. 198) une notice nécrologique sur notre regretté collègue.

Nous avons eu tout récemment la bonne fortune à la Bibliothèque nationale de recevoir gracieusement d'un de nos collègues M. le comte de Charencey une série de photographies de quelques uns de ces plans et de ces cartes primitives relatives au Mexique, documents d'une incontestable valeur qui se trouvaient tracés sur papier de maguey et faisaient partie des collections d'un érudit bien connu, D. Joaquin Garcia Icazbalceta.

A plusieurs reprises, le conseil des Indes requit de nouvelles informations afin de compléter et de rectifier celles qui lui avaient été adressées. La plus importante de ces enquêtes fut celle que prescrivit en 1604 le célèbre comte de Lemus y Andrade et qui dura de 1605 à 1610. Son questionnaire imprimé ne comprenait pas moins de 350 chapitres; on peut juger par ce simple chiffre des infinis détails dans lesquels le Conseil des Indes demandait aux corregidors, alcades et autres fonctionnaires d'entrer, et quel jour est venu jeter sur la civilisation péruvienne la publication de ces minutieux rapports.

M. Ximenes de la Espada fait remonter à Ovando l'honneur d'avoir inspiré ce genre d'enquêtes, qui furent continuées par Juan Lopez de Velasco. Il y aurait beaucoup d'intéressantes remarques à faire sur la publication de notre correspondant, M. de La Espada. Contentons-nous d'appeler l'attention sur les copieuses et érudites préfaces qui accompagnent, expliquent et commentent ces intéressants documents et félicitons l'Académie de l'Histoire d'avoir accordé le prix Loubat à celui qui a le plus fait dans la péninsule pour la vulgarisation des documents relatifs à la domination espagnole dans l'Amérique.

G. MARCEL.

2. — *Les cartes américaines de la bibliothèque d'Evora.* — Dans son n° 6 de 1896, le *Bulletin de la Société de géographie de Lisbonne* a publié sous la signature de M. G. Pereira la liste des cartes géographiques ou topographiques, manuscrites ou gravées, qui se trouvent dans la bibliothèque publique d'Evora [1]. Bien que cette liste ne donne pas la description scientifique des cartes ou plans qu'elle énumère (au nombre

1. *Cartas geographicas e topographicas, gravadas ou manuscriptas, conservadas na bibliotheca publica de Evora.* (*Boletim da Soc. de geogr. de Lisboa*, 15e série, n° 6, p. 379-383.)

de quarante-trois), bien qu'elle ne permette pas de se rendre un compte exact de l'aspect des documents, il semble qu'il y ait quelque intérêt pour des Américanistes à savoir quelles sont les cartes relatives à l'Amérique conservées dans ce dépôt.

Le catalogue de M. G. Pereira en mentionne huit, comprises du n° 10 au n° 17; sur huit cartes, quatre sont manuscrites, et les quatre autres gravées. En voici l'énumération.

I. Cartes manuscrites.

1. (N° 14 de M. Pereira). — *Mappa Vice-Provinciae Soc. Jesu Maragnoni. Anno M.DCCLIII concinnata.*

Deux feuilles manuscrites collées ensemble; datées, comme le titre lui-même l'indique, de l'année 1753. M. Pereira ne donne ni nom d'auteur, ni les dimensions de la carte.

Cette carte représente le cours de l'Amazone jusqu'au Yavari, la frontière du Pérou, la côte de Cayenne à Porto Seguro.

2. (N° 13). — *Mappa da ilha do Maranham, e das ilhas, enseadas e rios adjacentes feito por um missionario da Comp. de Jesus, no anno de 1757.*

Carte manuscrite datée dans le titre même de l'année 1757. Le titre indique également que l'auteur en est un missionnaire jésuite, mais il ne le nomme pas. M. Pereira ne le nomme pas davantage, et ne donne pas les dimensions de la carte, sur laquelle sont marquées les baies, les bancs et les récifs. — Une figure représente le phénomène de la *pororoca*.

3. (N° 12). — *Mappa das minas novas do castello dos campos dos Goutacazes.*

Carte coloriée non datée ni signée. Villes de San Salvador, San João, Espirito Santo.

4. (N° 11). — *Capitania de Goyaz.*

Carte manuscrite coloriée, sur papier. Non signée, ni datée, mais attribuée au XVIIIe siècle par M. Pereira. — Plantes, figures d'Indiens *Chavante* et *Acorvà*.

Ce document, qui indique les terres occupées par les Indiens Chavante, Acorvá, Cayapó, Xixiaba, Gongué, présente « une très grande importance, au dire de M. Pereira, au point de vue ethnologique, surtout pour la connaissance de la distribution géographique des tribus indiennes au XVIIIe siècle ».

II. Cartes gravées.

5. (N° 10). — *Planta do sitio da Havana, e sua expugnação pelos Inglezes.*

On y lit ces mots : *S. Plinne f. London. 1762*, qui fournissent les indications nécessaires sur l'auteur, la date et le lieu de la publication. Là, pas plus qu'ailleurs, M. Pereira ne donne les dimensions du numéro qu'il décrit.

6. (N° 17). — *Plano da villa do Recife de Pernambuco, e parte da costa até á ponta da cidade de Olinda.*

Ce plan colorié, sur toile, a été exécuté à Lisbonne le 8 juin 1776. Aucun nom d'auteur.

7. (N° 15). — *Brazil interior. Ilha de Joannes, Rio Madeira, R. Guapuré até ao Rio Grande.*

Ni nom d'auteur, ni date. — Cette carte donne les forêts et les territoires des tribus, et fournit beaucoup de noms de fleuves et d'affluents. Elle porte d'importantes annotations manuscrites ; mais M. Pereira n'en indique pas la nature.

8. (N° 16). — *Descripcion del rio de la Plata, 1736.*

Aquarelle sur papier, datée dans le titre de l'année 1736. Aucun nom d'auteur, ni de lieu de publication.

Cette carte fournit des chiffres de sondages et des indications sur la nature des fonds.

Henri FROIDEVAUX.

3. — *Abel Rémusat américaniste.* — On sait que nombre de sinologues ont eu un goût très vif pour les études américaines, tel le cheva-

lier de Paravey, pour ne pas parler des vivants. Je croyais qu'Abel Rémusat avait échappé à ce sort, car je ne trouve guère dans le catalogue de sa bibliothèque publié à Paris, en 1833, chez Merlin, que deux ouvrages sur les langues d'Amérique : un *Dictionnaire caraïbe-français*... par le R. P. Raymond Breton (Auxerre, Bouquet, 1665, pet. in-8), et une *Grammar of the language of the Lenni lenape or Delaivare Indians*, by Dav. Zeisberger (Philadelphia, Kay, 1827, in-4). Or je vois annoncé dans le *Catalogue de lettres autographes* (janv.-fév. 1898) de Noël Charavay, sous le n° 41693, une lettre autographe, in-4°, signée du savant sinologue avec cette note : « Il exprime le regret de ne pouvoir acheter, faute de fonds, un ancien manuscrit mexicain ». Le prix de la lettre était modique, 3 francs, je cherchai à m'en rendre acquéreur; elle était déjà partie, et l'on m'assure qu'elle était relative à un des plus beaux manuscrits publiés ou en cours de publication.

Henri Cordier.

4. — *La théorie polaire du Commodore Melville.* — La dérive du vapeur américain « Jeannette » en 1881 et celle du vapeur norvégien « Fram », en 1897 ont été expliqués par deux théories différentes.

Nansen croit à l'existence d'eaux profondes et de vastes champs de glace brisée avec des polynias ouvertes tout le long de la route menant au pôle.

Pour le commodore Melville, survivant principal de l'expédition de la « Jeannette », une solide couche de glace affectant la forme d'une soucoupe renversée existerait au pôle — et aucun navire ne pourrait jamais passer à l'intersection de tous les méridiens de longitude de cette région, malgré les efforts du « Fram » tentés dans le même but. Ce serait une mer peu profonde s'étendant à plus de 1,500 milles à l'est et à l'ouest, quoique peut-être localisée dans son étendue septentrionale.

Cette exposition sommaire des deux théories en opposition l'une à l'autre, démontre la nécessité d'étudier la dérive des courants polaires se dirigeant de l'est à l'ouest; on atteindrait ainsi une latitude plus élevée vers le nord que celle de 86° 14 non encore dépassée par d'autre

Blanc que Nansen; peut-être serait-ce le moyen possible d'atteindre le pôle.

La « New-York tribune », dans son supplément illustré du 27 novembre 1897, s'étend complaisamment sur la théorie du commodore Melville, dont elle développe la théorie de la dérive arctique; à son appui, elle donne une esquisse de la région du pôle nord.

Avant de lancer un navire, quelque bien gréé qu'il soit, sur la route aussi hypothétique que périlleuse proposée par lui, M. Melville désirerait démontrer l'exactitude de sa théorie. Dans ce but, il a l'idée d'un petit baril flotteur dont le journal américain reproduit le dessin. Il aurait un axe horizontal de deux pieds de long et serait construit en bois solide à l'épreuve de l'eau et du choc de glaces. — Une centaine de ces flotteurs, — contenant à l'intérieur des notes relatives à leur lancement et des recommandations spéciales destinées à ceux qui les trouveraient, — devraient être jetés à la mer un peu à l'est du détroit de Bering aussi au nord que possible de la Pointe-Barrow (Alaska). Quatre ou cinq ans après l'immersion des barils indicateurs, on devrait les chercher dans l'espace compris entre le Spitzberg et le Groenland, ou le long des côtes de ces régions.

Comme d'ici quelques semaines le commodore Melville pense jeter les bases de la grande étude des courants polaires et de leur dérive, nous nous permettons d'émettre le vœu que la Société des Américanistes de Paris adresse ses plus chaudes félicitations à l'auteur de ce vaste projet, l'assure de son concours moral et le prie de la mettre au courant de la mise à exécution de son plan.

Désiré Pector.

5. — *La statue de Champlain à Québec.* — La ville de Québec a décidé, il y a environ cinq ans, d'élever un monument à la gloire de son illustre fondateur, Samuel de Champlain, *le Saintongeois*.

Un comité s'est formé à cet effet, sous la présidence de M. Alexandre Chauveau, juge des sessions à Québec, et les souscriptions recueillies dans toutes les provinces du Canada, et aussi en France, se sont élevées à plus de 160,000 francs.

Le projet a été mis au concours; plus de vingt projets émanant d'artistes franco-canadiens, anglais, américains, italiens, etc., furent

envoyés au comité. Un seul était français; il fut retenu à l'unanimité comme le meilleur. Ses auteurs étaient deux Parisiens : MM. Chevré, sculpteur, et Le Cardonnel, architecte.

Ce monument, qui a près de 15 mètres de hauteur, et dont les dessins de détail ont été exposés au Salon de l'année 1898, est dans le goût de la Renaissance, d'une mouluration très pure et d'une simplicité très étudiée.

Champlain est représenté debout, saluant le sol canadien au moment de son premier débarquement. C'est une figure de caractère, puissamment traitée.

La statue, qui a 4 m. 50 de hauteur et ne pèse pas moins de 3,142 kilog., sera placée sur la terrasse Dufferin, à côté de l'hôtel Frontenac, le point culminant de la ville, d'où l'on domine Lévis et le magnifique fleuve du Saint-Laurent. Elle est orientée de façon que Champlain ait le regard tourné vers la mère patrie.

Sur le piédestal est fixé un haut relief en bronze d'une belle composition : une femme, la Ville de Québec, inscrit en lettres d'or, sur le livre de ses Annales, le nom et les hauts faits de son fondateur; à sa droite, un enfant, le Génie de la Navigation, rappelle que Champlain fut un navigateur avant d'être gouverneur de la Nouvelle-France; dans le haut, une Renommée aux ailes éployées, trompette à la bouche, publie la gloire de cet immortel Français et invite les jeunes Franco-Canadiens à marcher sur ses traces et à fonder, eux aussi, dans leur Grand-Ouest, de nouvelles colonies de leur race et de leur langue.

Divers cartouches avec les armes du Canada, de Québec et de Brouage, sa ville natale, complètent le monument.

Le texte de l'inscription est le suivant :

SAMUEL DE CHAMPLAIN
Né à Brouage, en Saintonge, vers 1567.
Servit à l'armée sous Henri IV
En qualité de maréchal des logis.
Explora les Indes Occidentales de 1599 à 1601.
L'Acadie de 1604 à 1607.
Fonda Québec en 1608.
Découvrit les pays des Grands-Lacs.
Commanda plusieurs expéditions contre les Iroquois
De 1609 à 1615

Fut successivement lieutenant-gouverneur et gouverneur
De la Nouvelle-France
Et mourut à Québec, le 25 décembre 1635.

En somme, très beau monument et grand succès pour l'art français. Les Franco-Canadiens ont même poussé le chauvinisme jusqu'à vouloir que ce monument, déjà français par sa conception, le fût aussi par les matériaux qui le composent.

L'emmarchement est en granit des Vosges et le piédestal en pierre de Château-Landon. La taille et la sculpture ont été faites dans les ateliers de MM. Vienne, à Consobre. Les bronzes ont été exécutés par la Société des établissements métallurgiques de A. Durenne, à Sommevoire. En outre, tous ces matériaux ont été transportés à Québec sous pavillon français. — (*Journal des Débats*, 4 juillet 1898.)

6. *Sur le plan de Mexico conservé à la Bibliothèque d'Upsal.* — Consulté par M[me] Zélia Nuttall au sujet de la carte de la ville de Mexico dressée en 1555 par le cosmographe royal Alonzo de Santa Cruz, M. Gustave Baz a adressé à la savante Américaniste une lettre dont nous publions les passages suivants : — « Vous voulez bien me demander mon avis au sujet de cette carte, ainsi que des données sur les localités qui y sont marquées et en même temps sur les autres cartes inédites qui peuvent exister. — Voici mon opinion : — I. La carte d'Alonzo de Santa Cruz dressée en 1555, c'est-à-dire *trente-quatre ans après l'occupation de la ville par Hernan Cortez*, correspond à la description de Mexico faite à la même date dans un dialogue en latin par Cervantes Salazar dont la traduction espagnole a été publiée par M. Garcia Izcalbatzeta il y a une vingtaine d'années (Diaz de Leon y S. Wite imprimeurs). — II. L'histoire de la cartographie de la ville de Mexico a été faite par Orozco y Berra dans un petit volume édité aussi par Diaz de Leon y White en 1867. Il a pour titre : *Memoria Explicativa de las operaciones para establecer la triangulacion del Valle de Mexico ordenada por el Ministerio de fomento.* Vous y trouverez en outre la cartographie, la description sommaire et l'historique de tous les monuments et principaux bâtiments de la ville. Les opérations de triangulation contenues dans ce mémoire peuvent aider à établir les distances. — III. Dans notre Musée national existe une carte qui faisait partie de la collection

de Boturini, qui la classe ainsi dans son « Museo Indiano » : — « *15 — original — Un mapa en papel indiano grande como ama Sábana. Demnestra la situación de dicha Imperial Ciudad que, (como supongo) se hermoseó en el tiempo de Izcohuatl, con las acequias reales y particulares de culquier barrio y casa. Se me figuró que tenia México en su gentilidad un plan semejante à Venecia. Está roto en el medio, y representa así a los reyes gentiles y á los caciques cristianos que gobernaron en ella* ». — IV. Vous avez pu remarquer dans la dernière séance du Xe congrès des Américanistes, lors de la présentation de la carte d'Alonzo de Santa Cruz, les hiéroglyphes en encre rouge qui entourent le plan de la ville. A mon avis, ils ne sont que les signes distinctifs des *caciques* ou gouverneurs indiens (des *parcialidades*) à qui les conquérants conférent le gouvernement local des indigènes. Ce système de gouvernement adopté par les vainqueurs espagnols est assez bien expliqué au tome II, livre I, chap. I, page 18 et chap. IX, pages 100 et 101 du Recueil publié à Barcelone sous le titre de : « *Mexico a traves de los Siglos* ». La comparaison de ces hiéroglyphes avec ceux qu'a publiés en 1885 M. Peñafiel dans son livre « *Nombres Geográficos de México* » pourrait éclaircir la question dans un autre sens. — Maintenant je vais me permettre de vous communiquer quelques doutes que l'examen de la carte de Mexico existant à la Bibliothèque d'Upsal a fait naître dans mon esprit. — *a*). La carte est-elle en parchemin ou en papier de maguey (agave)? La question a été déjà posée par M. Charnay. — *b*). Cette carte a-t-elle vraiment appartenu à l'empereur Charles V? Il faut se rappeler que c'est vers le milieu de 1555 que l'empereur abdiqua. — *c*). Cette carte a-t-elle été vraiment apportée d'Espagne par un diplomate suédois au siècle dernier, ou bien n'est-elle pas un trophée de la guerre de Trente ans pris dans le pillage d'un campement, d'une ville ou d'une bibliothèque allemande? Ces dernières questions sont d'une importance minime, mais il ne serait pas moins curieux de les résoudre. —Quant aux travaux topographiques sur Mexico de mon maître vénéré et vieil ami Garcia Cubas, je ne me souviens que de deux d'entre eux : — 1° Une carte, format *grand in-folio*, publiée par ordre de mon père gouverneur du district fédéral en 1868, avec le projet de nouvelles rues à percer. — 2° Une petite carte éditée par Murguia et Cie en 1886 avec la nomenclature des rues, places et bâtiments de la ville. »

7. — *Découvertes de M. William Nevin au Mexique.* — Un minéralogiste américain, M. William Nevin, a fait dans l'État de Guerrero, au sud-ouest du Mexique, d'intéressantes découvertes archéologiques. Des Indiens lui avaient signalé des ruines dans la région voisine de Chilpancingo. A Texcal, il déblaya un monument où il trouva des fragments de rangs de perles en jade. A une quinzaine de kilomètres de là, à Guayaho, on lui montra un temple d'assez vastes dimensions. Il fit fouiller sur cet emplacement, et les Indiens déterrèrent un plat d'argile dans lequel, mêlés à des ossements, se trouvaient de nombreux objets en nacre, la plupart représentant des têtes humaines et des poissons, finement travaillés. Non loin gisaient les fondations d'un édifice considérable, de plus de cent mètres de longueur, présentant aux angles des traces de tours rondes et au centre une sorte de *cella* carrée. Dans le sol étaient enfouis des morceaux de plâtre, ayant sans doute revêtu les murs, des tessons d'argile et enfin des morceaux de jade sculptés. Les Indiens employés aux fouilles retirèrent également des morceaux de poteries et des os d'un autre monument, situé dans le voisinage, et qui paraît avoir été aussi flanqué de tours.

Une lieue plus loin, un grand édifice fut découvert. Bâti en pierre, d'un appareil très régulier, et moins ruiné que les autres, il présentait en son milieu une enceinte ronde, de 4 mètres de diamètre, dont les parois portent des traces de revêtement intérieur et d'ornements de couleur blanche et rouge. Dans le sol, tout auprès, on recueillait des squelettes d'animaux, et dans le voisinage immédiat, la chambre intérieure d'une pyramide livra une petite idole sculptée en jade et divers objets de même matière.

Bref, dans un espace de quelques lieues carrées, M. William Nevin a relevé les ruines de vingt-deux édifices, temples ou pyramides, et il y a découvert, dans ses fouilles, restées encore assez superficielles, en plus des objets déjà indiqués, d'autres idoles grandes et petites, en jade vert, artistement sculptées, et aussi deux grandes statues de divinités en pierre.

Il reste encore fort à faire pour achever l'exploration complète de ces ruines, et surtout pour retrouver quelque chose de la civilisation et de l'histoire du peuple qui éleva ces monuments. Le problème est malaisé à résoudre, et se complique encore s'il se confirme, comme

l'avance M. W. Nevin, que le genre de jade dont sont faits les statuettes et objets rapportés par lui ne s'est, jusqu'à présent, rencontré qu'en Chine. — *(A travers le Monde.)*

8. — *Découvertes du D*[r] *Ales Hrdlicka au Mexique.* — Dans un récent voyage d'explorations et de recherches au Mexique, entrepris à la demande du Musée américain d'histoire naturelle de New-York, le docteur Ales Hrdlicka, à la fois médecin, anthropologiste et versé dans la sociologie, a découvert, dans la chaîne sauvage de la Sierra Madre, les descendants vivants d'Américains préhistoriques, race d'aborigènes sombre, belle, de sang non mêlé, vivant comme au commencement du xvi[e] siècle. Cette découverte, qui vient à l'appui des révélations de M. Saville sur le mont Alban, jette une nouvelle lumière sur la civilisation de l'antique race américaine.

Le théâtre des investigations du docteur Hrdlicka est situé dans la partie nord du Mexique, dans les états de Chihuahua et de Jalisco et dans la vallée centrale. L'accès de la Sierra Madre n'est praticable qu'à dos de mule. La moyenne des sommets s'élève à huit mille pieds au dessus du niveau de la mer. Ces sommets sont séparés les uns des autres par de grands ravins appelés « barrancas ».

La traversée de ces immenses « barrancas » a été souvent, au dire de l'explorateur, une affaire de plusieurs jours. Ils ont souvent plus d'un mille de profondeur et sont circonscrits par des murs de roc presque perpendiculaires. Les sources et les cours d'eau y sont séparés par de grandes distances, et ces eaux renferment le plus souvent des matières vénéneuses et infectieuses qui en rendent la boisson dangereuse. La chaleur y est si intense, au milieu du jour, que jamais homme blanc, excepté à de rares intervalles un prêtre jésuite audacieux, ne s'est aventuré dans cette enceinte redoutable. Le D[r] Hrdlicka avait avec lui toutes ses provisions chargées sur une demi-douzaine de mules et il voyageait, autant que possible, seulement la nuit.

Au milieu de ces montagnes rudes et escarpées, séparées du reste du monde par des barrières naturelles presque infranchissables, l'explorateur a découvert un peuple appartenant à une race présumée éteinte depuis longtemps. Leur teint est couleur chocolat, leur peau

fine, leur tête bien formée et très profonde du front à l'occiput. Cette race est musicienne, enjouée, heureuse de vivre, habitant des hameaux ou de petites enceintes au flanc des montagnes.

En outre et dans le voisinage de ces tribus, le Dr Hrdlicka a trouvé, dans des grottes, des ossements et des crânes qu'il a ensuite fait transporter à dos de mulets jusqu'à la station de chemin de fer la plus voisine — dix jours et souvent plus, de route — et les a de là dirigés vers le Musée de New-York.

« J'ai, raconte-t-il lui-même, trouvé ce peuple doué d'une grande capacité mentale. Sa puissance de savoir est de beaucoup supérieure à celle d'un Mexicain ou d'un Espagnol ordinaire. Sa vie est simple et romantique et quoiqu'il ait perdu beaucoup des arts de ses grands ancêtres, les traits principaux de sa civilisation sont les mêmes que ceux qu'il possédait il y a plusieurs siècles. Les tribus se composent de familles appelées *Indiens*, par habitude. En réalité, ce sont des Aborigènes, qui, au XIXe siècle, ont été gênés mais non pas contaminés par la civilisation européenne. C'est un peuple naïf ayant beaucoup d'idées et d'habitudes absolument inconnues au monde extérieur, qu'il a héritées de ses ancêtres. En conséquence, ils forment un sujet d'étude des plus précieux.

« Ces peuples sont pacifiques et hospitaliers. Ils aiment les fêtes, les danses et les chants par-dessus tout. En fait, les divertissements sont perpétuels dans ces tribus, bien que souvent elles n'aient rien en réserve à se mettre sous la dent, le jour suivant. Elles ont gardé plus ou moins de leur antique religion et elles y ont ajouté beaucoup de superstitions.

« La bigamie est la coutume. Hommes et femmes portent fort peu de vêtements, bien qu'ils soient, d'ailleurs, très modestes. On trouve dans chaque tribu des individus qui sont arrivés à un très grand âge ; mais comme ils ne comptent pas les années, il ne leur est pas possible de se rendre compte du nombre de celles qu'ils ont vécues. Bien que leur race se soit bien perpétuée, un grand nombre a souffert de maladies et la petite vérole est si fréquente que l'homme ou la femme qui en est exempt n'est pas réputé avoir atteint sa maturité. Nombre d'enfants meurent dans leur jeune âge, enlevés par des coliques d'une nature particulière. J'y vois la raison principale de la décadence de ces tribus

et de leur impossibilité à avancer vers la puissance où leur remarquable intelligence devrait les pousser ».

Comte de LAUGIER-VILLARS.

7. — *Inventaire d'un colon Français à Saint-Domingue en 1767.* — Les Bulletins des Sociétés de géographie renferment parfois certains documents qui, au point de vue des études américaines, présentent un réel intérêt. Tel a été, en 1895, le cas de l'*Union géographique du Nord de la France*, dont le *Bulletin* contient (pp. 136-155) l'inventaire d'un colon français à Saint-Domingue au XVIIIe siècle.

Ce colon, Marcou Lemaignen Demarets, était né à Talcy, dans le diocèse de Blois [1], le 28 novembre 1702 [2]. Il s'installa à la fin de 1739 à Saint-Domingue sur une habitation située dans la presqu'île sud-occidentale, dans les montagnes du Rochelais, sur la paroisse Sainte-Anne de l'Anse-Aveaux [3], quartier de Nippes, sénéchaussée du Petit-Goave; il vendit, puis racheta cette propriété en 1743, et y vécut dès lors jusqu'à sa mort, qui survint le 7 juillet 1767.

C'est après son décès et à la requête de son exécuteur testamentaire que fut, le 1er et le 3 août suivants, dressé l'« Inventaire des effets de la succession de feu sieur Lemagnen Demarets » par Me Dupuis de Lavau, notaire royal au bourg de l'Anse-Aveaux, assisté de Me Beaulieu, « substitut du Procureur du Roy résident en ce quartier de Nippes. » On trouvera dans ce document, tiré par M. Jules Lemaignen de papiers de famille, des renseignements *authentiques* sur la vie d'un colon français à Saint-Domingue dans le troisième quart du XVIIIe siècle, sur les prix courants des objets, sur les usages en pratique à cette époque dans la province du sud, la dernière occupée et la moins

1. Talcy est actuellement une commune du canton (et à 28 kilom.) de Marchenoir, arr. (et à 8 kilom.) de Blois.

2. Telle est la date donnée par M. J. Lemaignen dans sa courte notice préliminaire (p. 136); mais le texte même du document porte (p. 148) le 8 novembre 1706 comme date de la naissance de Marcou Lemaignen Demarets.

3. Nous respectons l'orthographe du document publié par M. Lemaignen. Actuellement la belle carte d'Haïti publiée en 1874 dans les *Mittheilungen* de Petermann (n° IX, pl. 17) et l'Atlas de Stieler (carte n° 82, tirage de 1895) écrivent l'*Anse à Veau*. Le Dictionnaire Vivien de Saint-Martin fait de même (v° *Anse*), ainsi que M. Castonnet des Fosses (*La révolution de Saint-Domingue*, note de la p. 4, p. 17).

colonisée de la partie française de l'île. On y trouvera aussi (ce qui présente son intérêt pour les historiens de l'esclavage) la qualité et l'évaluation de chacun des esclaves attachés à l'habitation de Lemaignen Demarets. Ce sont là des indications assez importantes pour expliquer comment, malgré l'absence de toute annotation, ce texte a paru au D[r] Hamy digne d'être signalé au Comité de géographie historique et descriptive, et nous a semblé mériter l'attention des Américanistes.

Henri Froidevaux.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

AU 31 DÉCEMBRE 1898

Adam (Lucien), président de chambre à la Cour d'appel de Rennes (Ille-et-Vilaine).

Alvarado (Alejandro), attaché à la Légation de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

Armour (Allison V.), Room 900, 87, Wabash Avenue, Chicago.

Bassano (Duc de), 9, rue Dumont-d'Urville, Paris.

Baye (Baron de), 58, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Baz (Gustave), Secrétaire de la Légation du Mexique, 7, rue Alfred de Vigny, Paris.

Bennett (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Blanc (Édouard), explorateur, 52, rue de Varenne, Paris.

Bonaparte (Prince Roland), 10, avenue d'Iéna, Paris.

Bourget (Paul), 7, rue Monsieur, Paris.

Bovallius, *C*, à Stockholm.

Bowdich (Charles P.), 38, State Street, Boston, Massachusetts, États-Unis.

Brinton (D. G.), *C*, professor of American Archaeology and Linguistics at the University of Pennsylvania, Media, Pensylvanie, États-Unis.

Casgrain (abbé). *C.*, Québec, Dominion Canadien.

Charencey (Comte de), 25, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Charnay (Désiré), explorateur, 46, rue des Marais, Paris.

Cordier (Henri), professeur à l'École des Langues orientales vivantes; 3, place Vintimille, Paris.

Diguet (Léon), explorateur, 16, rue Lacuée, Paris.

Eustis (James B.), *C*, ancien ambassadeur des États-Unis, à Paris.

Fabre (Hector), commissaire géné-

ral du Canada; 10, rue de Rome, Paris.

FROIDEVAUX (Henri), docteur ès lettres, secrétaire de l'Office colonial près la Faculté des Lettres; 12, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris.

GAFFAREL (Paul), professeur à la Faculté des lettres, 10, rue du Gaz, Dijon (Côte-d'Or).

GIGLIOLI (Enrico H.), *C*, professeur à l'Institut des Études supérieures de Florence, Italie.

GRASSERIE (Raoul DE LA), juge au tribunal de Rennes, 4, rue Bourbon, Rennes (Ille-et-Vilaine).

HALE (Horatio), *H*, Clinton, Ontario, Canada.

HAMY (Dr E.-T.), professeur au Muséum d'Histoire naturelle, conservateur du Musée d'Ethnographie, membre de l'Institut; 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris.

HOLMES (W. H.), *C*, Field Columbian Museum, Chicago, Illinois, États-Unis.

KERGORLAY (Comte Jean DE), 6, rue Mesnil, Paris.

LACOMBE (Le P.), *C*, O. M. I., Edmonton, Alta, N. W. T., Dominion Canadien.

LAUGIER-VILLARS (Comte DE), 250, boulevard Saint-Germain, Paris.

LEMOYNE DE MARTIGNY, 10, rue de Rome, Paris.

LOUBAT (Duc DE), *D*, *H*, 47, rue Dumont d'Urville, Paris.

LUMHOLZ (Carl), *C*, explorateur.

MARCEL (Gabriel), conservateur à la Bibliothèque nationale (Cartes et plans); 18, route de la Plaine, le Vésinet (Seine-et-Oise).

MARIN, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

MASPERO (Gaston), *H*, professeur au Collège de France, membre de l'Institut; 24, avenue de l'Observatoire, Paris.

MAUDSLEY (Alfred R.), *C*, 32, Montpelier Square, S. W., London, Angleterre.

MAUNOIR (Charles), secrétaire général honoraire de la Société de Géographie; 3, square du Roule, Paris.

MIRABAUD (Paul), 42, avenue de Villiers, Paris.

MITRE (Général Bartolomé), *H*, République Argentine.

MONNIER (Marcel), explorateur, 7, rue Martignac, Paris.

MONTANÉ (Dr Louis), 14, San-Ignacio, la Havane, Cuba.

MORENO (Fr.), *C*, Directeur du Muséum d'Histoire naturelle de la Plata, République Argentine.

NORDENSKIÖLD (Baron A, E.), *C*, membre étranger de l'Académie des sciences, Stockholm, Suède,

NUTTALL (Mme Zélia), 4, Beuststrasse, Dresde, Saxe.

Oppert (Jules), *H*, professeur au Collège de France, membre de l'Institut; 2, rue de Sfax, Paris.

Paso y Troncoso (Francisco del), *C*, direttore del Museo nacional del Mexico; 61, via Ricosoli, Florence, Italie.

Pector (Désiré), 3, rue Rossini, Paris.

Peralta (Marquis de), *D*, ministre plénipotentiaire de Costa Rica; 53, avenue Montaigne, Paris.

Powell (John W.), *C*, director of the Bureau of Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, États-Unis.

Putnam (Prof. Frederick Ward), *C*, Peabody Museum, Massachusetts, États-Unis.

Régamey (Félix), 4, rue Coëtlogon, Paris.

Reiss (W.), *C*, Könitz, Thuringe.

Rockhill (William Woodville), *C*, Department of State, Washington, États-Unis.

Santa-Anna-Néry (Baron de), 91, rue de la Béotie, Paris.

Saussure (Henri de), *C*, Genève (Suisse).

Schmidt (Waldemar) *C*, Copenhague (Danemark).

Seler, *C*, Teglitz, par Berlin.

Turenne d'Aynac (Comte Louis de), 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

Vanderbilt (William Kissan), *D*, 133, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Vaulx (comte Henry de La), 122, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Verneau (Dr René), assistant d'Anthropologie au Muséum, directeur de *L'Anthropologie*; 148, rue Broca, Paris.

Vignaud (Henry), premier secrétaire de l'ambassade des États-Unis; 59, rue Galilée, Paris.

Vignols (Léon), 75, faubourg de Fougères, Rennes (Ille-et-Vilaine).

Virchow (Prof. Rud.), *C*, 10, Lessingstrasse, Berlin, Prusse.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE ET GRAVURES

PLANCHES HORS TEXTE

GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES DU TOME II

Le Gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU.

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

SOMMAIRE DU NUMÉRO 8

PUBLIÉ LE 10 SEPTEMBRE 1899

PRIX : 10 FRANCS

TEXTE

PLANCHE

S'ADRESSER :

Pour la Rédaction : à M. HENRI FROIDEVAUX, Secrétaire général, à l'Hôtel de la Société Nationale d'Acclimatation, 41, rue de Lille, Paris.

Pour la Vente : à M. ERNEST LEROUX, Éditeur, rue Bonaparte, 28, Paris.

Chaque numéro se vend séparément. — Il n'est pas reçu d'abonnement.

LE PUY-EN-VELAY, IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU.